
PALLI



·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·



III 4 VIII 20

AIMÉE

VERSAILLES. — IMPRIMERIE CERF, 59, RUE DU PLESSIS.

AIMÉE

PAR

PAUL FÉVAL





PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 13-17, GALERIE D'ORLÉANS

1862



ENVOI

On vous a mal conté le petit roman de mes amours. Ce masque de plâtre, moulé sur le visage d'une femme morte, et ce poignard napolitain sont chez moi, il est vrai; — il est vrai que la femme était admirablement belle et que le poignard bien trempé fit son devoir. — Mais je vous montrerai, quand vous voudrez, sa pointe vierge, que jamais la goutte de sang ne toucha.

Il y eut des heures délicieuses parmi ces cruelles journées. Je ne sais pas lequel j'aime le mieux, de vous ou de celui que vous aimez. Je vous souhaite à tous deux le bonheur calme et pur qui fut le dénoue ment des agitations de ma jeunesse.



AIMÉE

I

Mon père. — Les petites demoiselles d'Ablon.

Le poignard n'est ni riche ni beau. C'est tout uniment cette arme que vont acheter les fous quand la pensée du crime a pris d'assaut leur cerveau malade. Mais je n'étais pas fou. Et je ne sais si l'action que je voulais commettre était un crime.

Quand vous verrez le masque de plâtre, vous remarquerez trois choses : la suprême beauté des lignes, la trace effrayante des tortures morales qui furent assez fortes pour tuer, — et, par-dessus tout, au travers de ce martyre pétrifié, un calme étrange qui étonne et qui console.

Elle aurait maintenant vingt-quatre ans. Voilà trois ans aujourd'hui que je mis sur son lit un bouquet des roses qu'elle aimait. Les roses n'eurent pas le temps de se flétrir. Ce fut dans leur parfum que s'exhala son dernier souffle.

Je vous ai parlé souvent de mon père. Mon père

n'avait pas plus de quarante-cinq ans quand je quittai le collége Louis-le-Grand avec le titre de bachelier ès-lettres. C'était un homme du Midi, très-beau, très-brun, élégant jusqu'à la recherche, raffiné dans ses goûts, un peu méticuleux dans ses habitudes et déjà pris de fatigue, parce qu'il s'était efforcé beaucoup.

Ceux qui l'ont connu se souviennent de lui. Sa conversation avait un grand charme, quand il voulait bien *faire des frais.* Il savait énormément; il ne savait pas assez profondément pour que son érudition fût offensante. Je rencontre encore des gens à jargons qui me disent : Votre père était un type.

Je soupçonne que ce mot grec a dans leur bouche une signification quelconque.

Pour ce qui est de moi, mon père prenait rarement la peine de *faire des frais,* quand nous étions seuls. Je ne voyais guère que sa lassitude, et je ne sais quel ennui découragé qui allait, s'aggravant de jour en jour.

Je l'aimais de tout mon cœur; je suis sûr qu'il avait pour moi toute l'affection que commande la nature, mais nous n'étions pas très-liés. Il me semblait parfois que je l'ennuyais. Il était homme du monde à ce point de ne plus être homme de famille. Il lui fallait le monde. Dès qu'il rentrait dans son intérieur, ses puissances se détendaient en une sorte de paresse engourdie. Il y a du comédien dans

l'homme du monde. Chacun peut savoir ce qu'est le comédien hors du théâtre.

Mon père était veuf. J'aurais dû vous le dire tout de suite. Ce qui manquait chez nous, c'était la mère : le cœur de la maison.

Le jour de la sortie du collége est, pour la plupart, une date radieuse. Ce n'est pas un bon endroit que le collége; mais on y est du moins à l'abri du mal de la solitude. Je me souviens que, le soir de la distribution des prix, quand je vis en rentrant le valet de chambre endormi qui attendait mon père, le silence de cette demeure déserte pesa lourdement sur moi. Tout le monde, à Louis-le-Grand, disait : Ma mère, mes sœurs, mes frères...

Mon père menait la vie de garçon dans les limites de la plus rigoureuse décence. Il avait une sobriété de femme. S'il était toujours absent, c'est qu'il n'y avait rien chez lui pour le retenir.

Cette première nuit, je dormis peu. Je fis dessein de me marier très-jeune et de tâcher d'entrer par mon mariage dans une famille nombreuse. Il me fallait un beau-père, une belle-mère, des belles-sœurs en quantité. Je comptais adorer tout cela, — et que de bonnes soirées je rêvais, au château, là-bas, sous le vaste manteau de l'âtre !

Le lendemain, mon père me fit demander à son chevet. Je le trouvai vieilli depuis les vacances dernières. Il m'embrassa. Sa belle figure pâlie eut une

expression de sensibilité triste, quand il me dit : Charles, tu ressembles trait pour trait à ta mère.

Toute sa jeunesse revenue était dans le regard qu'il jeta au pastel suspendu au-dessus du piano : une tête blonde, pensive et fine, avec un beau sourire sérieux, et cette douceur rêveuse des gens qui doivent s'en aller vers Dieu avant l'âge mur.

Mais je ne veux pas parler ici de ma mère. Je suis jaloux. C'est le pli mystérieux de ma mémoire ; c'est la fleur chère èt sacrée de mon souvenir.

Mon père me dit :

— Te voilà un homme, Charles... Si tu échappes au blond fade, tu seras remarquablement beau garçon... Que veux-tu faire?

— Ce que vous voudrez, papa, répondis-je.

Ses sourcils se froncèrent légèrement, mais il reprit presque aussitôt en riant :

— Au fait je suis ton *papa*, comme tu dis... Les gens qui se moquent de ces mots-là sont stupides...

— S'il vous plaît que je vous nomme autrement... commençai-je.

— Est-ce que tu serais maladroit, Charles? m'interrompit-il brusquement.

Je sentis le rouge me monter au front. Il me tendit la main et continua :

— Je te donne à choisir entre toutes les professions, excepté la mienne.

Je n'ai pas jugé à propos de vous rappeler quelle

était la profession de mon père. Il faisait des livres. Ses livres doivent être bons puisqu'ils sont restés. Il avait eu en sa vie de très-grands succès. J'avoue qu'il m'était venu parfois en tête de continuer la renommée paternelle. Je m'accordais *in petto* de la facilité, quelque style et beaucoup d'imagination.

— Mon père... voulus-je répondre.

— Pourquoi ne m'appelles-tu plus papa? s'écria-t-il; ai-je un faux toupet ou la barbe teinte? Suis-je une vieille coquette? m'a-t-on tourné en ridicule auprès de toi?

Il rejeta sa couverture d'un coup de pied et sauta hors de son lit. Je m'accuse d'avoir eu la pensée que mon père en agissait ainsi pour me montrer la solidité de sa jambe fine et bien prise. Il est certain qu'il tenait à ne pas passer pour un barbon.

— Sonne Liban, m'ordonna-t-il, et va te promener!

Liban, c'était son valet de chambre : un maraud de comédie assez fidèle, qui lui demandait toujours bien respectueusement la permission de lire ses ouvrages, dont on parlait tant! Il n'abusait pas de la permission donnée.

Je sonnai Liban. Mon père me dit, comme je passais le seuil :

— Fais toujours ton droit, Charles. C'est la grande route.

Le lendemain de cette première entrevue, Liban

me donna une lettre où mon père m'annonçait qu'il était parti pour les Eaux-Bonnes. Il m'engageait à voir un peu nos connaissances de famille dont il faisait la liste. Sa lettre était simple et bonne.

Liban me dit :

— Monsieur part comme cela à *l'impréviste* et revient de même semblablement. C'est le papillon de l'inconstance, vulgairement parlant.

Je regardai Liban avec beaucoup d'attention. Il le méritait par son style.

Liban avait ces phrases agréables et fleuries toutes les fois que son maître était absent.

— Je vais faire la tournée des journaux, ajouta-t-il, si vous avez des commissions sur mon chemin, pas de compliments !

Liban me parlait à la seconde personne et ne m'appelait point monsieur. Liban n'était pas un de ces valets de grande maison qui donnent du monsieur le comte aux marmots. Il avait sur moi des pensées de domination, et me traitait en conséquence.

Je pris le courage de lui demander, bien qu'il m'imposât un peu, ce qu'il entendait par ces mots : faire la tournée des journaux. Il me répondit :

— Monsieur aime qu'on mette dans les nouvelles diverses : « M. Félix de *** est parti ce soir pour les Eaux-Bonnes ; » ou bien : « Parmi les touristes de distinction qui fréquentent, cette année, les

eaux des Pyrénées, on cite notre célèbre écrivain, Félix de ***. »

Je regrettai ma question et je congédiai Liban, qui me dit avant de s'en aller :

— On ne fait pas de cuisine ici pendant les absences de monsieur ; voilà pour le restaurant.

Il déposa deux louis sur le marbre de ma cheminée.

Nous étions au mercredi.

Depuis lors, tous les dimanches, Liban, qui était intendant général, me compta trois louis. C'était uniquement pour ma nourriture et mes menus plaisirs. Liban se chargeait de régler les petites notes de mes fournisseurs.

La première fois que Liban me mit de l'argent dans la main, je fus humilié, la seconde fois cela me sembla tout simple. J'étais plus vieux d'une semaine. Pour employer l'expression des baigneurs, j'avais pris mon eau dans Paris. Liban m'apparaissait déjà ce qu'il était en effet : une personne d'importance. Son titre de valet de chambre mentait. On connaissait Liban dans les journaux, dans les revues, chez les libraires. Si Liban eût voulu se faire immortel, plus d'un éditeur lui aurait acheté ses mémoires.

A l'époque dont je parle, c'était un homme de trente à trente-cinq ans, bien planté, solide et un peu trop charnu. Il poussait très-loin la recherche

dans sa mise. Il portait tabatière en platine russe et chevalière d'or. J'ai souvent entendu le tailleur affirmer que Liban était bien plus difficile à habiller que son maître.

Le matin, quand il s'asseyait, tout de noir vêtu, dans le fauteuil de mon père, pour dépouiller les journaux et la correspondance, il était réellement majestueux.

— Ce n'est pas la peine d'envoyer à monsieur toutes ces *insignifiences*, avait-il coutume de dire. Il est là-bas pour se faire du bon sang, vulgairement parlant. Les lettres sont au panier comme chez elles.

Les lettres allaient au panier. Liban prenait une feuille de papier et faisait son rapport laconique, destiné à tenir mon père au courant des événements de Paris. Liban avait une superbe écriture de sergent comptable, nette, régulière et un peu renversée.

Je donne un spécimen de ses rapports.

« Mardi, 1er septembre : cinq visites dont un directeur, trois lettres, deux journaux qui parlent de monsieur.

» Mercredi, 2 : billet de garde, service pour la première des *Trois Favorites*, deux actes, par M. *** (on annonce un *fiasco*) : je tiendrai monsieur au courant; invitation à dîner chez madame de ***. Un coup d'épingle dans le *Corsaire-Satan*, pas fort. » Et ainsi de suite.

Liban mettait à la poste, tous les jours, ces remarquables résumés de la situation.

Il passait ses soirées au théâtre. De l'orchestre où je payais ma place, il m'arrivait de le voir en loge avec des dames très passablement tenues.

J'essayai une fois de le regarder fixément. C'était un maraud bien élevé. Il tint bon et ne voulut pas me reconnaître.

Le lendemain matin, en brossant ma redingote (car il brossait mes habits malgré sa haute position), il me dit :

— Vous êtes un sauvage, monsieur Charles, vulgairement parlant.

— Pourquoi cela? lui demandai-je.

— Vous êtes, me répondit-il, dans l'âge du dégourdissement successif où la jeunesse apprend à se connaître... c'est stupéfiant de vous voir toujours seul!

Je crois que je rougis.

Liban déposa la brosse pour prendre sa tabatière. C'était un priseur magistral.

— J'éprouve, continua-t-il, une méfiance machinale au vis-à-vis du chat qui dort. Trop est trop, vulgairement parlant. L'homme n'est pas une demoiselle. Dix francs que vous ferez une faridondaine avant la fin des vacances!

Je ne relevai point la gageure, mais j'eus quelque peu de honte de la vertueuse tranquillité de ma vie.

Mon père était un homme d'art. Vous savez comme moi qu'il a occupé un rang fort éminent dans les lettres. Les tendances des dernières années du règne de Louis-Philippe ont *démodé* le genre qu'il affectionnait. Il est mort silencieusement; mais je penche à croire que la postérité plus juste, lui gardera son héritage de gloire.

Mon père avait dans ses œuvres cette sobriété qui est un don. Je sais des gens qui le relisent. Entre auteurs vivants, la hiérarchie ressemble toujours au testament de Louis XIV. L'avenir casse fréquemment la sentence hâtive des contemporains.

Le pavillon qu'il occupait, au fond de cet admirable jardin, au coin de la rue d'Astorg et de Penthièvre, dans le faubourg Saint-Honoré, était assurément le logis d'un artiste et d'un penseur.

Vous vîntes un soir avec votre mère. Vous étiez tout enfant et si farouche! Les demoiselles d'Ablon vous firent jouer avec la chèvre. Vous souvenez-vous de cette pelouse ovale au centre de laquelle s'étendait la pièce d'eau, petit lac limpide et calme, où deux saules-pleureurs de cent ans miraient la guipure légère de leur feuillage?

Et la terrasse, vous en souvenez-vous? De vieux murs fleuris où se tordaient les pampres? Il y avait à la corniche trois pierres avec leurs chevelures de mousse tout autour du figuier, dont les racines taient gênées par cette clématite envahissante.



Le figuer opprimé n'avait point de fruits ; mais l'automne venu, quelle odorante et opulente moisson de fleurs! En regardant ce figuier stérile et heureux, j'ai souvent songé aux hommes que nous appelons des fous, parce qu'ils troquent la réalité contre le rêve.

Le figuier donnait tout à la clématite, l'amoureux! l'extravagant! Et la clématite ne lui rendait que des fleurs.

C'était bien une fleur, cette Sophie d'Ablon ! mais vous l'avez oubliée. Sophie allait avoir l'âge d'une demoiselle : vous étiez une bambine. Vous préfériez l'autre fille qui avait dix ans et qui se laissait martyriser par vous.

Laquelle était plus victime? Aimée ou la chèvre?

Madame d'Ablon était la veuve d'un receveur général ; une grande femme triste, malade, gracieuse dans ses mouvements un peu fatigués : figure osseuse et chevaline, quand on la surprenait le matin, en négligé ; — le soir, en toilette, une femme très belle et portant sur ses traits sculptés hardiment, un suprême cachet de distinction.

Elle appartenait à une famille noble. Elle avait dérogé, malgré l'apostrophe, glissée par le receveur général entre les deux premières lettres de son nom.

Tout cela était sur son visage; figurez-vous l'origine aristocratique et la demi-mésalliance. Ces têtes de femme qui ont à peine ce qu'il faut de chair sous la peau, expriment tout.

Je ne sais pas à qui ressemblait Aimée, la pensionnaire, bonne comme le bon pain, mais insupportable : je sais que Sophie était tout le portrait de sa mère.

Elle lui ressemblait splendidement, comme la rose, balancée sur sa tige fière, ressemble à sa sœur flétrie et coupée de la veille.

Je suis fâché que vous ne vous souveniez pas; vous diriez : C'est cela. J'en suis content, car mes coups de pinceau, dont chacun réveille en moi quelque savoureuse et intime sensation, deviendraient superflus.

Oh! la chère verdure qui allait s'empourprant sous les rayons de l'automne! Oh! la pelouse veloutée, que l'averse emperlait! les grands arbres qui cherchaient l'air au-dessus des maisons jalouses! L'oiseau des champs égaré qui chantait, invisible, dans les tilleuls!

Ma jeunesse! toute ma pauvre jeunesse!

Je recevais souvent des invitations. Mon père ne m'avait pas oublié, malgré son apparente insouciance. J'étais recommandé dans une douzaine d'excellentes maisons, bourgeoises ou nobles, tant à la ville qu'à la campagne, et j'aurais pu, si je l'avais voulu, passer mes vacances en festins. Mais j'avais coutume de dire à Liban et à madame Bouilly : « Je n'aime pas le monde. »

Madame Bouilly et Liban étaient véritablement



tout mon cercle. Madame Bouilly tenait un cabinet de lecture, rue Saint-Lazare. J'avais un abonnement chez elle. Je crois que Liban lui vendait au rabais les romans de mon père. Il m'est arrivé du moins d'entendre celui-ci se plaindre amèrement de ne point posséder d'exemplaires de ses propres ouvrages.

Madame Bouilly était une femme lettrée, tout à fait à la hauteur du sacerdoce qu'elle exerçait. Il faut bien avouer que, dans notre belle France, à de très-rares exceptions près, les seuls livres qui soient lus universellement, sont les mauvais livres. Madame Bouilly, esclave du public perverti qui la faisait vivre, possédait une vertueuse collection de ces bouquins idiots écrits pour les danseurs de Mabille et leurs dames. Quand le préfet s'occupait d'une obscénité sous couverture jaune, elle l'achetait à prix d'or. C'était, du reste, une très-honnête personne, qui savait les faits divers du *Constitutionnel* par cœur, et qui me vendait à la curiosité de ses abonnés sous ce nom : *Le petit de M. Félix de...*

Le sobriquet a failli me rester. J'ai longtemps évité ce coin de la rue Saint-Lazare, où je ne pouvais passer sans que le commis du marchand de parapluies et la buraliste des omnibus, me montrassent au doigt avec une bienveillante vanité, en disant :

— C'est le petit de M. Félix de ***, l'auteur !

Madame Bouilly lisait peu, d'après le fameux

axiome qui chausse mal les cordonniers. Elle avait néanmoins sur la littérature contemporaine des idées sages et surtout très-arrêtées. Trois catégories d'écrivains existaient pour elle : les auteurs gais, les auteurs noirs, et les *midi à quatorze heures*.

Elle aimait les auteurs gais, principalement ceux qui passent leur vie à répéter la chanson de l'étudiant et de la grisette. Cela amène les rentiers à parapluie.

Elle adorait les auteurs noirs. Les vieilles dames propriétaires de gros chiens, ne s'abonnent que pour les adultères et les assassinats.

Elle se défiait des *midi à quatorze heures* : Lamartine, Victor Hugo, Musset, Balzac, de Vigny, George Sand, etc...

Pourquoi ?

Parce qu'au lieu de raconter tranquillement l'histoire de Théodore et d'Émilia, ces fiévreux s'en vont quêtant, cherchant, battant les buissons de l'imagination et de la poésie ?

— Pas vrai ? disait-elle volontiers ; le client prend un livre pour savoir ce qui arrivera. Il n'y a pas d'ennuyeux comme les bavards descriptifs, sermonneurs et autres. Le soleil se couche dans la montagne : c'est bien ; ça suffit. Le client ne s'embarrasse pas des couleurs de la nature. C'est Adolphe qui est le héros du roman et non pas le soleil. On dit qu'ils ont du génie, ça m'est bien égal. Sans les demoiselles

des banquiers qui lisent en cachette, on perdrait sur la location.

J'étais un amoureux des *midi à quatorze heures*, mais madame Bouilly me pardonnait à cause de mon père, qui avait de jolies qualités comme écrivain noir.

Je passais mes journées entières à lire. Ma chambre donnait sur les jardins. Je voyais de ma fenêtre le parterre de madame d'Ablon et la pelouse commune où la chèvre s'ennuyait.

Un soir que j'avais dévoré tout le premier volume de *Notre-Dame de Paris*, je vis Sophie, l'aînée des demoiselles d'Ablon, accroupie dans l'herbe à côté de la chèvre. Ce tableau m'enchanta. Je donnai à la chèvre le doux nom de Djali et mademoiselle Sophie me représenta Esméralda au naturel. Jusqu'alors, je ne l'avais pas beaucoup remarquée. Elle était dans cet âge pénible où les jeunes filles ont de longues jambes et des mains rouges. Cela ne l'empêchait pas d'être une charmante créature, quand l'appui de sa fenêtre me la montrait à demi-buste ; mais, dès qu'elle marchait, ses grands pieds battaient maladroitement le sable, et ses épaules pointues relevaient à tour de rôle son petit camail de soie noire d'une façon toute disgracieuse.

Liban avait coutume de dire en parlant d'elle :

— Elle est du bois dont on fait celles qui ont le fil !

Mais Liban, après tout, n'était qu'un domestique. Ce devait être un juge médiocre pour des filles de bonne maison.

Je trouvais, moi, que Sophie avait l'air pédant et même un peu niais. Il y avait en elle cette détestable importance de la pensionnaire que certaines femmes gardent jusqu'à soixante ans.

J'aimais mieux Aimée, le démon. Celle-ci était franchement folle et laide à faire plaisir. Elle avait des brutalités de petit prolétaire, des accès de criailleries insupportables, des chansons qui ne fatiguaient jamais sa voix pointue et acide comme une grappe de groseilles vertes. Mais elle bondissait si gaiement dans le foin! Elle avait tant de hâte de porter le pain ou les sous aux pauvres qui venaient à la grille! Elle riait de si bon cœur, montrant sans vergogne ses larges dents inégales!

Liban n'osait pas trop se prononcer sur le compte d'Aimée. Il avait pris l'habitude de faire une sieste après son déjeûner, qui était pour lui un très-bon repas, — de même que le dîner, le goûter et le souper. Quand on l'éveillait à ces heures de bienfaisant repos, il se laissait entraîner à de véritables imprécations. Or, Aimée, bruyant lutin, avait soin de l'éveiller cinq ou six fois par semaine.

Liban disait :

— Pour le présentement, c'est, vulgairement parlant, un assez vilain singe, mais qui vivra verra.

Donc, ce soir-là, Sophie m'apparut sous un jour tout nouveau. Il me sembla qu'elle rentrait de mille façons dans le portrait que le grand poëte fait de son héroïne. C'était une sauvage que cette fillette, une bohémienne. Je lui trouvais sous la peau de ces *tons chauds* comme on dit dans la belle langue. Elle ne pouvait point passer tout à fait pour une Espagnole au teint bruni, mais il y avait dans sa pâleur des glacis dorés qui m'enchantaient.

Ou plutôt j'étais enchanté de faire en moi-même une certaine quantité de phrases romantico-techniques, où j'utilisais les bien-aimés néologismes de mes poëtes favoris.

Tout chemin mène à Rome : tout sentier conduit à l'amour.

L'amour me venait par un abonnement de trois francs au cabinet de lecture.

J'étais beaucoup plus neuf qu'on ne l'est ordinairement à cet âge joli du baccalauréat ès-lettres. Ma nature sotitaire m'avait épargné jusqu'à ces naïves aspirations qui naissent dans les cœurs de seize ans, au bruit des vanteries amoureuses du don Juan lycéen. Je ne savais pas. Je ne désirais pas savoir. J'avais de moi-même une excessive défiance. Il fallait, de toute nécessité, les philtres dont la bonne madame Bouilly faisait commerce, pour m'ouvrir la porte des rêves.

Je compris pour la première fois de ma vie cette

locution : devenir amoureux d'une femme. Cela signifie proprement : voir une femme au travers d'un prisme calculé à merveille pour embellir ses beautés, en reléguant ses défauts dans l'ombre.

Voilà toute la définition. A l'heure où j'écris, je suis encore prêt à soutenir cette thèse ainsi formulée : Aimer une femme, c'est la voir autrement qu'elle n'est.

Le bandeau de l'Amour mythologique est un symbole imparfait. C'était bon pour ces temps où l'on ne connaissait pas la dioptrique. L'Amour n'a pas de bandeau : il porte seulement de fallacieuses lunettes. Loin d'être aveugle, l'Amour a des yeux qui sont des kaléidoscopes.

— Si je pouvais devenir amoureux d'une fille d'Ève, pensai-je, il me la faudrait avec ces longs yeux, avec cette taille bizarrement gracieuse, avec ces rutilants cheveux aux reflets cuivrés comme le bronze florentin !

Car, voyez la perversité profond ! Je pensais en style d'in-octavo jaune !

La pensée, cette chose intime et personnelle étroitement, se frelatait en moi au contact de six volumes que je m'ingérais tous les jours.

Dans notre civilisation, tous les pauvres enfants, trop fiers pour s'abrutir au billard, boivent ce stupéfiant opium que débitent les cabinets de lecture.

Il y eut un moment où la chèvre mangea une poi-

gnée de trèfle dans la main de Sophie. Mon cœur battit. Esmeralda se mit à caresser Djali. Je m'accoudai, rêveur, à l'appui de ma croisée. Mes yeux demi-fermés se noyèrent dans cette délicieuse vision.

Tout à coup j'entendis un bêlement, puis deux éclats de rire agaçants.

Je ne pensai pas un instant que la chèvre se moquât de moi, mais quant aux demoiselles d'Ablon, c'était bien différent.

Elles me regardaient. Ce diablotin d'Aimée riait avec une haïssable insolence.

Sophie, plus réservée, cachait son hilarité derrière son grand chapeau de paille. Mais ce n'en était que plus piquant. Le grand chapeau tressaillait, tant on riait de bon cœur!

Cependant, pourquoi toute cette joie railleuse? Portais-je sur le visage cette inscription : Abonné de madame Bouilly? Pouvaient-elles deviner que ce jeune homme châtain, accoudé à son balcon, venait de lire le premier volume de *Notre-Dame de Paris*, et qu'il se croyait un peu Phébus de Chateaupers?

Soyons de bon compte. Il n'y a rien de plus absurde que le rire des jeunes filles! ni de plus impertinent!

Elles ne savent pas pourquoi elles rient! Leur rire est forcé, convulsif, malséant. Et j'ai connu de mal-

heureuses femmes qui gardaient jusqu'à l'âge le plus vénérable ce rire niaisot et terrible de l'ingénue !

Je me mis à détester mademoiselle Sophie d'Ablon. Je devins un peu plus misanthrope. C'était le moins que je pusse faire. Quand les demoiselles d'Ablon descendaient au jardin, je fermais violemment ma fenêtre.

Il me prenait parfois des remords comme si j'eusse commis un sacrilége. J'avais comparé cette pensionnaire pointue, ce fruit mal venu d'une civilisation fâcheuse, cette petite demoiselle d'Ablon, à la création sereine et large d'un de nos plus beaux génies.

Parce qu'il y avait une chèvre ! Je méritais mon sort !

Mettre le nom d'Esméralda sur le front de la fille d'un receveur général ! d'un ventru, comme on disait alors, d'un vil financier, — d'un bourgeois !

Mon Dieu oui ! j'insultais ainsi le pauvre M. d'Ablon jusque dans sa tombe !

J'évitais autant que possible madame d'Ablon, à qui je gardais rancune d'avoir mis au monde une pareille enfant. Quand je me rencontrais face à face avec elle dans les allées ou sous la porte-cochère, je saluais froidement. Je pensais bien que ma politesse glacée devait l'humilier, mais je tenais bon.

Un jour, je l'entendis qui disait à la concierge :

— Le jeune fils de M. Félix de *** a l'air d'un enfant bien tranquille.

Je crois que je jurai enfer et damnation comme les grandes dames de la *Tour de Nesle.*

J'étais un enfant ! un enfant bien tranquille!

Je ne m'endormis qu'à trois heures du matin cette nuit-là, et je résolus de me rendre célèbre par mes débauches.

Dès le lendemain je me rendis à la Chaumière. Quelques jours après, les vacances n'étaient pas encore écoulées, et Liban avait gagné les dix francs de sa gageure : j'avais fait plusieurs faridondaines.

Madame d'Ablon ne parut point mortifiée de cela, mais Liban me dit :

— Nous y avons été. Les habits le sentent. On peut entrer là-dedans jusqu'à la cheville, histoire de s'instruire en voyageant. Mais si ça dépassait les frontières jusqu'à porter le chapeau sur l'œil, fumer la pipe dans la rue ou venir du côté des boulevarts avec une bergère de ces pays-là ostensiblement, on défalquerait la pension.

— Qui ferait cela, Liban? demandai-je. Avez-vous de l'autorité sur moi?

Liban avait pour jeter son plumeau sous le bras gauche un geste de toute beauté.

— Pour votre bien, oui, me répondit-il; — je suis ici depuis quatorze ans... Monsieur m'a renvoyé cinq fois pour beaux traits de dévouement et outrepassa-

tion de pouvoir... n'empêche que les sultanes ont fui comme des ombres, et que moi, vulgairement parlant, je suis inamoville à l'instar d'Henri IV décorant le pont Neuf !

II

Ma lorgnette de spectacle. — M. Léo Eberhard. — Première contredanse.

Vous avez vu en moi toujours un jeune homme grave et d'apparence très-sage. J'éprouve un singulier plaisir à vous montrer les puériles misères de ma jeunesse.

Le quartier latin m'ennuyait. Je n'avais pas la robuste gaieté qu'il faut pour entendre longtemps hurler ces messieurs et piauler ces demoiselles, sans contracter une migraine chronique. Ils ont assurément, là-bas, une singulière façon de se divertir.

Mais qu'importe la façon, pourvu qu'on se divertisse?

Je fis connaissance de deux ou trois charmants enfants, qui se donnaient une peine horrible pour mettre en action les vignettes de Gavarni. Notre Gavarni, cet adorable poëte, ne sait pas le mal qu'il a fait aux écoles. Sur dix étudiants, il y en a quinze qui se damnent pour ressembler aux héros de son *Pays latin*.

Nous sommes ainsi en France. Plus je vieillis, plus je m'endurcis dans cette opinion, que nos peintres, nos poètes, nos comédiens ne copient pas du tout la nature. C'est la nature qui copie nos comédiens et nos poètes. Cela semble paradoxal. C'est rigoureusement vrai.

Il y a chez nous des modes qui courent. Hommes et femmes, nous prenons la physionomie qui est en vogue. Chose plus étrange, nous appelons ces pauvres gens, qui singent laborieusement des travers cent fois édités, des *originaux*.

Je ne sais vraiment pas si j'imitais en ce temps-là quelqu'un ou quelque chose. Ce n'était pas la littérature qui me manquait. A six volumes in-octavo par jour, j'avais d'innombrables modèles. Mais ma haine contre les dames d'Ablon allait grandissant et m'occupait trop pour que j'eusse le loisir de jouer la comédie.

A cette haine se joignait un mépris implacable, dont je ne saurais absolument pas donner les motifs. Cette femme, qui me trouvait un enfant bien tranquille, ces deux fillettes, qui avaient ri en me regardant, devaient avoir quelque chose sur la conscience. Il y avait certainement un mystère dans cette maison-là. On y veillait jusqu'à deux heures du matin, et l'ombre d'un homme se projetait parfois sur les rideaux de mousseline des Indes après minuit sonné.

J'achetai une lorgnette de spectacle pour voir mieux et plus clair au fond de ces noirceurs ; ma

colère me fit espion. J'abandonnai la danse à la Chaumière pour le métier plus sédentaire d'Asmodée.

Ma jumelle me montra le premier soir un délicieux salon, meublé d'une façon toute moderne et avec une exquise simplicité. Sophie était au piano; Aimée regardait les images. Un homme de vingt-huit à trente ans, vêtu avec une sorte de sans-gêne austère, tenait compagnie à madame d'Ablon.

Qui était cet homme? Jamais je ne l'avais vu, ni dans la cour, ni au jardin.

Le second soir, même décor. Sophie brodait, Aimée jouait avec sa poupée. L'homme au costume négligé entretenait madame d'Ablon.

Le troisième soir, Sophie lisait; madame d'Ablon causait avec deux visiteurs, dont l'un était l'homme en redingote. L'autre faisait sauter Aimée sur ses genoux. Cet autre était M. Félix de ***, mon père.

Le fait vous semblera peu surprenant : j'y suis résigné. Moi, je tombai de mon haut.

Entre la maison de madame d'Ablon et la nôtre, il n'y avait qu'une jolie allée de marronniers; mais la pensée ne m'était jamais venue que mon père pût connaître madame d'Ablon. Une crainte me monta au cerveau. Je me dis : — Si mon père voulait me faire épouser cette Sophie!

Comment trouvez-vous ceci? Ma frayeur fut grande. J'entassai arguments sur arguments pour



repousser victorieusement cette inconvenante prétention de mon père. Je fis mon thème sans rire : je ne songeais pas encore à me marier. Il est bon de laisser passer la première fougue de la jeunesse avant d'entrer en ménage. Pourquoi se hâter ainsi? L'expérience prouve d'ailleurs que ces mariages d'affaires ont souvent de déplorables résultats.

A cela, mon père n'avait pas honte de répondre : C'est une famille très-bien posée. Ce n'est pas à chaque coin de rue qu'on trouve des filles de receveur général. Au physique, la demoiselle est fort agréable ; elle a reçu une belle éducation...

Je mis la main sur mon cœur et je répliquai tout net :

— Dans mes opinions, le mariage est un acte trop sérieux pour...

— Ne vous faites pas de mal ! interrompit Liban, qui était entré à mon insu ; — vulgairement parlant, ça vous passera sous le nez !... Il y a une trentaine de mille livres de rentes dans la maison, et ce petit singe d'Aimée est poitrinaire... ça s'en ira sur le coup de ses dix-huit ans... Mademoiselle Sophie sera fille unique... Est-ce que vous ruminez souvent tout seul?

J'aurais poignardé ce Liban. Je cherchais à dissimuler ma jumelle.

— Tiens ! tiens ! reprit-il, vous vous êtes payé une viennoise !... vous êtes un sournois... Si je de-

meure jamais en face de vous, je fermerai mes rideaux pour vous murer ma vie privée... Je viens vous dire que monsieur vous demande.

Mon père me donna une bonne poignée de main. Il me regarda des pieds à la tête. J'étais encore un peu ému du flagrant délit constaté par Liban. Il remarqua cela.

— Vous avez donc du plaisir à me revoir, Charles, me dit-il ; c'est étonnant comme vous ressemblez à votre mère... Je crois que vous serez un très-joli garçon... tenez-vous au jour pour que je vous voie... Vous ne vous mettez pas bien... votre redingote pince trop à la taille... c'est étudiant et du plus mauvais goût !... Demain vous direz à Liban de vous mener chez Caillet et Ferembach... Ce sont des artistes que Gavarni et moi nous avons faits... Êtes-vous content de Liban ?

La question me surprit. Je ne sais trop ce que je balbutiai.

— Liban, poursuivit-il d'un air dégagé, est un vieux serviteur. S'il vous manquait de respect, menez-le rondement... il ne faut jamais laisser prendre un pied aux domestiques.

C'est une véritable curiosité que ce besoin de révolte qui prend parfois les maîtres les plus soumis.

Ce soir-là, mon père avait évidemment une velléité de faire des barricades contre Liban.

Il ajouta néanmoins en feuilletant ses papiers par manière d'acquit :

— Au fond, c'est un serviteur très-fidèle... ce que je vous en dis n'est pas pour vous rendre dur envers lui.

Mon père était tout gaillard. Les eaux lui avaient fait du bien. Il me demanda comment j'avais employé mes loisirs en son absence.

— J'ai beaucoup lu, lui répondis-je.

— J'espère que ce ne sont pas mes livres? répliqua-t-il vivement.

Les auteurs sont sujets à ces pauvres coquetteries.

Je répondis :

— Pardonnez-moi, mon père, j'ai relu une partie de vos ouvrages.

— Comment! relus! s'écria-t-il en fronçant le sourcil.

Mais le contentement perçait.

— Croyez-moi, Charles, reprit-il avec bonté ; occupez-vous de choses sérieuses. Le mouvement de notre époque ne va pas vers ces jeux de l'esprit dont l'ensemble s'appelle l'art. L'art est un mot emphatique et vide. Si je faisais un dictionnaire, je définirais l'art : la maladie qui tient les belles intelligences en dehors des luttes sérieuses et des victoires utiles.

— Je bénis Dieu qui vous a fait malade, mon père! m'écriai-je.

Il y eut, dans le coup d'œil qu'il me jeta, de l'étonnement, du plaisir et une étrange colère.

— Faites-vous déjà des phrases comme cela, Charles? murmura-t-il; — je vous le dis : ces façons de parler ont mauvaise tournure. Cela sent le livre! Si vous deviez tomber dans le fossé où je barbotte, ce serait pour moi un chagrin mortel !

Ces paroles furent prononcées avec une véritable tristesse. Il fut évident pour moi que mon père était mécontent de son lot en cette vie. Tant de gens l'enviaient cependant, et regardaient d'un œil jaloux sa couronne d'écrivain à la mode!

Le lendemain, Liban me conduisit chez Caillet et Ferembach, tailleurs de Gavarni et de mon père. Gavarni était l'homme le plus élégant de France et mon père avait la prétention légitime de ne lui céder en rien. Liban me dit en arrivant au seuil :

— C'est au Palais-Royal que j'achète mes habits bourgeois pour fréquenter la société. Ça coûte moitié moins cher et c'est mieux établi... Mais les hommes d'esprit ont des lubies frivoles qui leur passent, et j'avoue que c'est flatteur de payer une redingote cinquante écus, si toutefois on en a les moyens.

M. Caillet était un jeune homme mélancolique et doux; M. Ferembach était un gros jeune homme, Alsacien de sourire. Il plaisait aux gens ronds. Son associé, pâle comme une romance, séduisait les penseurs.

On n'a jamais pu savoir au juste lequel des deux

possédait cette paire de ciseaux savants qui, pareille à la baguette des contes de fées, transfigurait un homme de fond en comble ! Il suffisait de dire à Caillet ou à Ferembach : je veux être grave, je veux être semillant, je veux être intéressant, je veux être important.

Ferembach et Caillet étalaient le drap sur la table. Les ciseaux-fées grinçaient. Huit jours après, on vous apportait, dans une *toilette* de taffetas, la gravité demandée, la légèreté, les grâces affadies du ténor, ou l'aplomb bouffi du financier.

J'espère que Caillet et Ferembach ont fait une immense fortune. En tout cas, Gavarni, ce poète charmant, cet esprit délicat et profond, qui doit rester comme une des plus éminentes figures de ce temps-ci, n'a jamais fait de meilleurs élèves que Ferembach et Caillet.

Liban leur tint à peu près ce langage :

— Le père veut que le jeune homme n'ait rien d'étudiant ni de carabin quelconque dans la dégaîne... encore moins l'homme de lettres en herbe, ni surtout d'artiste, vulgairement parlant.

Caillet m'examina. Ferembach me toisa.

Ferembach dit en riant comme un gros sans-souci qu'il était :

— Je vois la chose.

Et Caillet avec sensibilité :

— Monsieur sera content.

Mon père surtout fut content. Ces sorciers de tailleurs, saisissant sa pensée avec une diabolique adresse, firent de moi un petit notaire assez bien réussi. Dès lors, partout où je me montrais, je passais pour un homme grave et ennuyeux. J'aurais cru faire preuve d'ingratitude en ne témoignant pas ici à ces deux enchanteurs, la reconnaissance que je leur dois.

Quand j'allai prendre ma première inscription à l'École de droit, j'avais déjà l'habit de Caillet et Ferembach. Dans les bureaux on me regarda. Les vieux serviteurs de la Faculté m'adressèrent des sourires. Je lus dans leurs yeux bienveillants qu'ils voyaient en moi déjà l'étoffe d'un futur suppléant.

Cependant mon père ne m'avait rien dit qui pût me faire craindre l'emploi de la violence au sujet de mon mariage avec l'aînée des petites demoiselles d'Ablon. J'eus bien un peu la pensée qu'il cachait son jeu, mais les semaines, puis les mois s'écoulèrent, et nulle tentative ne fut faite contre ma position célibataire. Je respirai. Les cours étaient commencés : je me mis à étudier le droit avec une certaine ardeur.

Cela me plut. La carrure des lois romaines me séduisit surtout. Nous avions un professeur fort éloquent qui mêlait, avec un art singulier, l'histoire à la jurisprudence. Son enseignement substantiel et curieux faillit faire de moi un avocat.

Mais le droit français m'épouvanta. Notre code

dont nous sommes si fiers me sembla tout d'abord une œuvre indécise, lourde, mal digérée, engendrant le doute comme les marécages font le brouillard. Aussitôt que j'eus ouvert ces livres respectables où les commentateurs ont déposé le trésor de leur expérience, je fus pris d'une répugnance invincible. Les explications me parurent infiniment plus obscures que le texte. Je vis cette pauvre loi écartelée comme une criminelle. Je la plaignais sincèrement, ne pouvant la sauver, et je me mis à étudier la musique.

Il faut bien l'avouer. Je suis resté enfant plus longtemps qu'il n'est ordinaire. L'origine de mes résolutions n'avait jamais rien de viril. Je me fis musicien à cause de ces violoncelles qu'on voit dans les conteurs allemands. Je me noyai avec un étrange plaisir dans les abstractions de la fantaisie germanique. Je parvins à boire beaucoup de bière et à me donner l'air à peu près ahuri. Mon désir était d'être fou comme tous les violons d'Hoffmann. Je fumais tout exprès pour voir ces fameuses *spirales bleuâtres* qui montent en s'échappant du fourneau d'une pipe.

J'entendis une fois Liban dire au valet de pied de madame d'Ablon :

— Vulgairement parlant, ce garçon-là n'est pas tout à fait ce qu'on appelle un imbébile... Ça a des manières d'oison... mais à la longue, ça sera un clerc d'avoué tout comme un autre.

Il s'agissait de moi, c'est manifeste.

J'eus de l'orgueil. C'est ainsi toujours que les esprits originaux et vastes sont jugés par les subalternes. Je devais évidemment monter très haut. Mais dans quelle direction et par quelle voie? Là était le problème à résoudre, car le droit n'était pas mon fait et je ne mordais pas au violoncelle. Cet instrument est peu maniable. Malgré ses belles et larges ressources, je n'engage pas les jeunes enthousiastes à le cultiver.

J'étais tranquille. Depuis quelques jours je mûrissais le projet de m'adonner entièrement à la peinture, lorsque la foudre éclata soudain dans mon ciel.

C'était un soir. Il faudrait être de bien mauvaise foi pour nier les pressentiments. Je me souviens que j'avais trouvé tout détestable au dîner et que j'avais quitté l'orchestre de l'Opéra-Comique au second acte du *Domino noir*. Sur le boulevard, un marin de la *Belle-Poule* m'avait mis son coude dans l'estomac, et vis-à-vis de la Madeleine, j'avais rencontré cet homme brun qui joue horriblement bien de la vielle en imitant le chant du rouge-gorge.

Mon esprit était en grand deuil.

Je rentre. Je trouve sur ma table une lettre affranchie : *A Monsieur Charles de* *** Je l'ouvre. Madame d'Ablon m'invitait à une soirée dansante!

Je tombai de mon haut. Il n'y a pas d'autres expressions que celle-là pour peindre le choc subi.

Une invitation! à moi qui n'avais jamais fait de visite! Le bout de l'oreille se montrait-il assez claire-

ment? *On dansera*, disait le carré de papier lithographié. Oh! certes, on danse toujours. Il faut un prétexte à l'ivresse. Combien d'infortunés jeunes gens ont été pris à la faveur d'une valse ou d'une sauteuse!

Je note ici pour les malveillants que je poussai le sang-froid et l'impartialité jusqu'à me dire : C'est peut-être une invitation à la douzaine. Mon père va chez ces gens-là. Ils auront cru devoir m'engager.

On est capable de tout pour se rassurer. Mais pendant que j'étais là, pensif et interdit auprès de ma cheminée, mon père entra. Au grand jamais mon père n'entrait dans ma chambre. Mon père me dit dès le seuil :

— J'espère, Charles! On vous traite en homme! Une invitation pour vous tout seul!

La complicité sautait aux yeux.

Je témoignai à mon père, d'une façon légèrement ironique, toute la satisfaction que j'éprouvais à le voir dans ma modeste retraite. Son regard fit le tour de la chambre.

— Genre artiste! murmura-t-il; cette infirmité devient épidémique!

Ma chambre, à mon sens, était arrangée avec un goût exquis. On y voyait toute sorte d'objets qui avaient une physionomie : des pipes turques, des nattes australiennes, un harpon à baleines, une tête de mort en terre cuite, un kagiar, des fleurets avec leurs masques et plusieurs ébauches jetées à la diable. J'avais peine à cacher mon orgueil.

— Triste ! triste ! dit mon père, la haine du goût bourgeois a produit le goût idiot !

— Vous plaisez à madame d'Ablon. Charles, reprit-il en changeant de ton. C'est une femme charmante qui a l'immense défaut d'être un peu bas-bleu. J'ai tardé à vous présenter parce que vous verrez là des artistes et des littérateurs. Mauvais monde.

— Comment, est-il possible, m'écriai-je presque indigné, que vous ayez tant d'aversion pour tout ce que vous devriez aimer, mon père ?

— Mauvais monde ! répéta-t-il en secouant la tête avec lenteur ; — mais madame d'Ablon est riche, et sa fille est fort simplement élevée... Ces dames valent véritablement mieux que leur entourage.

Mes oreilles se dressèrent. J'attendais l'ouverture au sujet du mariage.

Mon père me demanda :

— Avez-vous remarqué mademoiselle d'Ablon ?

— Nous y voilà ! pensai-je au lieu de répondre.

La préoccupation me tenait si bien, que mon père fut obligé de répéter sa question.

Je répondis enfin :

— Une pensionnaire... Je l'ai entendue ricaner par ci, par-là... Toutes les petites filles laides ricanent de la même manière.

Mon père me regarda d'un air surpris :

— Avez-vous déjà cette maladie de l'observation,

Charles? murmura-t-il. — Nous pourrons nous vanter d'avoir vécu dans le plus sot de tous les siècles... c'est haïssable et c'est honteux... L'orgueil des enfants ne veut plus du rire des jeunes filles !...

Un mouvement d'impatience m'échappa. Mon père me prit la main.

— Votre mère était une rieuse, Charles, me dit-il avec une sensibilité qui me prit au cœur. Il faudra demander une contredanse à mademoiselle d'Ablon...

— Moi, danser ! fis-je avec dédain.

Pour le coup il éclata de rire.

Mais il n'aimait point blesser, quoique son humeur fût un peu amère parfois.

— Mon enfant, poursuivit-il d'un ton affectueux et plus grave, — vous danserez cette fois pour me faire plaisir.

Quand il fut parti, je m'assis auprès de ma fenêtre. Mon cœur était plein de révoltes. N'est-ce point abuser de la puissance paternelle que de contraindre un jeune homme à danser? Si je cédais pour la contredanse, ce précédent ne m'engagerait-il pas lorsqu'il s'agirait du mariage! En vérité, mon père ne prenait pas même la peine de voiler ses batteries. « Madame d'Ablon est riche et sa fille est fort simplement élevée. » Mariage d'argent! le dégoût me prenait.

Je pense que vous aurez remarqué cela. Mon père



s'était fâché tout rouge parce que je n'avais pas eu la complaisance de lui dire : Mademoiselle Sophie est un ange.

Il est difficile de pousser plus loin la tyrannie.

Tout en songeant, je mis au point ma lorgnette de spectacle, et je la braquai sur le salon de cette famille ennemie qui menaçait ma liberté. Il ne se passait guère de soirée sans que je commisse ainsi le péché d'espionnage. Pourquoi? Par haine assurément.—Le salon était désert. Et de fait, j'avais vu partir la famille en voiture. Madame d'Ablon et sa fille étaient à l'Opéra.

Le lustre allumé prouvait cependant qu'on recevrait après le spectacle. Qui? L'inévitable, l'homme au costume négligé. Celui-là ne manquait jamais de faire une faction de deux ou trois heures chez les d'Ablon. Je ne puis dire comme il me déplaisait.

Quoiqu'il n'y eût personne, ma lorgnette resta braquée. Je me mis à regarder avec une distraction malveillante, les ornements du salon. C'était, à mon gré, opulent et mesquin à la fois : du blanc avec des dorures : ce qu'on voit partout; fi donc!

Avec un peu d'argent, dépensé selon l'intelligence, on peût avoir de si drôles de choses! Ne peut-on peindre du moins les boiseries en vieux chêne? et faire au plafond quelques caissons bleu de ciel pour rappeler les voûtes des cathédrales!

Mais ces bourgeois! le blanc et l'or. — Notez que

le blanc sale et l'or un peu terni ne sont pas déplaisants avec le style de Louis XVI. Je ne réprouve que l'or neuf et le blanc éclatant. Pensez-vous que les vieilleries, ces reliques bien-aimées, aient jamais été neuves? moi j'en doute. En tout cas, si jamais elles ont eu ce défaut, les hommes de goût ont dû les outrager à bon droit. Une armoire âgée de moins de cent ans et qui ose se montrer, est une effrontée.

Mon mépris débordait pendant que je contemplais ces glaces aux cadres scintillants, ces panneaux moulés à plat et dorés avec réserve, ce lustre que j'avais dû maudire à quelque devanture de la rue Vivienne. Comme Néron, je souhaitais que la bourgeoisie n'eût qu'une tête pour la mettre, cette tête stupide, dans un bonnet de coton.

Mais tout à coup cette solitude du salon s'anima.

C'était un sourire de jeune fille : une de ces candeurs pensives et suaves qui n'éblouissent et n'éclatent qu'aux heures d'aimer, une de ces patientes séductions qui ne se lassent point de charmer, un adorable visage encadré de cheveux blonds, comme la lune d'été se joue dans les nuées folles, présageant la chaleur du lendemain, une douceur exquise, une âme céleste réflétée dans un regard d'enfant.

Le bout de ma lorgnette avait rencontré un portrait. Je ne savais pas le nom du peintre; un maître sans contredit, qu'il soit illustre ou inconnu. J'ai ap-



pris depuis que le modèle était madame d'Ablon à l'âge de dix-huit ans.

Madame d'Ablon approchait maintenant de la quarantaine.

Je ne crois pas avoir éprouvé en ma vie une émotion à la fois plus vive et plus complexe. Mon cœur cessa de battre. Un enthousiasme extravagant me monta au cerveau. Toute mon âme était dans mes yeux.

Souriez, si cela vous plaît. Ce fut une péripétie, un événement, une révolution.

Je fus fait homme par cette toile qui était un chef-d'œuvre.

J'eus l'intuition de ce grand mystère : le bonheur. J'avais lu mes poëtes sans les comprendre. La poésie entra en moi tout à coup avec douleur, avec violence. Je regardai de travers tout mon passé de lectures, radotage enfantin, belle langue que j'avais machinalement balbutiée, — comme ces chères petites filles récitent en latin, sans ouïr autre chose qu'un vain son, les sublimes simplicités de l'Oraison dominicale.

Le cœur me vint. Et c'est un fait merveilleux qu'on puisse si longtemps parler d'une chose sans la sentir ! Le cœur naît. Il n'y avait rien avant. C'est un changement bien plus complet que cette transformation matérielle apportée par la puberté elle-même. Là où le menton de l'adulte était frais et nu, la barbe moutonne. Je vous le dis : ce n'est rien. Mais là où



dormait la froide ignorance, la passion s'allumo et flambe. Voilà le miracle!

J'étais à cette fenêtre, tout ému et tout frémissant.

Un instant j'eus peur, tant mes orgies de lecture me laissaient de défiance. Je me demandais en tremblant si ce n'était pas là une impression factice, une reminiscence de l'un des trois mille volumes empruntés à la bibliothèque de madame Bouilly. Mais non. J'étais bien moi-même pour la première fois. Je ne copiais aucun in-octavo. Je sentais avec mon âme.

Je me suis dis : J'aimerai *cette pensée;* car le portrait était pour moi une pensée. J'aimerai celle qui me fera vibrer ainsi dans toutes les cordes de mon être.

Et cet espoir d'aimer m'éblouit comme un rayon.

— Vulgairement parlant, dit derrière moi Liban, mon persécuteur, tous les goûts sont dans la nature; mais c'est tout de même drôle de passer sa soirée à lorgner un salon où il n'y a personne...

— Je ne regarde pas ce que vous croyez, répondis-je.

Liban avait un diable de sourire qui exaspérait.

— Après ça, reprit-il, puisque vous êtes invité, vous pourrez la voir tout à votre aise samedi prochain.

Je devinai qu'il parlait de Sophie. Je fus humilié si profondément que la sueur m'en vint aux tempes. Moi! amoureux de Sophie?

Cette nuit entière, j'eus la fièvre. Je rêvai de femmes. Mes visions se succédaient et différaient entre

elles, selon une sorte de conjugaison charmante dont le portrait de madame d'Ablon était le type.

Mais, dès le lendemain matin, mon impression perdit de sa sincérité. Je la discutai, je l'embellis, je la gâtai. Le soir de ce premier jour, j'avais déjà fait de l'art avec cette grande et bizarre émotion. Il ne m'en restait au cœur qu'une vague meurtrissure, et j'achevai de me blaser en lui demandant sans cesse des épreuves pâlies de l'image primitive.

Je revis le portrait. Ce n'était plus qu'une très jolie fille, coiffée d'adorables cheveux blonds.

Caillet et Ferembach furent chargés de me faire un habit de bal. Je demandai une coupe élégante et un peu hardie; mais Liban avait apporté un autographe de mon père. Mon père commandait pour moi un costume complet de jeune fleur du commerce. Ce fut ici que j'entrevis ses mystérieux espoirs. Il désirait me transplanter dans le verger de la banque et faire de moi un joli jeune premier de caisse. Mon goût n'était point là ; mais j'avais encore deux années de droit pour organiser ma résistance.

Caillet et Ferembach, placés entre l'ordre de mon père et ma volonté formellement exprimée, durent délibérer dans le silence du cabinet. Leur collaboration produisit un chef d'œuvre. J'eus un habit qui n'était pas artiste, mais qui répandait un indicible parfum de fantaisie. La coupe ne contrecarrait pas ostensiblement les préjugés de mon père. Il y avait

dans le jeu des basques et dans le posé des revers un caractère hautement sérieux qui pouvait parler commissions, comptes de retour et remises : mais la cambrure était un poëme, mais le collet avait un *flou* suprême et je ne sais quelles aspirations vers l'idéal.

Il semblait dire, cet habit éclectique : Je suis oiseau, voyez mes ailes...

Je vis arriver le soir du samedi avec un très-grand trouble. Liban, depuis le commencement de la semaine, avait, en me regardant, des airs détestablement sarcastiques. Je lui aurais cassé les reins, vulgairement parlant, avec une véritable volupté.

Dussé-je vivre cent ans, je me souviendrai toujours de mon entrée dans le salon de madame d'Ablon. J'avais l'estomac dans un étau. C'était cent fois pire qu'à mon examen de bachelier. Je restais écrasé sous le poids de cette conviction profonde et douloureuse, que tous les regards étaient fixés sur moi. Les lumières me gênaient, la chaleur me suffoquait, le bruit me rendait sourd.

La première personne que je vis, ce fut Sophie. Elle me salua, voyant que je ne me décidai point. La pensée d'un suicide me vint, tant je me trouvais odieux et méprisable.

Je crois bien deviner l'effet que vous produisent tous ces enfantillages. Vous vous dites : Ce grave Charles était amoureux fou de Sophie, parce que So-



phie, fille du portrait, lui ressemblait un peu.

Sur l'honneur, vous vous trompez. D'abord Sophie ne ressemblait pas au portrait : c'était une brune assez dégourdie qui subissait énergiquement l'effet de cet âge fâcheux qu'on appelle la mue, en terme de famille. Elle avait le cou maigre et osseux, les épaules aiguës, la poitrine hardiment plate. Ses jambes étaient longues et grêles à faire pitié.

Sa robe de bal faisait ressortir tout cela : une robe de bal rigoureusement jolie et taillée pour une personne qui aurait eu tout ce qui manquait à Sophie.

Non, je ne l'aimais pas.

Mais par contre, ce qui est presque la même chose, je la haïssais furieusement.

Souvenez-vous ! Elle avait ri de moi le jour de la chèvre. Ce soir, elle me saluait la première : seconde insulte.

C'était une fille sans pitié !

En outre, elle personnifiait pour moi le mariage absurde et menaçant.

Quinze cents romans, tous portant l'estampille du cabinet de madame Bouilly, me cornaient aux oreilles les quinze cent mille plaisanteries éditées contre le mariage.

Les maris font toujours rire Gavarni. Je trouve qu'il a bien de la bonté. Ces dames aussi ont leur côté gai, et quelque jour, un père de famille se rencontrera pour crayonner le comique célibataire.

Je vous entends : homme marié ! dites-vous. Locataire de ce Charenton où luit la lune de miel !...

Mon père vint me prendre par le bras et me conduisit à madame d'Ablon, qui me reçut avec un tout gracieux sourire. Elle me complimenta d'être le fils de mon père et ce fut une affaire finie.

Je me perdis dans les groupes et je commençai à m'apercevoir que l'attention générale ne m'était pas exclusivement dévolue. Il y avait des gens qui ne me regardaient pas ; cela me soulagea. En observant mieux, je découvris cette vérité inopinée que personne absolument ne me regardait.

Pour le coup, je me sentis à l'aise, mais je fus un peu humilié.

Comme je cherchais un moyen adroit d'accomplir ma corvée, c'est-à-dire de solliciter la main de cette maigre Sophie pour une contredanse, des cris aigus s'élevèrent, on dit autour de moi :

— C'est Aimée qui fait la méchante.

On était habitué à cela. Madame d'Ablon ne donnait pas de soirée qu'on ne fût obligé d'employer la violence pour expulser sa fille cadette ; un vrai diable !

La foule s'ouvrit. Une bonne aussi belle que Liban apparut, traînant par la main ce démon d'Aimée qui se battait comme une petite lionne, malgré sa toilette de bal. Je ne sais quel méfait elle avait commis, je vis seulement son minois gonflé de larmes et de colère.

— Défends-moi! me dit-elle en passant.

Puis, voyant que je n'obéissais point à cet appel, elle me tira bel et bien la langue.

Pendant que je rougissais jusqu'aux oreilles, j'entendis une voix qui disait derrière moi avec un léger accent allemand :

— C'est celui-ci?

— Oui, répondit mademoiselle Sophie d'Ablon.

Je me sentis aussitôt frapper sur l'épaule et je me retournai au moment où ce pauvre diablotin d'Aimée, cédant à la force, sortait enfin du salon.

Je vis devant moi cet homme au costume négligé qui était le plus intime familier de la maison d'Ablon. Comme il arrive aux personnes un peu abandonnées dans leur tenue, il avait l'air beaucoup plus jeune de près que de loin. C'était une tête pâle, très-longue et très maigre, avec une puissante mâchoire et un front vaste, caché en partie sous des mèches de cheveux incultes. Ses cheveux avaient une couleur blondâtre que certains jeux de la lumière teignaient en roux sale. Le nez, charnu et bien nourri, étalait un embonpoint de moine au milieu de toute cette maigreur. Les oreilles étaient longues; le cou musculeux s'élançait hors du collet d'habit trop court.

La bouche, remarquablement sculptée, n'avait point de moustaches. C'est à peine si quelques poils de favoris, incolores et mal venus, serpentaient le long des joues. Tout homme, dit-on, ressemble à un

animal. Celui-ci était du genre veau. La lymphe abondait sous ce cuir fade, couleur de suif, et c'eût été la plus mollasse laideur que l'on puisse imaginer, sans le feu bizarre qui brillait sous une frange de cils blonds, au fond d'une voûte sourcilière creusée avec fierté.

Malgré moi, je le regardai très-attentivement. Il arrivait au bras d'un ami de mon père qui me dit :

— Charles, M. Léo Eberhardt a désiré vous connaître.

Ce nom faillit me foudroyer.

Vous êtes un peu de lettres. Cela fait partie de ce faisceau de qualités et de défauts qui complètent en vous le plus original et le plus radieux des ensembles. Vous connaissez les œuvres d'Eberhardt, qui est à la fois le maître de Heine et le rival de Jean-Paul, qui rêve comme Hoffman, et qui, sorti de son nuage, semble avoir hérité de la déduction claire et fatale de Leibnitz. Vous savez que c'est un grand écrivain, un grand artiste, un grand politique, un de ces élus à qui Dieu prodigue les dons les plus splendides et les plus contradictoires.

Moi, je venais de lire sa *Théorie du souvenir*, la plus magnifique page de l'histoire psychologique de notre temps. J'étais sous le charme. Léo Eberhardt se transfigura pour moi. Je ne vis plus dans tout son visage que le rayon magnétique de sa prunelle, et j'eus comme une puérile passion d'être son ami, son

élève, son serviteur, n'importe quoi enfin qui lui appartînt et qu'il aimât.

Il me tendait la main. Je la touchai respectueusement.

— Vous avez pour père un grand écrivain, jeune homme, me dit-il; remerciez Dieu qui vous a donné cette splendide noblesse.

Le rouge de l'orgueil me monta au front. Tel suffrage isolé vaut dix millions de bravos vulgaires. Eberhardt, le soleil du firmament littéraire de l'Allemagne méridionale, donnait à mon père le titre de grand écrivain.

Je ne sais pourquoi je ne baisai point les doigts que je tenais.

Je vis s'avancer vers moi mon ennemie, mademoiselle Sophie d'Ablon. Ce fut comme une douche d'eau froide tombant sur mon enthousiasme. Sophie adressa en passant un sourire surnois à cet immense Eberhardt. La figure de celui-ci prit une expression singulière, et j'eus comme un froid dans le cœur.

Il me serait impossible de rendre clairement le vague de cette impression. Ce fut comme au théâtre, vers le début d'un drame, lorsque le spectateur voit poindre un de ces jalons grossiers, posés par l'écrivain pour faire naître l'avant-goût de terreur.

Sophie baissa les yeux en arrivant près de moi. Ses épaules me semblèrent plus aiguës, sa bouche plus grande, pendant qu'elle me disait :

— Monsieur votre père m'a demandé une contredanse en votre nom.

Ma foi, j'ai encore la chair de poule en songeant à l'effort que je fis pour répondre à ces simples paroles. Elles firent une plaie à ma vanité et s'y retournèrent comme un poignard. Je cherchai une réponse. Le grand Eberhardt était là qui m'écoutait. La honte de n'en point trouver me saisit à la gorge et m'étouffa. Ma détresse eût excité la commisération d'une hyène. Sophie se mit à ricaner comme le jour de la chèvre. Il est vrài qu'elle ne me regardait point, mais son rire était pour moi, je le sentais.

Cet âge est sans pitié.

Le grand Eberhardt posa sa main sur mes cheveux et me dit :

— Charles, ne soyez pas fâché d'être timide. Les enfants qui ne sont pas timides manquent de cervelle ou de cœur.

Il m'est arrivé bien souvent d'expérimenter la justesse de cette observation, au moins pour ce qui regarde la cervelle. L'adolescent doué d'une dose suffisante de sottise est tout de suite à son aise dans le monde. Je rangerais volontiers la précocité de l'aplomb parmi les plus fâcheux symptômes qui se puissent remarquer chez ces jeunes espoirs de la France, comblés de prix de thèmes au grand concours.

Mais ce jour-là, tel n'était point mon avis. Ce mot



enfant acheva de me terrasser. Ce fut le dernier coup de massue. Je ne sais pas comment la main de mademoiselle d'Ablon se trouva dans la mienne. L'orchestre préludait. J'avais le vertige. J'entendis M. Léo Eberhardt qui criait avec son léger accent tudesque :

— Allez donc, monsieur Charles !

J'allai comme on va au supplice. Ma tête tournait; mes jambes étaient paralysées. Pendant tout le temps que dura la contredanse je cherchai une parole, une seule, afin de prouver à cette haïssable jeune fille que je n'étais pas tout à fait un innocent. Rien ne me vint, sauf à la fin de la poule. Mon esprit en travail me fournit alors une comparaison entre la température du salon et celle du dehors. Je n'osai la formuler. La niaiserie suprême de cette trouvaille mit le comble à ma détresse.

Il y avait longtemps que je ne regardais plus ma danseuse. Je frissonnais intérieurement à la pensée de ce sourire qui devait relever le coin de ses lèvres, élargissant sa bouche jusqu'aux oreilles. Parmi la confusion de ma pensée je ruminais de vagues et absurdes projets de vengeance. Tout à coup en donnant la main pour la pastourelle, je sentis les doigts de Sophie froids comme de petits glaçons. Il y avait dans cette main une vibration singulière, un frémissement qui me fit mal. Je levai enfin les yeux sur Sophie. Elle ne souriait point et nulle trace de moquerie ne

restait sur ce pauvre visage bouleversé. Sa poitrine battait. Elle avait la joue très-pâle et le dessous des yeux bleu. Sa physionomie me parut exprimer une profonde souffrance et surtout l'effort fait pour cacher cette souffrance.

Je cessai de haïr Sophie : j'eus pitié. Mais la curiosité fit diversion presque aussitôt et je fus pris d'un irrésistible désir de sonder ce mystère. Mon trouble avait disparu comme par enchantement. Être déconcerté c'est s'occuper de soi-même; or, je m'occupais d'autrui en ce moment. Tout en faisant de mon mieux pour ne point brouiller la pastourelle, je suivis le regard de Sophie et j'aperçus à l'autre extrémité du salon la cause vivante du trouble où je la voyais plongée.

Autre choc. Il me sembla que je rêvais. Le portrait, le fameux portrait était là, souriant, avec une robe de gaze et des bluets dans les cheveux. Il y avait bien quelques légères différences : la toile pendait là dans son beau cadre d'or; on pouvait comparer.

L'œuvre du peintre était évidemment plus spiritualiste, plus virginale, que sa vivante copie. Je m'exprime ainsi parce que l'idée ne me vint pas que cette charmante jeune femme, entraînée dans un entretien vif et souverainement intéressant avec le grand Léo Eberhardt, pût être l'original du portrait.

Je m'extasiai moi-même sur la ressemblance extraordinaire, mais je ne me dis point : c'est la même

femme. Le portrait avait des cheveux plus légers sur un front plus rayonnant. La bouche du portrait souriait mieux, le front pensait davantage...

Mais je n'eus pas le temps de détailler beaucoup ces nuances. J'entendis la respiration de Sophie siffler dans sa poitrine. Elle avait des larmes plein les yeux.

Le quadrille s'achevait. Comme je la ramenais près de sa mère, elle jeta un dernier regard à ce groupe, composé de la blonde aux bluets et du grand Eberhardt. Je crus qu'elle allait se trouver mal.

Mais tout aussitôt je la vis sourire, et son effort me serra le cœur.

— Comme te voilà pâle, Sophie ! lui dit madame d'Ablon.

— Monsieur Charles m'a fait danser le galop, répondit-elle.

Cela n'était point. Je saluai, tout rouge de ce mensonge, et je me retirai.

J'avais le secret d'un pauvre cœur d'enfant. A l'œil nu, en quelques secondes, je venais d'en voir bien plus long qu'avec ma lorgnette de spectacle en plusieurs semaines.

Je me dirigeai malgré moi vers la partie du salon où était Eberhardt. Quoique bien novice, je savais écouter. J'étais sûr de trouver quelque groupe où l'on parlerait de ce petit drame dont une péripétie venait de m'apparaître par hasard. Dans un salon, il suffit de choisir son monde un peu, et de prêter l'o-

reille à propos pour avoir le mot de toutes les énigmes.

A dix pas d'Eberhardt, deux hommes laids et une femme, qui n'était plus entre deux âges, tenaient conseil. C'était mon affaire; je me glissai derrière eux.

La femme disait :

— Elle a vingt ans de moins que sa sœur, madame d'Ablon.

— C'est d'un second mariage? demanda un des vilains messieurs.

L'autre monsieur, qui était le plus laid des deux, arrêta la réponse et s'écria :

— Voyez donc ce pauvre Félix de ***! Voici la troisième fois qu'il fait ses visites! Il commence à comprendre qu'il n'aura pas le fauteuil!

— C'est un homme qui se meurt de n'être rien, répliqua l'autre, — pas même académicien!

La femme antique déplia son éventail. Elle avait la pudeur de mettre son éventail au-devant de sa bouche quand elle riait. C***, le voyageur, la vit rire une fois qu'elle n'avait point d'éventail. Celui-là, certes, se connaissait en cavernes, et pourtant il fut étonné.

Elle était muse, et muse bien redoutable.

Les deux messieurs avaient l'honneur de cultiver l'art dramatique : l'un faisait des tragédies ; l'autre était un gai vaudevilliste.

Le tragique fit de loin un signe d'amitié à mon père et dit :

— Il a eu son moment de vogue... Le public a des caprices comme une femme qui se croit jolie.

— Pas de talent! ajouta le vaudevilliste.

— Genre neutre! acheva la muse.

— Mais, reprit-elle avec sensualité, — cette petite baronne d'Haynard qui passait pour être si sage!... le velche la mènera loin!

— Elle a cent mille livres de rente! prononça emphatiquement le faiseur de couplets.

Il y avait plus de naïveté chez le tragique, car il répliqua :

— Elle n'est pas veuve que je sache!

La muse haussa les épaules.

— Vous êtes jeune! fit le vaudevilliste.

— Comment! comment! se récria l'homme de l'Odéon, — croyez-vous?...

La muse dit, non sans majesté :

— Il ne faut pas juger ces natures-là.

Et le vaudevilliste :

— Il a d'immenses besoins!

Je ne comprenais peut-être pas très-clairement, mais j'éprouvais comme une vague sensation de dégoût. Ce dégoût ne se rapportait point à Eberhardt. On devait le calomnier.

Tout en écoutant, j'essayais d'apercevoir mon père que les groupes voisins me cachaient. C'était la pre-

mière fois que j'entendais cette aigre voix de la malveillance. J'aurais voulu me serrer contre mon père, et le consoler pour cette phrase qui mêlait la pitié à l'outrage : C'est un homme qui se meurt de n'être rien!...

En cherchant, mes regards revenaient toujours à la jeune sœur de madame d'Ablon, madame la baronne d'Haynard. Je découvrais en elle à chaque instant de nouvelles perfections. J'étais amoureux.

Je me fis montrer son mari, grand garçon qui jouait à la Bourse. Je lui vis tous les vices. Je fus jaloux d'Eberhardt. Je plaignis Sophie, que j'enlaidissais à plaisir, dans ma compassion méprisante, de toute la beauté de sa rivale.

Liban dit à mon père, quand nous rentrâmes :

— Monsieur veille trop : ça n'a pas de bon sens !

Mon père me sembla en effet très-fatigué. La sueur brillait à ses tempes, blanches comme de la cire.

Je l'entendis qui parlait bas à Liban, pendant qu'on le déshabillait.

— Le ministre a été très-bien, disait-il; il n'est resté que cinq minutes et il a pris le temps de m'adresser un mot aimable... Je peux compter sur la voix du vieux C***. Je n'ai pas perdu ma soirée.

Liban vous avait un air d'importance...

Mon père se serait bien gardé de me révéler le se-

cret de ses petits espoirs si ardents et des microscopiques douleurs qui usaient sa vie. Il n'avait qu'un Achate : c'était Liban.

III

L'âme de Madelon.

Je n'ai jamais rencontré d'homme plus entraînant que ce Léo Eberhardt. Il était non-seulement laid, mais encore sa laideur allemande était, au premier aspect, repoussante de froideur et de fadeur. Il semblait qu'il fût impossible d'apprendre le sourire à cette grande vilaine bouche; il y avait quelque chose de ridicule dans l'embonpoint insolent de ce nez, usurpant les trois quarts d'un maigre visage; la taille était disgracieuse, le geste gauche et mal venu.

Mais quand il parlait, tout cela changeait. Cet homme était l'éloquence même.

Quand il chantait ses *Lieder*, plus suaves et plus beaux que ceux de Schubert, tout cela s'illuminait en prenant de l'harmonie. Cet homme était l'art et l'inspiration.

Il plaisait souverainement aux femmes.

Je m'explique : toutes les femmes qui ne l'aimaient pas le détestaient.

Bien des fois je l'ai entendu se vanter de cela, car ce n'était pas un don Juan bien haut ni bien large. Il était excessivement fier de ses triomphes amoureux.

Ses œuvres portaient toutes le cachet d'un talent de premier ordre. Il travaillait peu, et son travail difficile manquait de fécondité Il m'a été donné d'assister au laborieux enfantement de sa comédie si fameuse : *la Roue de fortune.* La première scène fut deux ans sur le chantier. Chaque mot venait s'ajouter, sans ratures, à la ligne commencée. J'ai vu telle question, posée par un de ses personnages, rester sans réponses pendant des semaines sur son manuscrit.

Son succès n'était pas populaire. Sa plume infertile lui rapportait peu, ceci pour ne pas dire qu'elle ne lui rapportait rien. Il n'avait pas une grande fortune. Il dépensait beaucoup d'argent à cause de l'incroyable irrégularité de sa vie.

Ce n'est pas que sa vie fût somptueuse, au contraire. Dans ses habitudes, il ressemblait assez à un de ces étudiants de la vingtième année qui se sont ralliés à l'opinion de Diogène et qui narguent le respect humain. Il était mal couvert, logé médiocrement, et toujours on le voyait à pied, marchant sur les grosses semelles de ses grands souliers; mais ce ne sont pas les choses indispensables à l'existence qui coûtent cher. Le désordre est le plus écrasant de tous les luxes.

Eberhardt, selon la mystérieuse expression de la muse, avait de *grands besoins.*

Il mangeait peu, il était fort sobre, il ne jouait jamais, les excès de sa générosité ont rarement fatigué les échos ; mais il avait de grands besoins.

Quels étaient ces grands besoins ? J'ai suivi de très près Léo Eberhardt ; par nature, je très-curieux : je n'en sais pas aujourd'hui plus long que le premier jour. De plus clairvoyants auraient peut-être percé le mystère, moi, je ne l'ai pas pu. Les hommes qui ont de grands besoins fuient par tous les pores comme ces vases mauresques nommés alcarazas, où nulle fissure ne se découvre à l'œil nu.

Eberhardt consentit à m'éclairer de ses rayons. Je lui plus. Il me prit sous son aile et je vécus pendant près d'une année dans son intimité. Mon père, qui était un homme de grand sens, n'aurait certes point vu cette liaison d'un bon œil, s'il n'eût été prévenu ; mais Eberhardt n'était pas seulement un poëte éminent, un artiste de haute portée, un philosophe profond et lumineux ; c'était encore un critique fort remarquable. Il faisait et défaisait les réputations en Allemagne. Mon père était aveugle à son endroit ; il ne le voyait plus qu'au travers d'un certain article publié par Eberhardt dans la principale revue de Vienne, article, où mon père était placé au premier rang des romanciers français.

Mon père ne se fâcha qu'une seule fois à l'occa-

sion de cette intimité. L'album de la jolie baronne lui tomba entre les mains. J'avais écrit trois strophes sur l'une des pages de cet album. Mon père rentra à la maison, suffoqué par la colère.

Il me défendit de faire des vers. Il me dit que je les faisais très-mal. Il m'accabla de reproches et d'invectives. Je ne crois pas l'avoir jamais vu malade de pareille indignation. — Il parla de me chasser de chez lui.

Hélas! oui, je faisais de vers; j'en faisais d'énormes quantités. Eberhardt ne les trouvait pas mauvais, moi, je les trouvais très-beaux. Je les lisais à l'adorable baronne. La baronne m'appelait son poëte ordinaire. J'étais amoureux jusqu'à l'extravagance.

Il s'est rencontré des jeunes poëtes, accueillis par les charmantes baronnes avec une distinction flatteuse, tout exprès pour donner le change aux barons et servir de paratonnerres. Je ne voudrais pas accuser madame d'Haynard d'un semblable machiavélisme, mais il est certain que le baron me faisait les gros yeux. C'était un beau garçon, qui, en fait de littérature, ne connaissait que le cours de la Bourse. Il avait souvent des liquidations très-sortables et s'entendait bien à son métier.

C'était un plaisir pour moi que de causer de l'inquiétude à ce galant homme. Je n'avais, du reste, aucun autre bénéfice dans la maison de M. le baron.

Je faisais de vers et j'étais amoureux. Mon père changeait à vue d'œil; chaque jour sa tristesse mortelle augmentait. Eberhardt disait qu'il avait le spleen. Liban secouait la tête. Je suis sûr d'avoir vu Liban pleurer. Où le cœur va-t-il se nicher?

Un soir, Liban me dit:

— Avec de l'habitude, j'aurais fait comme les autres, un tas d'articles dans les journaux et recueils; mais l'apprentissage n'y est pas. J'ai ramassé cinq cents francs en rognant sur ceci et cela, en faisant danser l'anse, vulgairement parlant... Si on avait voulu le rapiner en grand, ça n'aurait pas été difficile... jamais il ne regarde à rien.

Je ne comprenais pas du tout le sens mystérieux de cet exorde.

Liban se caressait le menton et tâchait de garder son air d'importance; mais je lisais sur son visage une émotion extraordinaire.

Je le priai de s'expliquer. Il haussa les épaules et atteignit brusquement sa tabatière.

— Jamais une obole! reprit-il. — Ça n'est pas dans les propensions de mon tempérament... Voilà des années que je le sers: il était jeune et moi aussi... Par ainsi donc, si j'ai gratté ce billet de cinq cents, c'était à bonne intention.

Bien! bien! s'interrompit-il, vous ne saisissez pas? Il avait de l'esprit pour nous trois... quoiqu'il ait manqué d'atout dans plus d'une partie... voici la

chose? on va vous mettre les points sur les *i*... Je me suis laissé dire que dans les petits journaux taquineurs et grédins, vulgairement parlant, tous ces blancs-becs sont des crève-de-faim qui écorchent l'un et l'autre pour dîner à vingt-cinq sous... Combien pourrait-on en avoir pour cinq cents francs?

Je n'y étais pas tout à fait encore.

Liban ouvrit sa tabatière en me jetant un regard de suprême dédain.

— Depuis que monsieur baisse, continua-t-il, toutes ces petites bêtes sont après lui, vulgairement parlant, comme la vermine autour d'un malade. Ils gagnent leur pain à ce métier-là... Et dire que la sagesse des nations prétend qu'il n'y a pas de sots métiers !... Mais elle prétend bien qu'il faut que tout le monde vive...Elle est toquée, la sagesse des nations!... Je me suis donc fait ce raisonnement : Puisque ces bestioles malfaisantes assassinent un homme pour cent sous, elles ne demanderont pas mieux que de chanter un cantique pour dix francs. Qu'est-ce que ça leur fait? S'ils ne sont pas plus de cinquante hannetons dans cette partie-là, je les achète tous en un tas avec mes cinq cents francs...

Pauvre Liban!

— Reste à savoir, poursuivit Liban, — où ça se vend, ces moucherons-là. Dites-moi un peu la route du marché.

Je n'essayai même pas d'expliquer à Liban com-

bien la petite presse est digne, probe, austère et peu vénale. C'eût été peine perdue, il avait son idée et n'en voulait point démordre. La petite presse lui pardonnera en songeant qu'il ne pouvait point la comprendre; ce n'était qu'un pauvre diable d'honnête homme.

J'ignore où il trouva la foire qu'il cherchait; j'ignore à quelle espèce de gens il s'adressa : la chose certaine, c'est que, peu de jours après, quelques-unes de ces folioles honteuses, dont l'existence même est un mystère pour les gens de bonne compagnie, contenaient l'éloge de mon père. Mon père ne le sut probablement jamais; il en eût éprouvé un noir chagrin. Liban, fier et satifait, m'apporta tous ces articles, disant :

— Ils peuvent l'abîmer désormais; j'ai mis, vulgairement parlant, le baume sur la blessure!

Pendant les mois qui suivirent, je ne vis plus du tout nos voisines. Ma lorgnette de spectacle était à demeure au fond de mon tiroir. Je me formais. Mon père éprouvait un certain plaisir mélancolique à suivre mes petits succès de jeune homme. Il m'engageait souvent à fréquenter les maisons utiles, où l'on peut faire de grandes connaissances.

J'affirme que mon père n'avait jamais intrigué pour lui-même.

Vers le milieu de ma seconde année de droit, mon illustre ami Eberhardt me fit recevoir une nouvelle

à l'une de nos revues parisiennes. J'en faillis devenir fou de joie. Le jour où elle parut, madame d'Haynard l'eut toute la journée sur son guéridon, et plusieurs de mes anciens camarades m'accostèrent dans la rue en me disant :

— Tiens! tiens! tu fais donc gémir la presse!... C'est flatteur. Écoutez! c'est bien flatteur!

Ma nouvelle était intitulée : *L'âme de Madelon*. L'avez-vous lue? Elle promettait. Je n'ai pas tenu.

Quand je rentrai, le soir, Liban était debout sur le seuil de la porte. Manifestement il me guettait. Je flairai un compliment, et d'avance j'en savourai les douceurs. Liban devait connaître ma gloire nouvelle par madame Bouilly.

— Il paraît que vous avez fait un mauvais coup, vous! me dit-il avec brutalité dès qu'il m'aperçut.

Je restai un instant abasourdi, puis le sang me monta au visage. Il me déplaisait, en ce jour de triomphe, d'être malmené par un laquais.

— Mons Liban, lui répondis-je en prenant mon courage à deux mains, vous êtes un impertinent drôle, et je finirai par vous donner sur les oreilles!

Liban, au lieu de se fâcher ou de paraître déconcerté, mit sa main sous le revers de sa livrée noire et me jeta un regard de complaisance.

— Allons, grommela-t-il, la coquille est cassée ; voilà un petit homme!

Puis, changeant de ton subitement :

— Je demande excuse à monsieur, ou plutôt pardon, car je crois que la locution passe pour vicieuse... mais je ne suis pas un auteur, moi !... Je n'écris pas des nouvelles dans les revues pour faire mourir mon père de chagrin !... Je ne suis qu'un simple domestique, vulgairement parlant.

Il y avait dans ces dernières paroles une grande amertume et beaucoup de fierté. L'allusion faite à mon père ne me plaisait point; mais, voulant éviter une guerre de paroles avec ce Liban, j'essayai un regard de mépris et je fis mine de passer outre. Mais Liban ne l'entendait pas ainsi. Il me barra le chemin sans façon.

— Votre père va vous tancer comme il faut, dit-il en jetant de côté toute feinte humilité; il aura raison. Souvenez-vous bien de cela : il a raison, — et, de plus, il est malade. Si vous faites le rodomont, c'est bien ; on saura que vous n'avez pas de cœur!

Il s'efforça et me laissa le champ libre, en ajoutant :

— Monsieur est au lit. Il vous attend.

J'avais le cœur bien gros en montant l'escalier. Le succès de *l'Ame de Madelon* allait-il décidément m'être imputé à crime ? Devait-on me maudire parce que Dieu m'avait départi ses dons les plus précieux? Dans d'autres familles, on entoure le débutant heureux, et les caresses de ceux qu'il aime sont sa meilleure ovation. Ma gloire à moi était châtiée comme une honte. Pourquoi cette injustice ?

Je m'arrêtai sur le carré du premier étage. Je me mis à la fenêtre, la tête entre mes deux mains. J'étais à bout de courage, et je songeais à fuir la maison paternelle pour cultiver librement mon talent littéraire. La fenêtre donnait sur le jardin de madame d'Ablon; au bout du jardin était la maison. Comme toujours, le petit salon du rez-de-chaussée était éclairé. Je m'essuyai brusquement les yeux pour regarder quelque chose de très-extraordinaire. Madame d'Ablon était au piano : elle passait pour forte musicienne. Pendant qu'elle jouait l'ouverture d'*Oberon*, mon ami Eberhardt, derrière son dos, baisait la main de Sophie.

Je n'avais pas ma lorgnette de spectacle. Sophie me parut bien changée depuis le soir du bal. A cette distance, elle me faisait l'effet d'une très-gracieuse jeune fille. Elle ressemblait à ma passion, madame d'Haynard; elle prenait quelques airs du fameux portrait. Elle était belle.

Mais l'éloignement produit de ces mirages.

Entre elle et Léo Eberhardt, je vis tout à coup la figure de ce lutin d'Aimée.

Celle-ci avait énormément grandi. Elle était maigre comme une gaule. Elle mit son doigt sur sa bouche d'un air menaçant... Eberhardt et Sophie me parurent fort troublés, Eberhardt surtout. La pantomime de ces trois personnages disait énergiquement qu'Aimée venait de surprendre un secret.

— Que faites-vous là, Charles? me dit le médecin de mon père, qui sortait de son appartement.

Je balbutiai je ne sais quelle réponse. Il me regardait avec attention et méfiance.

— Votre père n'est pas bien, Charles, pas bien du tout... du tout... Il a du chagrin... Le chagrin fait mourir...

Ceci fut ponctué très-largement.

— Est-ce que vous auriez de l'inquiétude? demandai-je d'une voix tremblante.

Il me prit la main et la tint serrée entre les siennes. Il me regardait toujours.

— Charles, prononça-t-il lentement et tout bas, les enfants ne savent pas toujours mesurer le mal qu'ils font... Je vous crois un jeune homme doux et bon...

— Mon père aurait-il donc dit!... m'écriais-je, tandis que deux larmes jaillissaient violemment de mes yeux.

Il m'interrompit du geste.

— J'ignore tout, me dit-il; — votre père ne m'a rien confié!... mais souvenez-vous de ceci, Charles : il y a des hommes que le chagrin tue comme le plus sûr poison!

Il lâcha ma main, me fit un signe de tête où il y avait de la compassion et disparut.

Je devais avoir une très-forte fièvre. Je franchis le seuil de l'appartement de mon père et j'arrivai droit

à sa chambre à coucher. Je frappai en tremblant, car je m'attendais à de cruels reproches. La voix de mon père, qui me dit d'entrer, était libre et presque gaie. Je pensais le trouver au lit. Il était debout au coin de sa cheminée.

L'image de mon père m'apparaît souvent, et toujours je le vois tel qu'il était ce soir-là. C'est le plus profond et le plus vivant de mes souvenirs. Il avait vieilli beaucoup dans ces derniers temps, et ses beaux cheveux prenaient la nuance grise. Ses traits amaigris avaient une pâleur mate, sauf les pommettes des joues qu'un point rose piquait. On voyait vers les tempes ses veines bleues, comme il arrive aux femmes phthisiques. Ses mains étaient d'ivoire. Le sourire triste qui relevait ses lèvres blanches me fit mal.

Il portait un habit noir sous une ample robe de chambre ouatée. Malgré ce double vêtement et la saison chaude, il avait froid, il grelottait.

C'était un homme souverainement distingué. Ses ennemis eux-mêmes accordaient à son talent, comme à sa personne, la tenue, le charme, l'élégance. Peut-être ce front charmant rappelait-il un peu trop le type féminin. J'ai peine à exprimer cela : l'ampleur manquait, mais non pas la dignité; la force, mais non pas la hauteur.

— Charles, me dit-il avec un enjouement qui déconcerta mes terreurs, — je suis bien aise de vous

voir. J'ai pensé à vous tous ces temps-ci, beaucoup. Vous n'avez pas de vocation tranchée, n'est-ce pas, Charles? Vous ne tenez pas à faire le métier d'avocat?

— Non, certes, mon père, répondis-je.

Il m'avait rapproché de lui d'un signe et tenait sa main sur mon épaule. Il me regardait; son sourire se faisait plus mélancolique et plus doux.

— A mesure que je perds ma vigueur, murmura-t-il, j'aime mieux ta mère à qui tu ressembles, Charles. Elle vient me visiter plus souvent. Elle me demande ce que je fais pour toi...

Il s'arrêta. Je crois que mon père était incapable de jouer la comédie. Il parlait en ce moment comme il sentait. Ces heures malades apportent souvent je ne sais quels vagues attendrissements.

— Je n'ai encore rien fait pour toi, reprit-il.

— Mon père!... voulus-je l'interrompre.

Il attira ma tête et me baisa au front; c'était la première fois. Les larmes me vinrent aux yeux. Il continua en se parlant à lui-même :

— C'est un métier qui rend égoïste...

Puis, il s'assit sur un canapé, au coin du feu, et me fit une place auprès de lui.

— Mon Charles, me dit-il, — j'ai parmi mes amis une douzaine de médecins. Je les ai tous consultés, non pas pour prendre leurs remèdes, — mais pour savoir. La mort menaçante fait de chacun de nous un enfant curieux....

— Ne parlez pas ainsi, mon père! m'écriai-je.

Il eut ce pâle sourire qui donnait à sa physionomie une extraordinaire expression de bonté.

— Ne parlez pas ainsi! répéta-t-il; — Je dis ces propre paroles à ta mère quand elle m'avoua qu'elle se sentait mourir... Si fait, mon pauvre enfant, il faut parler ainsi. Mes amis médecins m'ont tous dit : Ce n'est rien; mais en dehors des mots prononcés, il y a un langage... J'ai compris la sentence rendue à l'unanimité : je suis perdu.

Il passa mon mouchoir sur mes yeux mouillés, comme une mère ferait à sa fille.

— Sauvé, plutôt! s'écria-t-il avec une gaîté qui m'étreignit le cœur. Sauvé! je répète ce mot selon ma conscience. Je suis las de la vie, et cette fatigue est incurable : elle se nomme désespoir... Ne m'interromps pas, Charles; je sais d'avance ce que tu vas m'objecter : mes succès, ma position, mon nom... Écoute-moi bien. Le succès n'est qu'un mot vide de sens. Que faut-il pour ternir un miroir? Le souffle d'un enfant. Le succès engendre la jalousie, comme la chaleur fait pulluler les insectes; et il suffit d'une seule jalousie pour empoisonner le succès. Quiconque a bâti l'édifice de son bonheur sur ce sable mouvant, est un condamné. J'ai fait cela; j'en meurs!

— Charles, s'interrompit-il, je ne t'ai pas assez aimé, je n'ai pas été assez père vis-à-vis de toi. C'est le succès, ou plutôt la poursuite acharnée du

succès. J'ai bon cœur. J'aimais ma pauvre femme. J'ai passé autrefrois des heures à sourire à pleurer auprès de ton berceau. Puis la maladie morale est venue. Cette fièvre de succès qui développe le MOI chez l'homme démesurément et follement, comme certains moyens barbares développent le foie des animaux, martyrs de nos gourmandes sensualités. Je ne sais où est allé mon cœur. Je me suis mis à écouter aux quatre vents du ciel pour entendre le pauvre écho de mon nom. Enfantillage vil! folie! misérable folie!

Il avait lâché ma main tout à coup. Ses yeux étaient cloués au sol. Un voile sombre était sur ses paupières.

— Et j'ai souffert! prononça-t-il avec effort, et le sommeil a déserté mes nuits! et mes jours ont été pleins de tortures! Il n'y a point d'angoisses comparables à celles de l'orgueil. Souviens-toi bien de ceci, Charles. En France, l'homme de lettres sème son sang, son cœur et sa vie pour recueillir le sarcasme des sots et le dédain de ceux qui se croient forts.

La France rend-elle à l'homme de lettres, en fortune et en gloire, ce qu'elle lui doit en illustration? Le doute à cet égard est au moins permis. On m'a dit qu'en d'autres contrées, en Angleterre surtout, la plume conduisait à l'opulence et au pouvoir. L'Angleterre couronne ses poètes et dore le sentier où marchent ses écrivains. Chez nous, en est-il

ainsi? Notre littérature, qui est l'honneur du monde; fleurit généralement par la volonté de Dieu, au milieu de l'indifférence de la foule. L'esprit pâlit, ainsi opprimé par les jalousies de l'écrivain vulgaire. J'ai dit le mot : jalousies. Nous sommes les Athéniens; nous nous fâchons contre tout Aristide dont le nom est prononcé trop souvent. Chacune des têtes obscures qui se perdent dans nos cohues croit avoir droit à un piédestal. Le premier venu parmi les moutons de ce troupeau envie le pasteur dans sa vanité burlesque, et se dit : Si j'avais sa houlette, j'en ferais bien autant que lui !... Comme toutes les brebis qui ne savent pas bêler, une fonction a été inventée : l'avocat des moutons; le critique, ordinairement fruit sec de l'invention, vaincu des luttes théâtrales ou romancières, le critique, chargé spécialement de venger sa propre défaite sur les reins du triomphateur. La critique, en France, répond à cette immense rancune du vulgaire jaloux. Chacune des injures de la critique soulève un grand cri de bien-être. Plus elle est acerbe, mieux elle réussit. On ne lui demande ni talent ni savoir, on ne réclame que l'insolence. N'est-ce pas une joyeuse chose que de voir un balourd frapper de son gourdin un homme illustre? et ne paierait-on pas pour assister à ce spectacle du moucheron tyrannisant le lion? Ce ne serait rien que de tuer le lion, mais quand le lion est mort, les moucherons cherchent un âne pour l'affu-

bler de sa peau. Et les moutons de rire, contents, glorieux, vengés ! Et la foule de s'écrier en montrant le carnaval de l'âne : voyez pourtant, voyez ce que c'est qu'un lion !...

La fièvre mettait des tons ardents aux joues amaigries de mon père. Je comprenais parfaitement le but de cette plainte dont je ne peux rendre ni toute l'amertume ni tout le découragement. Mon père voulait me dégoûter de la littérature. *L'Ame de Madelon* était là-dessous, bien qu'aucune parole, ayant trait à ce forfait, commis par moi, n'eût encore été prononcée.

Mon père était de ces hommes qui s'exaltent en parlant, et qui dépassent presque toujours le but par une trop grande dépense d'éloquence.

Je n'osais l'arrêter précisément parce qu'aucune allusion n'avait été faite à ma situation personnelle.

Il reprit haleine longuement et péniblement.

— Vous m'accuserez peut-être d'exagération, Charles, continua-t-il; vous aurez tort. Je parle avec passion, il est vrai, mais c'est la passion de la vérité. Pour en revenir au point de départ : mon succès, ma position, mon nom, je me résume :

Oui, j'ai eu du succès : c'est-à-dire une série de cuisantes douleurs. Souvenez-vous qu'une seule voix qui blâme empêche d'entendre le tonnerre des applaudissements; or, cette voix du blâme ne se tait

jamais. C'est l'envers fatal et nécessaire de toute ovation.

Ma position n'existe pas. Je ne connais point d'hommes de lettres qui ait une position. Quelques écrivains gagnent de très-grosses sommes; presque jamais ce n'est le fruit pur de la plume. Je parle ici au point de vue *sérieux* et *marchand*, comme ils disent. Pour trouver le lieu où le talent soit une sorte de patrimoine, il faut passer la frontière des lettres et atteindre le sol de l'industrie.

Je reviendrai tout à l'heure aux écrivains qui gagnent beaucoup d'argent.

Mon nom, enfin tenez! la colère me monte au cerveau. Qu'est-ce qu'un nom, je vous le demande? Entendez-vous désigner familièrement par ce terme cette récompense trop grande qu'on appelle autrement la gloire? Je n'ai pas de nom. Les libraires vous diront que *que mon genre n'est plus de mode*. Comprenez cela, Charles, nous subissons la mode comme la nuances des indiennes. Nous sommes un jouet entre les mains de la partie brutale des lecteurs que j'appellerai le vulgaire. Le vulgaire achète, un jour de largesse, pour quelques francs ou pour quelques sous, le droit de nous juger et de nous condamner. Nous sommes sa chose comme le fruit dont il rejette avec dédain les épeluchures. Si nous amusons ses loisirs, il nous fait l'aumône d'un bravo protecteur. Mais nous l'ennuyons presque toujours, et il nous siffle.

Charles, je vois bien que vous trouvez le tableau assombri et trop noir. Vous avez entendu çà et là de grandes acclamations, vous avez vu s'élever des pavois, vous avez assisté à des ovations. Je n'aurai point l'injustice de le nier. Il est parfois dans la vie de l'écrivain des heures triomphales, — mais demandez-leur à tous, à tous ! — demandez aux plus heureux, aux plus glorieux, si le public adopta jamais l'enfant chéri de leur verve et de leur génie. Demandez-leur si, bien souvent, l'acclamation bruyante ne s'éleva pas autour du berceau d'un nouveau-né rachitique ou d'un bâtard des jours découragés. Demandez-leur si la couronne décernée, ne surprit pas parfois leur conscience, et ne fit pas monter le rouge du dépit à leur front.

C'est ici la transition, Charles, pour arriver aux écrivains qui gagnent beaucoup d'argent. Vous méprisez l'argent, n'est-il pas vrai? C'est de votre âge et je n'y vois point de mal. Les enfants perdent d'eux-mêmes la passion de jouer aux billes. Chaque année transforme notre *moi*. Il serait insensé, le vieillard qui nierait l'amour par défaut de mémoire. L'adolescent qui nie l'argent n'est qu'aveugle.

L'argent est non-seulement le principal but de la vie civile, mais encore le mètre, la mesure exacte et impitoyable, au moyen de quoi nous jaugeons, tous tant que nous sommes, la capacité humaine. A ce point de vue, on pourrait presque dire que l'argent

est aussi de la gloire. C'est du moins le seul signe tangible de la bataille gagnée.

Suivez-moi bien, Charles. On ne repousse pas un remède parce que le goût en est amer. La tristesse que je vais faire naître en vous, vous sera profitable.

Suivez-moi bien. Supposez un homme de génie, non pas un de ces génies primordiaux, soleil de l'esprit humain qui eurent pour nom Homère ou Moïse, mais un génie mitigé, ramené à des proportions modernes, un génie tel qu'il en peut naître encore en nos siècles.

Un poète, je suppose. Nous avons eu, nous avons de grands poètes.

Souvenez-vous de ce fait que je vous signalais tout à l'heure : la surprise chagrine, la honte étonnée que produisent certains triomphes. Rapprochez ce fait qui vous est inconnu, de cet autre fait impossible à nier : la décadence progressive de presque tous les beaux esprits de ce siècle.

Le second fait sera bientôt pour vous une démonstration du premier.

Vous êtes dans le mouvement. Je ne citerai aucun nom. Vous savez aussi bien que moi le bilan de toutes ces espérances trompées. Pour tant d'aurores radieuses, combien avons-nous eu de soleils à l'heure de midi? — Et dans quels sombres nuages vont se couchant les rares et pâles soleils qui ont lui?

Ne cherchez point là raison de cette décadence qui semble une contagion. Elle est dans l'étonnement du triomphe. Elle est dans l'influence exercée par le vulgaire sur le poète. Elle est dans ce blasphème de l'abdication du génie.

Le génie est fait pour conduire la foule. Du moment que le génie se laisse conduire par la foule, il prévarique lâchement et Dieu l'abandonne.

Le triomphe qui étonne pervertit. L'archer, qui gagnerait un prix en atteignant un but qu'il n'a point visé, perdrait la justesse de son coup d'œil.

Il est une misérable vérité, c'est que, de nos jours, rien n'est désintéressé, pas même le génie. Le génie travaille et s'efforce pour conquérir deux rémunérations : la renommée et la fortune. S'il aperçoit la fortune et la renommée au bout d'une voie qui n'est point la sienne, il change de route.

La foi n'y fait rien : il n'y a plus de foi. La religion littéraire se révolte bien un peu, mais elle cède. Et l'orgueil qui sait toujours se reprendre à quelque branche, grossit et s'enfle en criant ce mensonge : J'ai fondé une école ?...

Mon père me prit la main et la serra convulsivement:

— Ils n'ont rien fondé, Charles, s'écria-t-il, — sinon le système de plate obéissance aux fantaisies de la cohue. C'est la cohue qui a la haute main sur les courants littéraires : cohue des salons ou cohue du carrefour !

La cohue dicte ses lois à l'homme qu'elle appelle un maître, — comme nous commandons notre repas au cuisinier que nous appellons un chef.

Maîtres et chefs sont pour obéir.

Le goût déchoit; le niveau des œuvres intellectuelles s'abaisse; parce qu'au lieu de rester dans la sphère éthérée, le poète, plus humble que Vatel qui du moins servait un prince, vient prendre tous les jours les ordres du vulgaire.

Que serait une classe où les marmots coifferaient du bonnet d'âne le pédant subjugué?

Voici longtemps que le monde a commencé ce mouvement de tête en bas. Les aveugles indiquent la route au clairvoyant; les culs-de-jatte mènent la course. C'est l'anarchie monstrueuse et mortelle.

Diras-tu non? Tu ne te souviens donc plus de celui-ci qui bondit dans l'arène des penseurs comme un lion, comme un beau lion d'Afrique, si jeune et si fier, que son premier rugissement fit trembler du haut en bas les caduques murailles de l'Institut? Qu'est-il devenu? On ne sait trop. Qu'a-t-il fait? Une école : une petite classe d'enfants méchants et mal débarbouillés qui continuent, à cinquante ans qu'ils ont, de jouer des niches aux bourgeois, comme au bon temps des lames de Tolède et des souliers à la poulaine!

Et cet autre, vivante symphonie, fils légitime des belles heures d'Apollon, cet autre, poète aussi dans la grande acception du mot, cet autre, dont la jeune

lyre fit vibrer tout au fond de nos cœurs de si suaves, de si angéliques accents, qu'est-il devenu? qu'a-t-il fait?

Vois-tu les cheveux blancs de ce troisième, couronnés de pampres en carton? Crois-tu aux enthousiasmes qui glapissent autour de la poésie populaire?

Ces trois-là, Charles, ont été mordus par la vipère politique. C'est la cohue qui donne l'or et les branches de lauriers.

La cohue qui vit de cuivre et de chardons.

Il faut flatter la cohue, il le faut sous peine de gloire posthume, c'est-à-dire de mort.

Et comme la cohue vire sur son axe invisible plus vite et mieux que la meilleure des girouettes, il faut changer avec la cohue, avant elle, si l'on peut, lestement et docilement.

Charles, si les hommes de génie sont obligés de passer sous ces fourches caudines, je te le demande, quelles humiliations doivent subir ceux qui n'ont que du talent?...

Mon père s'arrêta. Je demeurai muet.

Le détour me semblait énorme pour arriver à *l'Ame de Madelon*.

Je ne puis dire que l'âpre éloquence de mon père ne fit sur moi aucune impression, mais je dois avouer qu'elle était loin de me convaincre complètement. Il y avait pour cela deux raisons : mon père dépassait le but, et j'étais trop jeune.

Pour comprendre ce qu'il y a de profondément vrai sous l'exagération de certaines diatribes, il faut avoir vécu. Je n'avais fait que lire, puis écrire : deux formes de songer. D'ailleurs, *l'Ame de Madelon* plaidait vigoureusement au-dedans de moi contre les idées de mon père.

Qui avais-je trahi pour écrire *l'Ame de Madelon*? qui avais-je flatté? quelle lâcheté commise? quelle palinodie chantée?

Mon père me regardait d'un œil intermittent, si je puis m'exprimer ainsi. Sa paupière allait se baissant et se relevant. Sur sa pauvre figure de malade, plusieurs impressions passèrent. J'y vis, tour à tour, de la défiance et de l'espoir, selon les diverses interprétations qu'il donnait *in petto* à mon silence.

Il reprit avec plus de calme en prêtant à son accent une sorte de solennité :

— Charles, je ne crois pas que vous soyez un génie. Il n'y a rien là de blessant pour vous : on ne suppose pas le génie ; on ne l'admet que sur pièces authentiques et preuves irréfragables. Quant au talent, denrée moins rare, il se peut que vous en ayez, et même beaucoup : je n'en sais rien ; je ne désire pas le savoir.

Je dus faire une grimace, car mon père s'interrompit encore.

Son dernier mot avait produit sur moi l'effet d'un lourd talon de botte qui se pose sur un pied malade.

Évidemment, mon père n'avait pas lu *l'Ame de Madelon !*

Chose singulière! Tout Paris avait dévoré *l'Ame de Madelon*. Et chez moi, dans ma propre maison, personne n'avait daigné feuilleter ces pages où s'épanouissait la fleur vierge de ma pensée.

L'univers en ce moment me jugeait. Il n'y avait pour se récuser que Liban et mon père.

Vous, qui savez tout, pourriez-vous me dire pourquoi j'encense en ce moment une rapide et mignonne vision? Mon imagination me montra Sophie d'Ablon coupant les feuilles de la *Revue* et lisant *l'Ame de Madelon.*

Les épaules de Sophie étaient rondes; sa bouche moins large dessinait mieux l'arc d'amour. Elle ressemblait de plus en plus au portrait...

Mon père répéta très sévèrement :

— Je ne désire pas le savoir. Le talent est un malheur, Charles, et je ne vous veux que du bien.

Cette fois, j'ouvris la bouche pour protester.

Mon père m'arrêta d'un geste froid et doux.

— Charles, continua-t-il en me touchant la main, il y a du moins une chose que je sais parfaitement, c'est que vous êtes un enfant loyal... une chose que j'espère, c'est que vous serez un honnête homme... une chose enfin que je soupçonne, c'est que vous avez de la fierté; je ne vous ne blâme pas de cela, Charles... mais avec de la loyauté, de l'honneur et de la

fierté, il ne faut pas se faire homme de lettres, mon fils, surtout quand on a du talent.

C'étaient maintenant ses deux mains qui pressaient tendrement la mienne.

Voulez-vous une comparaison? Figurez-vous une fillette que sa mère prend par la douceur pour lui glisser au doigt l'anneau d'un mariage trop raisonnable.

J'étais muet toujours.

Mon père me dit avec un redoublement d'onction :

— Tu ne me réponds rien, *mon* Charles?

MON Charles! Il y avait captation.

J'étais presque aussi embarrassé qu'à ma première contredanse.

Pour ne pas me faire esprit fort à plaisir, j'avoue que j'avais bien quelque émotion, mais mon trouble prenait sa source ailleurs que dans l'éloquence de mon père. C'était le son particulier de sa voix creuse et sourde, c'était sa pâleur et cet éclat fébrile qui brillait dans ses yeux agrandis.

Sans *l'Ame de Madelon*, il est probable que j'aurais cédé tout de suite, mais *l'Ame de Madelon* me tenait. J'entendais au dehors comme un grand murmure : c'était Paris tout entier qui parlait de *l'Ame de Madelon !*

— Mon père, m'écriai-je, croyant avoir trouvé un de ces arguments qui gagnent les batailles, je ne vous dirai pas que vous avez du génie, après la définition



que vous en avez donnée, mais qui oserait vous refuser du talent, un grand, un immense talent, un talent de premier ordre ?...

Il retira ses mains ; je poursuivis néanmoins avec courage ;

— Qui oserait prétendre qu'à votre magnifique talent ne s'unit pas une loyauté complète? Qui oserait douter de votre honneur ?...

Mon père avait croisé ses jambes l'une sur l'autre. Il regardait le foyer. Peu à peu ses sourcils se fronçaient.

Comme j'hésitais, il me dit d'un ton sarcastique et positivement provoquant :

— Personne ne conteste absolument cela, *monsieur* Charles... faites-moi la grâce de conclure.

— Voici la conclusion, mon père... Votre talent, votre loyauté, votre honneur, votre fierté même, vous ont-ils empêché de conquérir une des plus belles positions de ce temps-ci?

J'allais sans doute ajouter quelque petite chose pour arrondir mon discours, mais l'orage qui couvait éclata tout d'un coup. La figure de mon père se décomposa littéralement par l'effort qu'il faisait pour contenir sa colère.

J'eus peur et je me repentis.

— Ma position! répéta-t-il avec un éclat de voix extravagant; une position, moi!... fou! misérable fou! enfant! niais! sourd! aveugle! Je te montre

l'endroit du parapet d'où je me suis jeté tête première dans la rivière... je te montre l'eau trouble qui m'a noyé... Tu as sous tes yeux mon corps mort... Et tu raisonnes!... Et tu caresses le parapet!... Et tu regardes complaisamment la rivière!... Et tu dis, en examinant le noyé : Voilà un gaillard dans une situation digne d'envie!... Va-t'en, Charles! tu me ferais mourir enragé!... Va-t'en! Fais ce que tu voudras! Tu es juste assez stupide pour manier la plume... Va-t'en! Je ne te maudis pas! Je te proclame membre de la Société des gens de lettres!

Je vous répète là textuellement les paroles de mon père, mais je renonce à vous dépeindre le délire de son courroux. Ce qui vous semble moquerie dans tout ceci, avait les allures de l'épilepsie. Son mépris voulait écraser. Chacune de ses paroles frappait mon oreille comme un soufflet claque sur la joue.

Son doigt me montrait la porte d'un geste si impérieux que je ne crus pas devoir résister. Je me levai pour sortir.

Comme je gagnais le seuil, un gémissement me fit retourner. Je n'eus que le temps de m'élancer vers mon père, en proie à une violente attaque de nerfs.

J'ai dû vous le dire : il y avait de la femme beaucoup dans cette nature capricieuse, élégante et faible. Il se renversa dans mes bras après une courte crise et resta longtemps les yeux fermés. Son souffle se ralentit jusqu'à devenir presque insensible.

— Mon père! mon père! criais-je dans mon effroi; pardonnez-moi! Je ferai tout ce que vous voudrez!

Il rouvrit enfin les yeux à demi et me désigna, d'un mouvement plein de fatigue, un verre qui était sur la tablette de la cheminée. Je le lui tendis. Il but une gorgée avec beaucoup de peine.

Quand il me rendit le verre, ses doigts froids me touchèrent la main, et il me sourit.

— C'est ainsi que je mourrai, Charles, me dit-il.

Je pris cela pour un reproche, et ma tête se courba.

— Charles, poursuivit-il en essayant de sourire, les hommes ont toujours tort quand ils veulent convertir les enfants. Dieu ne permet point cela. Il faut l'expérience et le malheur.

Son geste caressant m'attira. Je m'assis tout auprès de lui sur un tabouret. Sa main s'appuya sur mes cheveux, et il murmura, en laissant retomber ses paupières appesanties :

— Je ne croyais pas t'aimer tant que cela, Charles, mon pauvre enfant... tu es le portrait vivant de ta mère!

Je dois me rendre cette justice : j'étais tout entier à mon père. Je ne pensais pas plus à l'*Ame de Madelon* que si je n'eusse point été l'auteur de ce cher opuscule.

— Ta mère était ainsi, reprit-il, tenant à ses idées, mais douce, mais bonne, mais regrettant si vite le

chagrin qu'elle avait pu faire! J'ai entendu ce que tu disais pendant ma crise, Charles; j'entends tout quoiqu'il me soit impossible de donner signe de vie. Je me sentirai mourir et cela me plaît..

— Je vais mieux, je vais beaucoup mieux, s'interrompit-il en voyant mon air consterné; il ne faut pas t'effrayer, mon Charles, de ces pensées de mort qui me reviennent sans cesse... ce n'est point l'effet d'une lâche préoccupation : je suis prêt; tout est en ordre chez mon notaire, et l'abbé Morin m'a visité trois fois cette semaine.

Je dus pâlir subitement, car mon père me serra contre sa poitrine.

— Enfant! murmura-t-il, tu as plus peur que moi!

Ce mot n'était pas exempt d'un certain contentement.

Vous éprouverez ici un sentiment pénible, je le sais et je m'y résigne. Vous vous représenterez votre pauvre ami Charles, introduisant le scalpel de l'observateur dans les derniers battements du cœur de son père.

Vous vous tromperez. Mon père était homme de lettres. Je l'ai été un peu. C'est un double malheur qui explique tout.

Sur ma conscience, j'étais tout entier à l'angoisse. C'est plus tard que l'intuition s'est faite. Je le dis comme je le pense, avec chagrin, avec pitié, l'homme qui vit dans la fiction feint sans cesse. Il

drape sa vie, il corrige les épreuves de sa mort.

— Écoute-moi bien, Charles, continua-t-il avec une soudaine bonhomie, c'est cette heure qui va faire le souvenir que tu garderas de moi... Je me souviens surtout des derniers instants de ta mère... Il n'est pas dit que je mourrai demain, ni ce mois-ci, ni cette année. Je m'éteins; ce peut être long... Je n'ai jamais été incrédule, quoique parfois, dans les essais échappés à ma jeunesse, j'ai parlé avec légèreté de choses profondément respectables... Autant par conviction que par convenance, j'ai voulu finir dans le giron de l'église qui me baptisa enfant, qui me donna, vers la douzième année, le pain de la communion, et qui bénit ma main de jeune homme dans la douce main de ma femme bien-aimée... Choisis ta femme, Charles; si elle est bonne, morte ou vivante elle veillera sur toi; c'est ta mère qui me réconcilie avec Dieu, ta simple et sainte mère, par qui je t'aime enfin de tout mon cœur, Charles, mon pauvre enfant!...

Les pleurs jaillirent de mes yeux. Sa paupière était humide. Il me repoussa doucement et fit effort pour secouer l'émotion qui l'énervait.

— J'ai donc entendu ce que tu m'as dit pendant ma crise, reprit-il en changeant de ton; — tu m'as dit : je ferai tout ce que vous voudrez.

— Et je vous le répète, mon père! m'écriai-je.

— C'est très-bien, Charles, c'est très-bien! Tu as

bon cœur; tant mieux !... Mais je disais autrefois à ta mère : Je ne veux rien par obéissance. Je te le dis à toi aussi, mon Charles. L'obéissance me déplaît : elle garde presque toujours rancune... c'est la persuasion qu'il me faut ; je ne serai content qu'après t'avoir convaincu. Je plaide pour toi contre ta fantaisie, mon fils, et cela me donne de la force. Tu as vu la sirène à mi-corps seulement. A l'âge que tu as, la profession littéraire nous a semblé à tous, comme à toi, belle, brillante, glorieuse. A ton âge, pas plus que toi, nous n'apercevions l'horrible queue de poisson qui termine le torse de la nymphe.

Je n'abuse pas de la mythologie, tu le sais bien, Charles. Pardonne-moi cette comparaison en faveur de sa souveraine justesse. La muse, de nos jours est une enchanteresse qui sourit au-devant d'un trou profond où l'on se noie.

Tu n'as eu à m'opposer qu'un seul argument : ma position.

Au lieu de me fâcher, j'aurais dû te répondre : je vais réparer ma faute.

Tu m'accordes du talent, mon fils, beaucoup de talent. Je m'empare de cet aveu. Tu ne me contesteras pas non plus ce fait, que ma carrière d'écrivain a été laborieuse et longue. J'ai eu de nombreux succès. Mon père m'avait laissé en mourant vingt mille francs de rentes... Ta mère était pauvre. En mourant, je te laisserai, moi, deux cent mille francs à peu près...

Ne m'interromps pas. Nous discutons sur un fait : ma position. L'argent est ici un élément qui ne peut être négligé. Nous allons arriver tout à l'heure à la considération, au crédit, aux honneurs, aux autres unités, enfin, qui composent ce total qu'on nomme une *position*.

Le résultat comme argent a donc été hautement négatif. Demande au premier venu de mes amis ou de mes ennemis, ce qui est tout un, si j'ai été un dissipateur...

Dans ma classe au collége Henri IV, nous étions une soixantaine. J'avais six ou huit camarades d'élite. Je ne les ai point perdus de vue. Tu les connais pour la plupart.

Il y avait d'abord Bodin, le gros Alfred Bodin qui faisait bien les thèmes. On disait au collége Henri IV: fort comme Félix, bête comme Alfred. Bodin est notaire rue Richelieu. C'est ce gros monsieur, officier de la Légion-d'Honneur, qui est entré l'autre soir très-tard chez les d'Ablon et pour qui madame la comtesse de Raimbault m'a très-nettement coupé la parole.

Bodin est un personnage. Son fils aura plus d'un million.

Il y avait Mirail, le paysan du Danube qui enviait ouvertement mon esprit. Qu'il était lourd et stupide, ce Mirail! Tu l'as vu chez moi, car il daigne encore venir me voir. Il s'est fait éleveur dans le Calvados,

sa patrie. Il est membre correspondant de l'Institut. On ne sait pas sa fortune. Sa fille a épousé un petit pair de France.

Il y avait Ricquier, dit à la Houppe, enfant malatdif et obtus. Ses parents le traitèrent par l'algèbre et la trigonométrie. Fruit sec de l'École polytechnique, il se fit recevoir ingénieur civil. Plusieurs ponts écroulés sont sortis de sa main, ainsi qu'un bassin à flot où l'eau ne veut pas venir. C'est un personnage.

Il y avait Monnot, le pauvre Monnot, surnommé la Poule-Mouillée. On le refusa à Saint-Cyr. Ses parents l'embarquèrent. Il montre l'exercice aux soldats du sultan. C'est un très-grand personnage.

Lusigny est banquier, Lusigny qu'on fouillait toujours quand il manquait quelque chose dans les pupitres. Lusigny est un immense personnage.

Moi seul... et j'étais le premier, le plus fort, le plus brave, le moins laid, le plus riche au point du départ.

Moi seul, je suis pauvre, obscur, sans crédit. Au lieu de monter, moi, j'ai su descendre. Tous ceux-là qui me jalousaient me protégent.

Ils disent, et comme ils ont raison, seigneur Dieu! Ils disent : Félix s'est cassé le cou! Si Félix avait employé à quelque chose de sérieux ses aptitudes naturelles, il aurait maintenant une *position*.

Mon Charles, pauvre enfant, c'est précisément ce qui me manque : une position!

Je n'ai pas appliqué mes aptitudes naturelles à quelque chose de sérieux. Les choses sérieuses ce sont le notariat, l'élève des veaux, le carré de l'hypothénuse, les fredaines truffrées (quand on sait s'en servir), les comptes de retour, le cirage anglais, les culottes cousues à la mécanique.

Hors de cela point de salut! L'art n'est tolérable que si on l'élève à la dignité d'un commerce. J'ai gâté ma vie : j'ai fait l'art stérile. Que mon malheur soit au moins comme un poteau sur ta route et te dise : Ne suis pas ce chemin de malédiction.

Mon père s'arrêta pour boire une gorgée d'eau. A part même le parti pris de colère et de rancune qui empoisonnait son argumentation, j'aurais pu lui répondre que la récompense de l'écrivain n'est pas du tout comparable au lucre d'un escompteur ou au crédit d'un homme public. Cette récompense est toute en lui et si haute, qu'elle domine même cet éclatant bénéfice qu'on nomme la gloire.

Mais je me gardai bien de prononcer une parole.

Mon père était exténué de fatigue. Sa tête s'inclina sur sa poitrine.

— Ces iniquités nous blessent davantage, — murmura-t-il, — parce que nous sommes plus orgueilleux. Je meurs de cela, Charles, — comme Racine mourut faute d'un regard de Louis XIV. Mon

roi, à moi, c'était le monde : je meurs découragé, désespéré, vaincu. Le monde a détourné de moi ses yeux. Je meurs de n'entendre plus mon nom prononcé sur ma route...

Il se leva brusquement et me regarda en face.

— Charles, — me demanda-t-il, — mes paroles ont-elles fait impression sur toi?

— Oui, mon père, répondis-je sans hésiter.

— Est-ce bien vrai, Charles?

— Mon père, c'est bien vrai.

— Veux-tu consoler mes derniers jours ?

— Je le veux de tout cœur, mon père.

Il tendit la main, prit la mienne et la serra comme on fait après un pacte conclu.

Puis il sonna. Liban parut.

— Liban, lui dit-il, faites la malle de M. Charles. Il part pour Londres.

— Quand cela? demanda Liban.

— Ce soir, répondit mon père.

IV

Arrivée à Londres. — Le dimanche au soir.

Ainsi donc, j'allais quitter un pays où tous les cabinets de lecture, tous les cafés et tous les restaurants avaient sur leurs tables *l'Ame de Madelon!* J'étais, je vous l'ai dit, fort amoureux de cette charmante madame d'Haynard, qui ressemblait tant au fameux portrait. Bien des fois, depuis la soirée chez les d'Ablon, je m'étais dit que madame d'Haynard ferait le destin de toute ma vie.

En ce moment critique, je ne pensai point à madame d'Haynard, je ne songeai qu'à *l'Ame de Madelon.*

Chère enfant, petite follette adorée, vous m'écrivez tout exprès pour me reprocher de n'avoir point encore tracé votre nom dans ces pages qui vous sont dédiées. Je l'écrirai tant que vous voudrez : Hélène, Hélène, Hélène! Vous ne me dites pas seulement que ce récit est le plus joli, le plus délicat, le plus vrai que vous ayez lu jamais. Quelle distraction, Hélène! Rêvez-vous donc déjà? à votre âge!

Et pour qui cette fantaisie du nom écrit en toutes lettres? A qui voulez-vous le montrer?

Je sais un beau jeune homme qui me parlait de vous, ce printemps, là-bas, tout là-bas, dans ces immenses plaines de la Hongrie où les oiseaux tourbillonnent comme des nuages et obscurcissent le ciel dans leur vol. Dans cet étrange village de Szegedin, plus grand qu'une capitale, il est un vieux château turc : un carré de remparts qui s'affaissent, flanqué de huit tours basses et larges, coiffées chacune d'un turban de pierre.

Sur l'une des tours, qui regarde la Theiss, rivière vassale du grand Danube et dans laquelle tiendrait six fois notre Seine de Paris, le drapeau autrichien déploie ses blafardes couleurs. C'est la prison du bandit épique Rosza Chandor qui couche sur la terre mouillée par haine et mépris du matelas allemand.

Une fois, notre cousin Jean m'attendit plus longtemps que de coutume au pied de cette tour païenne. Le lendemain, j'y vis un nom gravé dans la pierre granitique, un nom de femme.

Plaignez-vous encore, Hélène! Jean est le plus noble cœur que je connaisse. Ce fut au pied de la tour de Szegedin que je compris pourquoi Jean admirait si froidement les beaux cheveux des comtesses viennoises, et pourquoi Jean ne s'extasiait pas sur le galbe merveilleux des dames de la Saxe royale.

Jean n'avait pourtant pas fait *l'Ame de Madelon...*

Hélène, ma chère petite Hélène, j'irai vous voir heureuse. C'est Jean que j'aime le mieux après vous. Je vous conduirai ma femme. Elle se souvient de vous : un bébé qui voulait la chèvre...

Mon père me guettait pendant qu'il donnait l'ordre à Liban de préparer ma malle pour le soir même. Je ne bronchai pas. J'étais désormais une victime résignée. Il se peut d'ailleurs que je ne fusse point très-fâché de voir un peu de pays. Je n'avais encore jamais voyagé.

Mon père reprit en me tendant la main :

— Charles, je suis partagé entre la joie et la peine. J'ai de la joie en songeant que je vous barre une route pleine de souffrances et de perversité : j'ai de la peine parce que nous voilà séparés au moment où je me sentais pour vous le cœur d'un père. A Londres, vous aurez un crédit. Ne vous laissez manquer de rien. Je veux vous dire une chose pour vous bien démontrer que mon désir n'est pas de peser tyranniquement sur votre vocation. C'est en France seulement que la littérature est une manie et une infirmité. Vous savez l'anglais fort bien déjà. Vous vous perfectionnerez à Londres. S'il vous plaît d'écrire en anglais, de vous faire homme de lettres anglais, je vous donne mon consentement des deux mains. Les Anglais peuvent avoir des milliers de défauts, mais ils se montrent du moins reconnaissants envers ceux qui les instruisent ou les amusent. Si le ciel eût

voulu que notre bon ami Alexandre Dumas fût le fils d'un cokney, il serait, à l'heure qu'il est, riche comme une demi-douzaine de Rothschild. Parlons raison. Vous avez sans doute envie de savoir ce que vous allez faire à Londres ?

— Mon père, l'interrompis-je, — en dehors de la profession d'homme de lettres, toutes les carrières me sont à peu près indifférentes.

— Je vous approuve encore, Charles, en ce sens que toutes les autres carrières sont passables. Étant une fois mise de côté, la profession d'homme de lettres, comme vous appelez sans rire cette burlesque fonction du bavard qui veut forcer l'univers à écouter ses inutiles harangues, le proverbe devient sincère; il n'y a point de sot métier. L'état de médecin a du bon, celui d'avocat aussi. J'aime assez le notariat; l'administration n'est pas sans charmes. Mais note bien une chose, Charles, mon enfant. De nos jours, toutes les hiérarchies sont un peu interverties. Ce qui était en haut déchoit; ce qui était en bas surnage. Les professions libérales arrivent à n'être plus que des pis-aller. Il faut, pour les remplir, quelque intelligence, un peu d'instruction et même un petit grain de tenue. A quoi bon tout cela, puisque le commerce peut s'en passer? Le commerce, c'est le haut bout, il n'y a pas à dire non. Le commerce a tous les droits et tous les priviléges. Il n'exige rien, sinon un faisceau de qualités néga-

tives. Quiconque est assez avisé pour rompre avec cette infirmité que nous appelons l'*esprit*, quiconque borne la science mathématique aux quatre règles, la philosophie à l'égoïsme bien entendu, l'art aux dessins des châles ou aux *dispositions* de l'indienne, la littérature au cours raisonné des fonds publics, peut rêver l'avenir d'un prince... Te répugnerait-il d'entrer dans le commerce?

— Je vous ai dit, mon père, répliquai-je d'un ton morne, — que je n'aurais d'autre volonté que la vôtre.

Il sourit et murmura :

— Quand on est une fois millionnaire, on peut faire çà et là quelque petit vaudeville...

— Épargnez-moi au moins la raillerie!... commençai-je.

— Du tout, Charles, du tout! Je suis content, je suis gai, je veux que tu le sois. Je vois en toi un échappé des galères parisiennes : peux-tu m'empêcher de fêter ta délivrance? Je veux que tu me remercies, Charles, non pas ce soir, peut-être, mais avant huit jours.

— Tu ne sais pas, reprit-il avec une légère emphase, tu ne peux pas savoir ce que c'est que le commerce anglais!... Il faut avoir vu cela pour y croire. L'Inde, mon ami, l'*alma mater!* l'inépuisable mine de toutes les richesses!...

Je me rappelle parfaitement le discours de mon

père. Je pourrais le reproduire en entier, mais je n'ai garde. Ce plaidoyer bouffi sortait entièrement de son style et de ses habitudes. Il s'échauffait de bonne foi, mais il n'était plus lui-même. — J'ai vu souvent cela chez le grand avocat qui défend une mauvaise cause.

D'ailleurs, à quoi bon plaider? La cause était gagnée. Je ne résistais plus.

Pendant que Liban faisait mes paquets, mon père se mit à son secrétaire et minuta pour moi plusieurs lettre de recommandation. La principale était adressée à M. Arthur Mamby, chef de la maison Mamby et Sons, Piccadilly. Ce nom me frappa médiocrement. Rien ne me faisait.

Mon père me donna sur la vie de Londres d'excellents renseignements que j'écoutai peu. Il me promit de me venir voir la saison prochaine, si sa santé le permettait. Il me recommanda de lui écrire souvent.

Je sortis de sa chambre la tête lourde, l'œil ébloui. Mon état était voisin de l'ivresse.

Je l'avais embrassé, il m'avait mis de l'argent dans la main. Il m'avait souhaité bon voyage.

Huit heures sonnaient à l'horloge commune. Le chemin de fer partait à neuf heures et demie. Il était temps de s'éveiller, si tout cela n'était qu'un rêve.

Liban m'attendait sur le pas de ma porte.

— J'ai pris une des malles de monsieur, me dit-il,

la plus grande pour tout emporter; car vous ne reviendrez pas, vulgairement parlant, par le retour du train de plaisir.

Il ricanait, en pliant avec soin mon pauvre habit, — l'habit Caillet et Férembach.

— Vous êtes donc bien content de me voir partir, Liban? dis-je avec un gros soupir.

J'avais envie de pleurer.

— Pourquoi content? me répondit Liban. Dans l'état domestique, on est ici pour souffrir les diverses importunités. Il y a plus gênant que vous... mais je conçois qu'on vous coupe de vive force la manie d'insertion dans les revues et autres périodicités... Nous en avons par-dessus la tête, vulgairement parlant du métier plumitif!

Sans le vouloir, ce brave Liban caricaturait si parfaitement l'amertume fatiguée de mon père, que je ne pus m'empêcher de sourire.

Il lança mon habit plié sous son bras.

— Un chacun, me dit-il, a par devers soi les péchés de sa jeunesse, si elle fut orageuse. Vous êtes à l'âge de la correction et des amendements qu'on peut apporter au caractère d'un jeune homme bien élevé... Loin de voir avec plaisir l'heure qui va sonner de votre départ pour les contrées étrangères, ça m'ennuie de penser qu'on ne vous verra plus un petit peu le soir, un petit peu le matin... L'habitude s'y mêle, et ça vous manque sans qu'on sache pourquoi,

si on est assez faible pour s'attacher... Mais c'est pour votre bien, et les voyages forment l'esprit en parcourant le monde.

Puis, sans transition :

— J'ai mis la brosse à tête avec les peignes dans la poche de côté; les bottes neuves sont au fond; vous trouverez toutes vos cravates dans le portefeuille. C'est bien fait, les malles, maintenant : j'y reprocherais seulement trop de compartiments variés et de cachettes superflues... vulgairement parlant... Les trois douzaines de chemises sont ensemble et les chaussettes visitées par l'inspection... Je n'ai pas besoin de surajouter qu'après quatorze ans dans la maison de monsieur, et vous ayant vu tout nabot, croître de jour en jour, ce sera sensiblement avec plaisir que je recevrai à l'occasion de vos nouvelles.

Il y avait en vérité de l'attendrissement dans les élégantes constructions de cette phrase. Liban était un homme de cœur à sa manière.

Je lui offris la main. Il s'y attendait. Il ôta son bonnet grec pour la serrer, et me dit :

— Quant à ça, on revient de plus loin... et l'Angleterre, par le télégraphe et la vapeur, est une île du continent désormais.

Je restai seul dans ma chambre environ dix minutes. Je ne savais pas que j'aimais ma chambre. Quand je regardai la maison de madame d'Ablon, de l'autre

côté de l'allée des marronniers, les larmes me vinrent aux yeux.

Je braquai ma lorgnette. Voici ce que je vis :

Aimée, les cheveux ébouriffés, était seule au salon. Elle dormait la tête appuyée sur ses deux mains croisées. Auprès d'elle, la *revue* était ouverte. Auprès de la revue, il y avait une cocotte en papier, posée sur ses deux pattes et sur sa queue.

On avait déchiré une page de la revue pour faire la cocotte !

Sur cette partie de cocotte qu'on appelle la tête, et qui ressemblait à un capuchon de moine, je pus lire, en gros caractères :

Madelon !...

Vanité profonde des triomphes humains !

— Le fiacre est en bas, me dit Liban qui rentrait.

Il chargea ma malle sur ses épaules. Je le suivis en silence. En bas, il y avait une voiture qui empêchait mon fiacre d'avancer. Par la portière ouverte, je vis une blanche tête de jeune fille que couronnait une auréole fleurie.

— Nous avons lu votre nouvelle, me dit madame d'Ablon; — votre père doit être bien content?

Sophie souriait dans sa coiffure de bal.

La tête du grand Eberhardt m'apparut derrière son diadème fleuri.

— Pas mal, Charles, pas mal, — cria-t-il au moment où l'équipage partait; — joli début.

Madame d'Ablon me salua de la main. Sophie garda son sourire de marbre.

Elles avaient un point commun, cette Sophie et ma charmante baronne d'Haynard. Elles ressemblaient toutes deux au portrait. Sophie un peu plus chaque jour, chaque jour un peu moins madame la baronne.

Sophie ramena en moi le souvenir de la baronne. Encore une douleur! Ce qui me fâchait principalement, c'était le plaisir qu'allait avoir cet idiot de baron en apprenant mon départ. Pauvre baron!

Je montai bien tristement dans mon fiacre. Une demi-heure après, je forçais de vapeur sur Boulogne.

— Pas de danger que je le quitte, quand même il me renverrait; ainsi n'ayez pas d'inquiétudes.

Telles furent les dernières paroles de Liban. Elles me firent du bien. Liban était toute la famille de mon père.

C'est une ville hybride, moitié anglaise, moitié française. On n'y demeure pas. Elle a juste l'importance d'un embarcadère entouré d'auberges.

La colonne napoléonnienne est là qui regarde les blêmes falaises de Folkstone. De loin comme de près, la joyeuse Angleterre est lugubre.

Les Français de Boulogne ont déjà la tournure

britannique. Toutes les enseignes y sont faites pour les gentlemen et les ladies. J'aime mieux Londres, tout odieux qu'il est. On y rencontre plus de Parisiens.

Que vous étiez une délicieuse enfant, Hélène ! Comme ce bleu et ce blanc, dévotion de votre douce mère, allaient bien au sombre azur de vos yeux! Comme vos cheveux prodigues tombaient gaiement sur la riche courbe de vos petites épaules! — Jean m'aime, parce que je lui disais là-bas vos pleurs radieux et vos éclatants sourires.

Ce sont les enfants anglais qui me font songer à votre enfance. Il n'y a là-bas de beau que les enfants.

Les jeunes filles sont déjà tristes. Je ne sais pourquoi les dents des Anglaises continuent de grandir depuis la naissance jusqu'à la mort. Nos filles de Normandie vendent leurs cheveux. J'ai connu de blondes vignettes, — Ophélie, Olivia, Diana, Clary, — dont la dépouille eût été vraiment précieuse pour le commerce de la tabletterie.

Mais les enfants de Hyde-Park! des rêves de mères! La santé, la grâce, la force! Et des sourires!

A bien réfléchir, on se dirait, il est vrai : Cet ange aux cheveux de lin marchera dans six ans sur des pieds immenses et nouera un mince ruban de velours noir autour de son grand cou cartilagineux; — le chérubin aura des favoris acajou en côtelettes.

Ce sera miss Molly, blafarde et sèche; ce sera sir Arthur, ventru et pléthorique.

On ne se dit pas cela. On est sous le charme. Va-t-on songer, en voyant cette couvée de poussins mignons et lestes, que l'automne en fera de lourds chapons?

Il faut aller voir les enfants anglais le long de la rivière serpentine, quand ils admirent les moutons de la reine, les canards de la princesse royale, les pintades du prince de Galles et les pigeons du prince Albert. Il faut y aller, s'il fait par hasard un temps passable, et que le soleil londonien, guéri un instant de sa fluxion chronique, montre boudeusement, au-dessus des grands arbres de Saint-James, sa pâle face de valétudinaire bouffi.

C'était un dimanche au soir. Nous mouillâmes sous London-Bridge. Je laissai mes bagages en douane et je me fis rouler au travers des rues silencieuses de la cité jusqu'à Piccadilly.

Il est bon de voir Londres, pour la première fois, un dimanche au soir.

L'ennui puritain vous saisit avec une violence telle, que vous êtes bronzé du premier coup.

Les trottoirs sont morts, les maisons sont fermées. La comédie pieuse dépasse tellement le but, qu'on dirait une cité frappée par le feu du ciel.

Malheur à qui se met en deuil pour parler à Dieu! La prière est un chant. C'est à Sodome qui ne prie

pas de cacher dans la nuit le blasphème de son silence.

Ces dévots anglicans vous ont un méchant air de conspirateurs. Se cache-t-on si bien pour prier seulement ?

M. George Manby vint me recevoir à la porte dès que j'eus fait passer mon nom. C'était, assurément, une distinction hors ligne. On ne reçoit point le dimanche soir. Mon père avait eu des rapports durables et fort intimes avec M. Arthur Manby. Celui-ci s'en souvenait.

Georges, grand garçon, d'une vingtaine d'années, corps d'Hercule, figure d'oiseau, me précéda en me demandant tout bas des nouvelles de ma santé. Je lui répondis en anglais de Paris. Un son rauque et guttural témoigna sa satisfaction.

Je crois qu'il m'aurait donné le doigt sans la solennité du dimanche au soir.

En arrivant au seuil du salon, il me dit : — Silence !

Il entra le premier, je le suivis. Tout le long du chemin, nos pas s'étaient étouffés sur des tapis ras et durs. Les maisons anglaises sont vêtues du haut en bas comme un gentleman prudent qui relève le collet de son twine, un jour de brouillard. On ne peut nier qu'elles ne soient chaudes et confortables. L'ennui s'y accumule sans déperdition aucune. Point de courants d'air pour balayer les larges bâillements. De génération en génération, le spleen indigène s'y

concentre et forme cette atmosphère sinistre qu'un joyeux Anglais seul peut respirer sans mourir.

J'ai dit sinistre : il faut s'entendre. Tout est bien aéré là-dedans, et c'est à peine si le charbon national laisse dans la gorge une faible saveur de poison ; tout est propre et bien tenu ; la plupart du temps tout est riche. Le deuil vient on ne sait d'où.

Du confortable lui-même, je penche à le croire. Ils ont menuisé au-dedans de Westminster, cette miraculeuse basilique, une boîte confortable. Leur rite étroit se noyait dans les immensités de l'église catholique. Je n'ai jamais si bien compris l'anglicisme effronté de ce mot *confortable* qu'en voyant la boîte de Westminster.

C'est l'Angleterre : c'est le méthodisme qui brûlerait le monde pour se tenir les pieds chauds : c'est John Bull inconoclaste, non point par fanatisme, mais pour sa commodité bien entendue.

Le parloir où la famille était réunie répandait énergiquement ces odeurs qui me poursuivaient depuis London-Bridge. Il me serait impossible de définir cet arome violent, mais composé. Chaque fleur a son parfum : cette puanteur est le parfum de la capitale anglaise.

Le parloir était une grande pièce formant un carré long. De rigides draperies, aux couleurs sombres, tombaient devant les deux fenêtres à doubles châssis. Au fond, il y avait une de ces cheminées à grilles

très-élevées qui semblent faites pour congestionner la tête en laissant les pieds glacés. Un service à thé de métal anglais brillait sur la table, auprès d'une énorme Bible ouverte, dans laquelle une jolie petite miss, blonde comme une quenouille de fin lin, faisait la lecture à haute voix.

Un vieillard, trois jeunes gens, deux petites filles et une discrète personne qui me fit, au premier aspect, l'effet d'une gouvernante, entouraient la table, écoutant la lecture. La gouvernante avait néanmoins un livre à la main. Les trois jeunes gens me parurent dépenser beaucoup de courage pour combattre le sommeil qui pesait sur leurs paupières. L'aîné, beau comme une femme, m'adressa un signe de tête tout plein de grave bienveillance. Deux femmes d'un certain âge s'asseyaient à droite de la cheminée; à gauche était un vieux couple d'apparence véritablement respectable; un bonhomme à cheveux blancs, une dame vêtue de noir, dont la tête nue montrait une chevelure grise coupée très-ras. Derrière ce couple, une femme de trente à trente-cinq ans se tenait debout devant un pupitre.

Il y avait une Bible sur le pupitre; les deux femmes d'un certain âge avaient chacune une Bible; le vieux monsieur à cheveux blancs tenait une Bible à la main; la dame en noir lisait au travers d'une loupe, et son livre était une Bible.

Tous ces personnages me saluèrent en silence, sauf

le vieillard assis auprès de la table, qui se leva et me tendit la main en disant :

— Monsieur Charles, ma famille!... mes enfants, monsieur Charles?

Après quoi la lecture publique reprit son cours en même temps que les lectures particulières.

Arthur Manby, le vieillard assis auprès de la table, m'avait indiqué un siége non loin de lui ; je le pris et me trouvai assis auprès d'un petit homme que je n'avais pas remarqué, parce que la haute taille des trois fils Manby, Nelson, Paulus et Georges, lui faisait ombre.

Le petit homme avait d'énormes cheveux et une figure couleur de terre glaise. Il portait une méchante redingote étriquée. Je n'ai jamais vu de pieds plus larges ni plus plats que les siens. La belle enfant blonde lisait les versets du Talmud, le plus beau livre de finance qui existe sur terre. Il y avait à peine trois minutes que je l'écoutais, lorsque je sentis une démangeaison à ma cuisse, vers le genou. C'était mon petit voisin qui me caressait la jambe.

— Oh! oh! me dit-il très-bas et avec un accent tout particulier, que je devais connaître plus tard pour être celui de l'Irlande occidentale, — ne voilà-t-il pas une belle collection de Bibles?... Vous venez de Paris? Quoi de nouveau dans la politique?... Moi, je ne mange pas de Bible : je suis catholique... cousin de Robertson par ma mère... Nous avons une te-

nance là-bas, de l'autre côté du Corrib, à huit lieues de Galway... Vous autres Français, vous aimez les Irlandais... malheureux pays... Tout cela finira mal... et dans l'Inde aussi... Aimez-vous les voyages?... C'est pour le commerce que vous êtes venu ici?

—Bon! bon, s'interrompit-il en voyant que le vieux Manby regardait de notre côté; on ne peut pas seulement souffler le dimanche au soir... Là-bas, nous dansions comme des perdus quand il y avait un petit coup de *poteen* sous le bonnet... Parbleu! sur dix filles il y en a neuf de jolies... Si vous pouviez voir Kate, ma demi-sœur!... et Polly, notre cousine... et Beth... et les autres... mais le bon temps est passé... Voulez-vous savoir où vous êtes?... Ce sont d'honnêtes gens, un peu hypocrites... il faut cela... Si Londres s'y montrait nu, il ferait peur... Vous feriez tout le Strand et Pall-Mall et le restant de Piccadilly avant de trouver une famille aussi unie... Les Manby sont anglicans, les voilà tous autour de la Bible du R. P. Morpeth, doyen de Saint-Paul, le père, les trois fils, les deux petites et la gouvernante. Celle qui lit est une nièce : elle est mignonne comme si elle était de chez nous... Le père a gagné bien de l'argent dans sa vie; l'emportera-t-il au cimetière?... La gouvernante a une petite Bible, voyez! C'est celle de S. N. Logan, l'ancien ami du doyen Morpeth. Il n'y a pas grande différence : seulement Logan et Morpeth se sont pris aux cheveux, quand ils ont disputé à

S. Stephen... Les trois garçons avaient leur langue : Georges est un rude boxeur ; Paulus boit comme une éponge... Nelson est un héros de ballade... voyez s'il n'est pas semblable à un dieu !... Toutes les miss du commerce des cotons le voudraient pour fiancé, mais il a dit qu'il n'épouserait qu'une Française... Ça ne réussit pas aux Anglais... mais qu'est-ce que cela nous fait ?

Il s'arrêta et prit un air de grave recueillement, parce que le chef de la maison Manby tournait vers lui son regard sévère. Prssque aussitôt après, il reprit avec une volubilité nouvelle :

— Je disais donc que voici là-bas, de l'autre côté de la cheminée, mon respectable oncle J.-R. Robertson, associé pour un quart, et sa femme vénérable, ma tante Rosalba Robertson, du clan des Mac'Dryell, dans la montagne, du côté d'Ingolsbec... Mon oncle n'écoute pas la lecture de la Bible épiscopale, voyez... Je crois bien !... Il va aux conférences de Whitefriars; il est harvegiste depuis les pieds jusqu'à la tête et sa femme est gladstonienne pour toujours ! Par Dieu ! monsieur, ils ont fait bon ménage pendant cinquante-quatre ans ; mais comment voulez-vous accorder Harvey, qui prétend que Judas est un symbole, avec Galdstone, qui soutient que Pierre fut condamné irrémissiblement pour n'avoir point passé son épée au travers du lâche corps de ce traître?..... D'ailleurs, les couvertures des Bibles Harvey sont chocolat,

tandis que les couvertures des Bibles Gladstone sont olive. *Begorraw!* comme on dit chez nous, pour : Dieu me damne! Le bon Dieu doit rire en voyant de si pauvres créatures!... Pensez-vous cependant que ma cousine Arabella soit plus sage? Ma cousine Araby, c'est celle-ci qui a les cheveux un peu roux et qui lit une Bible violette, derrière ses chers parents.... Je ne voudrais pas vous tromper, quand le diable me promettrait ma fortune! La Bible violette vaut de l'or! Elle est du docteur Bradshaw, de Temple-Church, un homme de six pieds, qui peut parler six heures sans reprendre haleine. La préface dit des injures aux quatre évangélistes et constate que le docteur Bradshaw en sait, ma foi, bien plus long qu'eux... Ma cousine Araby n'est point mariée, parce que personne ne s'est encore avisé de la demander. Elle n'est pourtant pas plus vilaine que la femme du caissier principal, qui est à son quatrième mari... Mais regardez, je vous prie, Dorothy Jones et Propertia Manby, ces deux créatures faites pour inspirer le respect... Propertia parle dans les congrégations; elle exhorte les serviteurs du vrai Dieu à massacrer tous les évêques doyens et bénéficiaires. — Il faut le sang de tous ces pharisiens pour engraisser le champ spirituel du révérend Kaernarvon, fondateur de la secte des contemplationnistes, bureaux Inner-Temple, numéro 23 1/2... Propertia est de la société pour la protection des oiseaux do-

mestiques : elle ne veut tuer que les prêtres. Pour tout le reste, c'est une bonne pâte de béguine... *Mushawach !* comme on dit chez nous pour jurer tonnerre ou autre chose, je la préfère bien à Dorothy, qui est de l'association contre le baptême des enfants. Ce scélérat de Baker, l'ancien ministre de Jersey, qui penche vers le mormonisme, oui, puisqu'il veut établir au Texas une colonie où tous les hommes seront les maris de toutes les femmes ; ce scélérat de Baker l'a rendue folle à lier. Elle a laissé mettre son nom sur la première page de la Bible Baker, parmi les souscripteurs de cette œuvre d'iniquité. La Bible de Baker est noire comme l'âme du coquin lui-même ; la Bible Kaernavon est rose. Dorothy et Propertia ne se parlent plus ; mon oncle et ma tante sont à couteaux tirés ensemble, mais ils se réunissent pour détester ces demi-papistes de Manby et leur propre fille, Arabella perdue dans les abîmes du bradshawisme !... Arabella, de son côté, a rompu avec son père, sa mère et ses cousines. Quant aux Manby, je crois qu'ils cherchent une occasion de faire maison nette.

A part cela, c'est une maison patriarcale et bien unie. Écoutez ! vous entendriez la souris courir ! — Une chose que je voudrais voir, monsieur, c'est un festin où R. W. Morpeth, le doyen de Saint-Paul, S. N. Logan, Harvey, Gladstone, le docteur Brashaw de Temple-Church, le révérend Kaernavon et ce scélérat

de Baker joueraient des dents les uns contre les autres...

Dix heures sonnèrent à la pendule. Toutes les Bibles furent fermées. La jolie petite blonde entonna d'une voix suraiguë et remarquablement nasillarde un psaume en langue vulgaire. Les Manby se mirent sur leurs pieds, tandis que J.-B. Robertson, Rosalba Robertson, Arabella Robertson, Dorothy Jones et Propertia Manby détournaient la tête en se bouchant les oreilles.

La gouvernante, ouaille du dissident Logan, dut se borner, en raison de sa position dépendante, à mettre sa Bible au devant de ses yeux.

Le psaume étant achevé, M. Arthur Manby prononça une courte allocution, puis les portes de la salle à manger s'ouvrirent. Mon petit voisin l'Irlandais me dit :

— Je m'appelle Owen Connor de mon nom. Si vous trouvez que je sois un bon vivant, nous causerons encore ensemble..

Positivement, la frugalité de ce repas du dimanche soir m'édifia. Je croyais savoir que les Anglais sont une race gourmande à l'excès. En voyant les poissons salés et les laitages qui couvraient la table, je pensai :

— Ils ont bien raison, ceux qui prétendent que les peuples protestants sont plus religieux que nous!

— Patience! me dit à l'oreille ce petit coquin de Connor.

Il avait lu ma pensée intime sur ma figure.

Je fus placé à côté de M. Manby le père qui eut la bonté de me traiter selon les meilleures lois de l'hospitalité. Nelson, Paulus et Georges vinrent tour à tour m'offrir le doigt. Nelson alla jusqu'à me dire que j'étais le bienvenu dans la maison. Dès ce premier moment, je me sentis porté vers lui d'une très-sincère et très-réelle sympathie.

A ce repas, chacun fut d'une sobriété exemplaire. Vers onze heures et demie, les dames se levèrent, et miss Propertia Manby donna l'ordre de porter chez elle trois bouteilles de rhum et une demi-douzaine de flacons de madère, parce que c'était à son tour d'offrir le thé.

Les dames une fois parties, on enleva tout ce qui était sur la table. On mit une nappe à thé en toile écrue d'une merveilleuse finesse. Au centre fut posé en grande cérémonie, un immense plat de lard rouge bouilli, flanqué de quatre boîtes à kari. A droite et à gauche, deux théières, escortées de leurs accessoires, fumèrent. Devant chacun de nous une bouteille de Porto fut plantée, avec un flacon de rhum en vedette. Ça et là il y eut quelques pots de porter, pour les amateurs.

On apporta d'excellents cigares dans leurs boîtes authentiques, des huîtres grasses dans des seaux d'ar-

gent et du skilton taillé en allumettes sur des feuilles de vigne.

Puis les domestiques se retirèrent.

Je ne sais pas ce qui eut lieu chez miss Propertia, bourreau des évêques ; j'ignore ce qui advint des spiritueux portés dans le gynécée britannique. Je vous rendrai compte seulement de ce que je vis.

Pauvre Hélène ! nous sommes loin de nos amours! Faut-il vous apprendre, pour réveiller votre attention, que le mari futur de la femme au masque de plâtre était là? Faut-il vous dire que mon cœur battait au choc de je ne sais quels pressentiments inouïs en contemplant la blanche et sereine figure de ce jeune homme, beau comme les anges, au milieu des préparatifs de cette épaisse et sombre bombance?

V

Mon ami Nelson. — Ma vie change.

Hélène, je ne veux pas défendre nos ivrognes français. Souvenez-vous pourtant du vieux jardinier de mon oncle. Quelle désopilante gaieté! quel feu! quelle philosophie! Et qu'il était beau quand il portait sa pièce blanche au tronc de M. le curé pour expier son péché d'habitude!

L'ivresse anglaise est un deuil. Bacchus britannique a fait la gageure de ne jamais rire. Il se noie de parti pris dans le vin. Il tombe mort sans avoir pu secouer son obscène tristesse.

Je les ai vus dans leurs maisons et dans leurs rues, dans leurs châteaux et au fond de ces gouffres ardents qu'ils appellent les palais du gin (*gin-palace*). L'orgie, chez eux, a toujours goût de cérémonie mor-

tuaire. Ils ne se grisent pas, ils se suicident froidement et de mauvaise humeur.

Les uns se jetèrent sur les huîtres grasses, les autres attaquèrent la gamelle de lard rouge.

— Monsieur Charles, me dit le vieux Manby, je bois avec vous.

Ce singe d'Irlandais, Owen Connor, qui s'était assis auprès de moi, emplit aussitôt mon verre. Ce sont des rasades insensées. Il faut les avaler d'un trait ou se résoudre à passer pour un être grossier, ignorant les lois les plus élémentaires de la politesse. Je bus mon verre de Porto à la satisfaction de M. Manby qui me salua en remplissant de nouveau le sien. Je n'étais pas encore remis de mon effort, lorsque l'honorable J. B. Robertson me fit signe, et me dit de sa voix cassée :

— Jeune gentleman, voulez-vous me faire l'honneur de boire avec moi ?

Owen mit du vin jusqu'au bord de mon verre. Je bus encore, — mais la nausée me venait déjà. Le fumet du lard rouge m'asphyxiait. Les huîtres grasses me donnaient envie de repasser incontinent le détroit.

Je sentis les cheveux crépus d'Owen qui caressaient ma joue. Il me glissa tout bas à l'oreille :

— Je ne ferais pas cela pour un Anglais. Vous m'avez l'air d'un joli garçon, et j'ai pitié de vous, car ils vont vous étouffer... Tenez-vous bien : je boirai

votre verre plein chaque fois qu'on vous provoquera et vous montrerez mon verre vide.

Verte Irlande ! belle et malheureuse terre ! Hélène, voilà ce qu'un pauvre Irlandais fit pour votre bon ami !

Nous étions une douzaine d'hommes ; outre les membres de la famille, les principaux employés de la maison avaient place autour de la table. Nelson, Paulus et Georges me demandèrent à boire avec moi ; je voulus vider loyalement mon verre pour ce magnifique Nelson, mais Owen engloutit les rasades destinées aux deux autres frères.

Puis ce fut le tour de M. Saunders, de M. Caxton, de M. Harringby, de M. Macdonald. Tous répétèrent poliment la formule : Monsieur Charles, voulez-vous me faire l'honneur de boire avec moi ? Tous eurent lieu d'être contents, car cet Owen Connor était une belle nature, très-puissamment absorbante. Il buvait comme un madrépore. Tout en me rendant service, il se donnait du bon temps. Par intervalle, je l'examinais du coin de l'œil. Je vis la joie naître et grandir sur sa face terreuse. *Begorraw! Arraw! Mushawach!* Il y allait de bon cœur !

Vers minuit et demi, le lard rouge et les huitres étaient engloutis. M. Arthur Manby, tout pâle, chancelait un peu sur son siége ; au contraire, l'honorable J. B. Robertson avait la figure écarlate et tout près d'éclater. Nelson lança son verre contre la porte.

Deux domestiques en livrée noire parurent aussitôt. M. Manby et M. Robertson furent décemment emportés. Sur le seuil, M. Manby fit effort pour dire :

— Demain matin, de bonne heure, à la besogne... nous avons le courrier de Bombay.

Dès que ces sages vieillards furent partis, les gageures commencèrent. On apporta l'eau-de-vie teintée au carmin et les puddings. Personne ne prit plus la peine de régler les toasts. Une frénésie sourde et glacée sembla s'emparer de tous les assistants. Nelson, le beau Nelson, écarquillait les yeux convulsivement et brandissait les bouteilles au-dessus de sa tête avec une morne fureur.

— Voyez cela ! grommelait mon Irlandais ; — voici les maîtres du monde !

Ils pariaient ; ils se provoquaient. M. Caxton, père de huit enfants, gageait qu'il mangerait quatre-vingts douzaines d'huîtres. M. Haringby, gros bonhomme court et charnu, jura par Dieu qu'il faisait, quand il voulait, six lieues à l'heure à pied, sans se presser ; Georges voulait se coucher à terre et porter trois mille pounds sur son estomac ; Paulus essayait de mettre le feu au bol de punch avec une allumette éteinte. Nelson, épileptique, appelait John à grands cris : il voulait un rasoir. Il avait parié qu'il se couperait le poignet droit, juste à l'articulation.

M. Saunders glissa le premier sous la table. Personne ne s'en aperçut. M. Caxton, père de huit en-

fants, le suivit. M. Macdonald mit le goulot d'une bouteille dans sa bouche : la bouteille et M. Macdonald disparurent en même temps. Georges perdit plante. M. Harringby voulut se retenir à la nappe et s'engloutit avec un monceau de débris. Les autres essayèrent de se lever; ils tombèrent pêle-mêle et vautrés comme...

Comme quoi, au fait? Il n'y a point de comparaison possible!

J'étais anéanti; de bonne foi, je tâchai de secouer cet extravagant cauchemar. Owen Connor eut son rire strident. Il poussa du pied les jambes qui dépassaient la table et vida les fonds de bouteilles dans un seul verre qu'il avala avec plaisir.

— Oh! me dit-il, en fourrant le reste du pudding dans sa poche, — c'est rangé tout de même, allez!... Ça ne dépense pas six pences sans faire une *mention* sur l'agenda... Vous les verrez tous demain à la besogne pour la malle de Bombay.

Connor me conduisit à ma chambre. Je m'endormis avant d'avoir pu mettre de l'ordre dans mes pensées.

Il y avait grande hausse sur les cotons. Il se faisait des affaires énormes, et la maison *Manby and sons* réalisaient de magnifiques bénéfices. Je dus comprendre

dès les premiers jours combien mon père avait raison de mépriser la profession d'hommes de lettres, au point de vue de la rémunération. Maintenant, que j'ai vu le monde, je m'étonne sincèrement qu'il y ait des malheureux pour exercer la profession d'homme de lettres.

Il faut croire que l'univers compte encore quelques âmes désintéressées.

Pour certains, la vocation est peut-être un irrésistible attrait.

Je fus placé dans le bureau numéro 3, dirigé par Paulus Manby. J'avais mission d'enregistrer les détails des opérations de l'intérieur, c'est-à-dire les ventes aux fabriques. Nous étions trois pour ce travail qui, en France, eût occupé tout un régiment de commis. Les écritures anglaises sont d'une admirable simplicité.

Nelson fit tout ce qu'il put pour m'avoir dans le bureau dont il était le chef. M. Manby ne voulut pas. Il donna pour raison que Nelson, parlant très-bien le français, n'avait pas besoin de moi. Ma véritable utilité dans la maison était en effet le français. Je faisais presque tous les jours, après le dîner, une lecture en français à la famille réunie, et chacun m'interrogeait sur les difficultés de la prononciation. Je donnai même une douzaine de leçons en forme aux trois jeunes filles. Elles étaient intelligentes ; elles comprenaient bien; la bonne volonté ne leur manquait point,



— mais leurs larynx d'oiseaux enrhumés se refusaient absolument à produire des sons tolérables. L'Anglaise a la voix fausse naturellement, comme le canard a les pieds palmés.

On me traitait fort bien. Le beau Nelson me témoignait une amitié véritable, et l'aînée des jeunes miss me distinguait d'une façon tout à fait ostensible. Cela ne paraissait point autrement déplaire à M. Arthur Manby. Je crois que j'aurais pu m'implanter dans cette famille, obtenir la main de miss Manby et devenir le chef légitime du quatrième bureau. C'était probablement le plan de mon pauvre père, embelli et romantisé. — Mais le destin avait d'autres vues sur moi.

Depuis la première minute passée à Londres j'abhorrais cette ville odieuse et maussade. L'air qu'on y respirait gênait mes poumons. La vue des Anglais que je rencontrais dans les rues m'offensait. Je ne plaisante pas, Hélène, c'était mon désespoir de me dire en voyant ces foules bourdonnantes et affairées : Tous ceux-là sont des Anglais!

Combien de fois ne m'est-il pas arrivé de m'arrêter à la grille d'un square et d'avoir les larmes aux yeux en regardant les chevrettes blanches qui paissent sur ces admirables gazons, invention des jardiniers d'outre-Manche. Cela me faisait penser à la maison de la rue d'Astorg, qui avait aussi de beaux gazons. Je revoyais les deux petites d'Ablon cares-

sant leur chèvre. Tout m'attendrissait, jusqu'au souvenir de leurs moqueries !

Je pensais très-souvent à mon père. Je le voyais tel qu'il était lors de notre dernière entrevue, maigre dans son double vêtement, pâle, ouvrant avec fatigue ses yeux agrandis. Une des choses qui m'avaient frappé le plus vivement dans son discours, c'était la comparaison faite par lui entre les diverses professions. J'épousais volontiers sa querelle. Je maudissais le préjugé qui mesure d'une main si avare les récompenses et les honneurs aux penseurs délicats, dont l'œuvre est comme une part des gloires de la France, tandis que ces mêmes honneurs et ces mêmes récompenses tombent comme grêle sur la vieillesse administrative et sur les vainqueurs de la bataille industrielle.

Depuis, mon sentiment a bien changé. Les gouvernements avaient raison. Il n'est pas au pouvoir des gouvernements de récompenser l'homme de lettres. L'art sert un autre maître que le gouvernement quel qu'il soit; il courtise un autre souverain qui s'appelle le monde. Le monde seul est assez riche pour payer l'art, assez grand pour tresser de sa main cette vaste couronne qui est la gloire.

Paris, 22 mai 18...

« Monsieur me charge d'accuser à monsieur la réception de sa lettre du 16 courant, où il dit qu'il s'ennuie passablement, quoique n'ayant pas à se plaindre de l'accueil général des membres de la maison de commerce anglaise. Monsieur va un tantinet mieux depuis que la *Revue des Deux-Mondes* a fait un grand article sur ses *Contes et Nouvelles*. M. M*** lui a promis sa voix et celles de ses amis pour le fauteuil. Le ministre nous a invités à dîner; enfin, ça ressemble à un mouvement de hausse vulgairement parlant.

» Nous retravaillons à la comédie pour le Théâtre-Français : *la Courte Echelle*. Nous avons un acte et demi de fait. Nous craignons la censure.

» Monsieur embrasse bien monsieur, et j'y joins mes respects.

» LIBAN. »

« *P. S.* Le porteur de la *Revue de Paris* m'a dit que l'*Ame de Madelon* était un demi-succès. Ca vaut mieux que rien. Quand j'aurai une minute, je parcourrai la chose et dirai mon avis bien franchement à monsieur. »

L'Ame de Madelon ! Combien de siècles me séparaient de ces folies ! Quel abîme entre ce rêve et mon existence actuelle !

J'avais deux amis, mon bavard d'Irlandais et Nelson Manby. L'Irlandais me fatiguait. La compagnie de Nelson me donna les seuls instants de bonheur que j'aie goûtés à Londres.

C'était un Anglais chevaleresque, doux comme une femme, un peu faible, sans défense contre les naïves fantaisies de son imagination; — c'était un grave enfant, mettant je ne sais quelle poésie entre lui et les lourdes réalités qui l'opprimaient.

Il me témoignait une affection sans bornes. Nous nous étions liés tout de suite. Pendant les longs jours d'été, nous quittions le bureau ensemble et nous faisions d'interminables promenades qui se prolongeaient fort avant dans la nuit. Des promenades à pied, — à la française.

Nelson aimait tout ce qui était français.

Nous prenions le petit parc Saint-James, Hyde-Park et le parc du Régent. Nous donnions bien peu d'attention aux splendides attelages qui piaffaient sur le sable fin de ces aristocratiques allées. Nous causions, nous allions. Nous causions parfois de Shakspeare, de Marlow, des romans de Smolett. Nelson avait un sens littéraire particulièrement délicat. Il éclairait parfois pour moi-même la nuance du talent de mon père.

Mon père était à Londres un des plus populaires parmi les écrivains français.

Nous causions de Schiller et de Goëthe. Nelson

aimait Hoffmann, ce poëte que les Allemands renient. Il adorait Victor Hugo. Brizeux lui mettait des larmes sous la paupière. Il me demandait sans cesse pourquoi l'auteur de *Marie* n'avait pas, officiellement, le premier rang parmi nos poëtes. Partant de là, nous tâchions de remettre un peu d'ordre dans la prodigieuse anarchie de cette littérature française, si opulente et si mal classée. De loin, l'effort des coteries apparaît mieux. On ne peut réprimer un sourire de pitié en voyant le travail de ces pygmées, qui parviennent à entasser leurs nuages de carton, de manière à voiler pour un jour la vérité des perspectives.

Nelson riait peu d'habitude, mais l'œuvre de la critique française le mettait toujours en joie.

Nous allions. Il nous arrivait de parvenir, à notre insu, jusqu'au sommet de Primrose-Hill, d'où l'immense laideur de Londres nous apparaissait, drapée dans ses haillons de brouillard. Ces jours-là, nous n'avions pas toujours causé littérature. Nous avions un autre sujet auquel notre beau Nelson revenait avec une persistance avide et singulière. Nous parlions des femmes de Paris. Nelson m'écoutait alors comme si j'eusse été le dieu de l'éloquence. Mes récits le plongeaient dans de profondes rêveries. Il faisait parfois les deux ou trois lieues qui séparent Primrose-Hill de Piccadilly sans prononcer une parole.

Certes, je n'étais pourtant pas très-fort sur les femmes de Paris. Je n'avais que trois souvenirs : ma mère, madame la baronne d'Haynard et Sophie d'Ablon.

J'aimais assez Nelson pour lui parler de ma mère, cette joie mélancolique et délicieuse de mon enfance. C'était dans ma bouche comme une prière ou un cantique. Je vois ma mère avec des rayons. Ma mère est une sainte dans le ciel.

Le portrait que je faisais de madame d'Haynard empruntait à mes premières impressions d'adolescent je ne sais quelle savoureuse poésie. L'œil de Nelson, qui s'était voilé pendant que je parlais de ma mère, se prenait à briller quand la sémillante baronne venait sur le tapis.

Mais c'était Sophie qui était la favorite de nos entretiens : l'enfance de Sophie, la *mue* de Sophie, toutes les transformations diverses de Sophie : la gamme qui va de la chenille au papillon.

Je savais cette chanson par cœur sur le bout du doigt. C'était parisien essentiellement. Je m'y complaisais, j'y trouvais comme un amer remède à ma nostalgie. Il me semblait que le nom de Sophie amenait entre mes lèvres une bouffée de bon air de la rue d'Astorg.

— Je radote, disais-je souvent, — voilà cent fois que je répète ces choses.

Mais Nelson n'en avait jamais assez. Il m'écoutait

avec un recueillement inouï. Chaque détail ressassé avait pour lui plus de charmes.

Un soir, comme nous revenions à la maison, il s'arrêta sous les arcades du Quadrant, au bout de Regent-Street, et me demanda d'une voix tremblante :

— Charles, est-ce que vous aimez miss Sophie ?

Je ne m'attendais pas à cette question. J'hésitai. La sueur lui vint aux tempes.

— Ah çà ! m'écriai-je en éclatant de rire, — vous-même, Manby, est-ce que vous seriez amoureux de mademoiselle d'Ablon ?

Au lieu de me répondre, il baissa les yeux, puis me tendant la main :

— Ne plaisantez jamais sur ce sujet, Charles, murmura-t-il.

Paris, 15 juin 18...

« Monsieur me charge de faire passer à monsieur la petite traite ci-incluse. Monsieur aurait pris la plume lui-même sans ses maux de nerfs. Nous avons été attaqués dans l'*Artiste* par un ami, je ne puis obtenir de monsieur qu'il bouche les oreilles au bourdonnement de ces moucherons venimeux. Ne pourrait-on pas faire là-bas un ou deux articles? Je

pense qu'il y a des journaux? Dites-moi ce que cela coûte.

» Monsieur va partir pour les eaux. Son médecin me fait l'effet d'un farceur, vulgairement parlant. Madame Bouilly s'est retirée : c'est Pinard qui prend son fonds : celui qui faisait les courses. Les d'Ablon sont ruinés ou à peu près. Il a couru des bruits sur M. Eberhardt. La chèvre est morte. Si la chance voulait qu'il se trouve là-bas une bague à votre doigt, j'entends une Anglaise avec une dot un peu cossue, ne faites pas la petite bouche. Monsieur vous embrasse. J'y joins mes respects et salutations empressées.

» LIBAN. »

Cette lettre précéda de quelques jours seulement une querelle assez sérieuse que j'eus avec M. Georges Manby, le troisième fils. Les choses allèrent de ma part si loin que je dus quitter la maison. Je n'avais pas tort. Georges était un personnage fort grossier. Tout Français transplanté à Londres, pour son malheur, devient chatouilleux à l'excès dès qu'il s'agit de la France. M. Georges Manby eut une leçon sévère. Je désire qu'il en ait profité.

Je ne regrettai que Nelson, malgré les larmes de miss Maud. La pauvre enfant m'eût facilité de tout son cœur les moyens de suivre les bons conseils de

Liban. C'était une bague à mon doigt et sa dot devait être assez cossue. Mais la sympathie n'y était pas. Je détestais les cotons à ce point que je fus ravi de la circonstance, pénible en soi, qui m'éloignait de la maison Manby.

J'écrivis sur-le-champ à mon père et je pris un logement à Sablonière-hôtel, dans Leicester-square, rendez-vous de tous les Français de moyen état.

J'étais là depuis cinq ou six jours, attendant avec une certaine impatience la réponse de mon père, lorsqu'un matin, à l'heure de mon lever, j'entendis tout à coup prononcer mon nom dans le corridor de l'hôtel. Cette voix, que je croyais reconnaître, me serra le cœur. Je sautai précipitamment de mon lit, fixant mes yeux sur la porte. Elle s'ouvrit pour me montrer Liban en grand deuil.

Je chancelai. J'eus un violent vertige. Liban n'avait pas encore parlé que je savais mon malheur.

— Mon père est mort? m'écriai-je.

Sur la figure de Liban il y avait une grande et profonde tristesse.

Il inclina sa tête affirmativement et deux grosses larmes roulèrent sur sa joue.

Je m'affaissai, tout nu que j'étais, et je cachai ma tête entre mes mains.

Mon père! mon pauvre père, les sanglots m'étouffaient.

— Quant à ça, disait Liban d'une voix entrecou-

pée, ils ont tous été à son enterrement, tous ceux qui le mordaient encore à belles dents pendant qu'il suait son agonie... Ils veulent bien qu'on soit un grand homme, pourvu qu'on soit mort!... Allons! allons! monsieur Charles, un peu de courage!... C'était un bon cœur, aussi vrai que Dieu nous voit!... Il est mort comme un saint... au moment où Trochard était élu membre de l'Académie à sa place... et je vous apporte sa dernière parole qui est une bénédiction.

Liban tira en même temps de sa poche un tout petit paquet, dont l'enveloppe était un papier de soie. Je le lui arrachai des mains. J'avais deviné, au travers du papier, le petit médaillon que mon père portait toujours au cou et qui renfermait le portrait de ma mère. J'ouvris le médaillon. Je collai la miniature contre mes lèvres. C'était le suprême adieu : je me sentais seul.

Pendant cela, Liban me disait :

— Pleurez, monsieur Charles, ça fait du bien... Quelquefois vous pourriez peut-être penser que votre dernier envoi a pu faire du mal à monsieur... car monsieur tenait beaucoup à la maison Manby... Tous les jours il disait : Au moins le sort de Charles est assuré... Mais quand la damnée lettre est arrivée, monsieur ne pouvait plus lire. Il avait reçu l'extrême-onction la veille au soir... il n'avait plus que deux heures à vivre.

Je passai le portrait de ma mère au cou. C'est là que vous l'avez vu, Hélène. Vous l'auriez bien aimée.

Liban ne me dit plus qu'une chose : le nom de la maladie qui avait emporté mon père.

Après quoi, avec un tact qu'on n'eût point soupçonné chez lui, il me laissa tout entier à ma douleur. Deux heures se passèrent, peut-être davantage. Je me croyais seul depuis longtemps et j'agissais en conséquence. Liban était là pourtant, mais il ne bougeait pas et je ne l'entendais pas même respirer.

Au moment où midi sonnait à ma pendule, je tressaillis au bruit retentissant d'un mouchoir. Liban s'était levé. Il vint à moi, repliant gravement son foulard, et me dit :

— Monsieur veut-il que je l'habille ?

— Il n'est pas besoin, Liban, répondis-je.

Liban croisa ses bras sur sa poitrine et me regarda en face.

— Je ne resterai pas près de monsieur malgré lui, reprit-il ; — mais je demande formellement à monsieur de vouloir bien me garder. Je n'ai pas mérité qu'on me chasse.

Je lui tendis la main.

— Vous étiez attaché à mon père, Liban, murmurai-je, — et mon père vous aimait...

L'effort qu'il fit pour retenir ses larmes mouilla mes yeux. Il toucha ma main respectueusement.

— Monsieur n'est pas très-riche, me dit-il; — je sais mieux les affaires que le notaire... mais avec de l'économie, monsieur peut faire encore bonne figure ter comme il faut le nom de son père... je me charge de cela.

Je ne protestai point dans ce premier moment. Par consentement tacite, j'acceptai Liban pour mon intendant.

VI

Pays conquis.

A l'heure du diner, Liban m'apporta la carte de Nelson qui désirait me parler. Je refusai de le recevoir. Je n'avais rien contre lui assurément, mais je sentais pour la première fois le besoin de me recueillir en moi-même. Nelson ne renouvela point sa démarche et je ne le vis plus.

Il est difficile de se figurer un être plus isolé que je ne l'étais alors. Je n'avais pas un ami, pas une connaissance. Je fus ainsi deux ans.

Ces deux années, Hélène, forment dans ma vie un temps d'arrêt, un groupe à part, une sorte d'oasis mélancolique et tranquille. Les souvenirs qui m'en restent sont imprégnés de tristesse et de paix. La mort de mon père me causa une profonde douleur ; cette impression dura quelques jours à peine à l'état aigü. Elle se transforma vite et devint pendant deux

ou trois semaine, une sorte d'hypocondrie, à laquelle succéda ce regret calme qui ne devait jamais s'effacer.

Durant ces diverses phases, Liban se tint à distance avec une convenance parfaite. Il me parlait peu, mais j'étais toujours sûr de le trouver à l'heure dite, comme le meuble dont on a besoin et qu'il vous peinerait de chercher. Quand mon cœur débordait, quand il me fallait absolument parler de mon père, je voyais la bonne et belle figure de Liban s'attendrir. Jamais je n'aurais cru qu'il fût capable de tant aimer.

Un jour, cependant, comme je m'éveillais, je le vis debout à mon chevet. Il avait son air important d'autrefois. Il se tenait dans sa livrée noire et ses doigts exercés faisaient virer avec une grâce noble sa tabatière de platine.

— Tout cela est bel et bon, me dit-il sans préambule, mais vous voilà maigre comme un coucou, vulgairement parlant... Qu'est-ce que nous faisons à Londres ?

Mon regard dut lui dire que j'avais perdu complètement l'habitude de l'entendre me parler sur ce ton. Il ouvrit sa boîte lentement.

— C'est certain, c'est certain, murmura-t-il, les temps sont changés... Mais, monsieur... le père de monsieur m'a renvoyé pas mal de fois pour manquement de respect... ça ne tenait pas... Monsieur doit



savoir l'histoire de ce général de l'antiquité, qui disait : Frappe, mais écoute... Moi, je dis : Mettez-moi à la porte et suivez mes conseils... quitte à rester, si je n'ai pas été renvoyé pour une faiblesse suffisante et touchant la probité fidèle...

— Liban, lui dis-je, je vous regarde comme un ami.

— Du tout! m'interrompit-il vivement; avec les amis on se brouille; je suis le valet de chambre de monsieur, ni plus ni moins, et à perpétuité, voilà!

— Soit, Liban. Vous aviez un conseil à me donner?

— J'avais à délibérer avec monsieur... Monsieur devrait voyager.

— Pourquoi voyager, Liban?

— Parce que c'est mon idée.

Je ne pus m'empêcher de rire. Liban sourit de son côté, et poursuivit en rangeant mes pantoufles sur mon tapis :

— Je tombe souvent dans le travers de m'exprimer d'une façon insignifiante et cocasse, mais le fond est sensé. Que faites-vous à Londres? Tant que dure la sainte journée, parlez-vous à âme qui vive? Pour jouer au loup comme cela, ce n'est pas une capitale de trois millions d'habitants qu'il faut, c'est, vulgairement parlant, le fond des déserts avec la grande végétation de la nature et l'air libre où voltigent les

oiseaux du paradis dans l'immensité de l'espace!

Il respira fortement, et certes, il l'avait bien mérité.

— Il y a donc, reprit-il, que j'ai fait la connaissance d'une jeune dame dont la vertu est au-dessus des propos et tout simplement une perle pour la décence et comme il faut... Je n'ai pas besoin d'ajouter à monsieur que ce n'est pas une Anglaise... Elle a pour pays natal une contrée, chantée par tous les poètes originaux : l'Irlande, *la fleur de la terre, la perle de la mer*, comme elle dit, où l'on voyage à très-bon compte, trouvant l'hospitalité modeste chez les tenanciers, qui refusent tout paiement avec fierté, quitte à leur laisser furtivement une pièce de quelque chose sur la table... Si monsieur entendait mistress Queensberry, monsieur serait, vulgairement parlant, dans l'extase, et dès demain...

— Liban, l'interrompis-je en sautant hors de mon lit, faites les malles. Nous allons partir ce matin.

Il fut flatté, mais il insista pour que j'entendisse un peu mistress Queensberry discourir sur l'Irlande.

Quinze jours après, j'allais, le bâton à la main, seul et ressuscité par la vue de ses grandeurs inouïes, j'allais le long de ces grèves dentelées qui festonnent l'océan Atlantique, depuis la baie de Galway jusqu'au promontoire d'Achil. Vous le savez, Hélène, l'Irlande est la poésie et l'enthousiasme de mes souvenirs. J'ai vu bien des choses admirables :

l'Irlande seule est restée pour moi la terre du rêve gigantesque et incommensurable.

Je ne sais pas dire et je ne dirais jamais les fièvres suivies d'écrasements, de stupeurs, les élans qui s'emparent de l'âme en face de ces sombres féeries. La mer et les géants! Les batailles des aînés de la terre contre cette force invincible : l'Océan!

Je suis resté parfois depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, assis sur une pierre tapissée de goëmons, contemplant ces galeries de basalte qui superposent les prodigieuses ordonnances de leurs colonnes, ces propylées s'allongeant à perte de vue, et mêlant l'étrange symétrie de leurs perspectives; je suis resté opprimé par ces énormités dont rien ne peut donner l'idée. J'ai compris la mythologie celtique, le chant des bardes, les puissantes brumes de la poésie du Nord.

Ossian est là. Dans ces silences sonores, on entend vibrer les lances et gémir l'airain des boucliers.

Il est une roche au sommet de ce miraculeux édifice, directement construit par la main de Dieu : il est une statue. — A certaine heure du jour, vers le moment où la lame étincelante renvoie les rayons plus obliques du soleil, la roche s'éclaire, la statue s'anime. Le hasard a sculpté ce bloc, cent fois plus grand que le colosse de Rhodes. Les gens de l'île Garomma l'appellent le *roi Diarmid*. C'est un chevalier, j'ai vu son casque; c'est un géant : j'ai bien reconnu

sa massue. Ces Diarmid, quand venaient les flottes chrétiennes, descendaient dans la mer, qui ne montait jamais au-delà de leur ceinture. Leur souffle faisait la tempête, et dès qu'ils le voulaient, leur chaude haleine enveloppait les grèves de brouillard.

Ce fut lui, le premier Diarmid, — le saint à la barbe blanche, — qui, poussant dans le flot tous les prismes basaltiques du rivage, construisit en une nuit cette fameuse chaussée des Géants, — noire mosaïque, alignant ses pierres polies et octogones comme le pavé des salles de l'architecture sarrasine, et, s'avançant, pont inachevé, extravagant, sublime ! jusqu'au sein des tempêtes du large.

Ce mot géant fait partie de tous les noms : l'arche du Géant, la grotte des Géants, l'échelle des Géants. — Et la bataille continue : l'Océan écume, mugit, éclate toujours au pied de ces miraculeuses citadelles.

Puis, derrière la falaise convulsive, c'est le vert paradis d'Eir-Inn ; les vallées fleuries, les bosquets virgiliens : Tempé à quelques pas des gouffres de Charybde.

Liban était établi à Galway. Il y a beaucoup de francs-maçons à Galway. Liban menait bonne vie. Mes voyages à pied ne le fatiguaient nullement...

Hélène, je me souviens qu'un jour, je m'étais égaré dans ces monts Manturck, plus sauvages que es Cordilières. C'était vers le coucher du soleil.



Depuis une heure je n'avais rencontré trace d'habitation. La brume commençait à blanchir dans la plaine. Je devinais un lac sous ces voiles floconneux, mais je ne savais pas si c'était le Mask ou le Corrib.

Ce sont de pauvres êtres qui peuplent ces splendides paysages : petits hommes, maigres animaux.

La lourde main de l'Angleterre a trop pesé sur ces pays vaincus.

Et pourtant, il reste encore çà et là quelques débris des races épiques.

Le brouillard montait, couvrant peu à peu les prairies et ces bosquets de pins des marais qui semblent de loin ne former qu'un seul arbre, bas, difforme et coiffé d'une feuillée crépue. Les gorges et les pics, au contraire, s'éclairaient vivement aux rayons orangés du soleil. Au bout du sentier que je suivais et qui allait s'épanouissant comme l'embouchure d'un cor, je vis une homme et une femme qui cheminaient devant moi. Ils étaient grands tous deux. Le vent des montagnes faisait flotter à longs plis la mante écarlate qui couvrait les épaules de la jeune fille.

C'était une jeune fille. Elle avait dix-huit ans. Elle s'appelait Dennis. L'homme était son grand-père. Il avait nom Fergus Donnel de Claggan. Ils s'arrêtèrent tous deux au son de ma voix et ils se retournèrent. Dennis mit sa main au-dessus de ses yeux pour voir, malgré le soleil. Fergus s'appuya

sur son shillelagh blanc comme sur une lance. Ils m'attendirent.

Je n'ai rien à vous raconter, Hélène. — Cette fille était belle comme les pupilles de Fingal. Le hâle des montagnes avait mis je ne sais quelle teinte vigoureuse sur la blancheur éblouissante de sa carnation. je n'ai jamais vu sur un front plus fier de plus splendides cheveux noirs. Quant à ses traits, c'était la noble et pure ligne milésienne, rehaussée par l'éclat d'une prunelle de jais. Elle soutenait son aïeul d'un geste vaillant et tendre à la fois.

Le vieillard avait une figure richement accentuée, avec une vénérable couronne de cheveux blancs. Il portait une couverture rayée par-dessus le pauvre carrick des paysans irlandais. Sa tête était nue.

— Vous n'êtes pas un Anglais, me dit-il, quand je fus tout proche.

Je n'ai rien à vous raconter. C'est un tableau, purement un tableau. Dennis me regardait avec ses grands yeux qui semblaient deux âmes.

Je les avais hélés pour savoir mon chemin. J'ignore pourquoi nous restâmes plus d'une heure ensemble. Ils me dirent leurs noms. Fergus avait eu une tennace; les middlemen anglais avaient donné sa ferme à un voisin payant une commission plus grosse. Il avait eu sept fils et trois filles. Dennis restait seule pour guider sa vieillesse.

Je ne vous répéterai que sa dernière parole.

Il y a plus d'Irlandais morts à Londres que d'Anglais vivants... Londres m'a pris dix enfants : trois belles-filles, des chrétiennes ! sept braves fils, parmi lesquels était le père de celle-ci... que Dieu la garde !

Pendant que je descendais le sentier qui menait au Corrib, je tournai encore une fois la tête. Ils restaient à la même place. Dennis regardait mon offrande qui brillait dans sa main. Le vieux faisait le signe de la croix, et Dennis répétait :

— Non, non, ce n'est pas un Anglais !...

Les fils des géants sont tous mendiants. La joyeuse Angleterre a fait ces lamentables ruines.

Deux ans, j'ai passé deux ans dans ce paradis déshonoré par la misère, dans cet Èden peuplé de fantômes. J'ai tout vu. Je ne vous dirai rien, Hélène. Chaque fois que j'écris ce nom : Irlande, une main glacée m'étreint le cœur.

Ils chantent pourtant, et ils dansent autour du chaudron où cuisent les pelures de pommes de terre...

Quand j'allai chercher maître Liban à Galway, il était si gras, que j'eus peine à le reconnaître. La vie est bonne dans le Connaught, dès qu'on peut faire sonner quelques souverains dans son gousset. Les épluchures de pommes de terres ne sont pas pour ceux qui viennent de Londres. Liban me trouva bonne mine et me fit grand accueil. Grâce à lui, je

pus m'introduire dans la taverne cabalistique de Mazebo-Street, où le maître, les garçons et les consommateurs sont tous francs-maçons et reconstruisent chaque soir le temple de Salomon, selon le rite écossais.

A Galway, quand un jeune homme veut se marier, les parents de la demoiselle demandent : Est-il franc-maçon ?

Je dirigeai Liban sur Londres pour y préparer nos quartiers. Je voulais visiter l'Ulster et surtout ce pays de Londonderry, — l'Irlande protestante, comme dit le *Times* avec raison, puisqu'il n'y a guère, dans cette province, que cinq sixièmes de catholiques. — C'est toujours beau : cette île est le joyau de la couronne britannique ; — mais cela ressemble déjà à l'Angleterre. On y voit des Anglais partout. Les Irlandais s'y font petits pour laisser toute la place à leurs maîtres.

Ce fut par un beau jour de printemps que le Western-Railway me ramena en vue de Londres. Je connus que j'étais arrivé, parce que je ne vis plus le soleil. Le soleil fait un détour pour ne point passer à Londres.

J'avais dessein d'y séjourner deux semaines pour le moins. J'étais bien aise de me séparer honnêtement des Manby et de leur faire oublier, par une courtoise démarche, cette querelle d'enfant qui m'avait éloigné de la maison. La succession de mon père avait, du reste, un compte à régler avec leur caisse.

Au bout de quatre ou cinq jours, l'atmosphère de Londres avait produit son effet. J'étais navré d'une tristesse sans cause. L'avenir se présentait à moi sous des couleurs si lugubres, que je cherchais en vain un prétexte d'espérer. Je voyais se creuser l'abîme qui me séparait du bonheur. L'abandon où j'étais m'apparaissait comme un gouffre noir, dont j'occupais le fond. Les autres avaient une famille, une compagne, un ami; moi, j'étais seul, horriblement seul!

Je n'avais pas encore frappé à la porte des Manby, mais je savais de leurs nouvelles. Des trois fils, Paulus seul restait à Londres. Georges tenait le comptoir de Calcutta; Nelson voyagait sur le continent, où il avait pris femme.

Je ne souriais pas souvent. Cette nouvelle me fit sourire. Nelson avait donc réalisé son rêve. Il est rare qu'un Anglais n'ait pas ainsi son idée fixe. Nelson avait l'idée d'épouser une Française. Nos entretiens de Primrose-Hill avait exalté en lui cette passion. Nelson devait être heureux, — autant qu'il est possible qu'un Anglais s'accommode de son idée fixe réalisée.

J'aimais Nelson, doux et noble jeune homme. Il était mon meilleur souvenir. Son absence était cause du peu d'empressement que j'avais mis à m'approcher de la maison Manby. La pensée qu'il était heureux me consolait.

Du reste, je ne me défendais point contre l'ennui qui m'opprimait. J'allais au hasard dans Londres, cherchant du nouveau, et regardant avec une morne indifférence le nouveau que j'avais trouvé.

Une après-midi, je me fis conduire au palais de Sydenham, qui avait été construit pendant mon voyage d'Irlande. Il faut rendre justice à qui de droit : les Anglais savent faire ces machines beaucoup mieux que nous. La féerie industrielle est leur poésie. Ils sont là dans leur élément. Le palais de Sydenham est un problème résolu. Il y a là je ne sais quelle bizarre magnificence qui saisit l'imagination. Est-ce bien de l'architecture ? Question oiseuse ! C'est grand ; cela étonne, et, chose singulière à Londres, cela séduit.

Aussi les Anglais sont fiers de leur maison de cristal ! *By God!* pour ces transparentes galeries, ils donneraient Westminster et la Tour.

Il y avait foule de visiteurs. C'était presque gai. Les réfractions cent mille fois répétées du flint-glass parvenaient à réchauffer la pâleur du soleil. Les visages longs des gentlemen empruntaient à ces clartés l'apparence immobile du sourire, et l'on croyait voir, l'illusion aidant, un peu de sang revenu sous la peau chlorotique des *young ladies*.

Tout à coup, mon cœur me fit mal ; un éblouissement joua au-devant de mes yeux, sur l'honneur, au moment où ce mirage vint secouer le somnolent

affaissement de mon être, j'étais à cent lieues de songer à mes souvenirs de France.

Je vis le portrait du salon d'Ablon, je le vis!

C'était tout au bout de la galerie, à l'endroit où le transept concentre ses faisceaux de lumière. Le portrait avait comme une auréole de rayons : il éblouissait. Ce fut une apparition si rapide que je n'en saurais dire les détails. Je vis le portrait pleinement et distinctement, il est vrai, mais hormis la vision d'ensemble, rien ne me resta. La couleur des cheveux m'échappa, l'âge aussi. Pensez-vous que cela soit possible, Hélène? Peut-on voir et à la fois ne pas voir?

Il n'y aura rien de fantastique dans ce récit de mes pauvres amours. Tenez la bride à votre imagination; ce n'était pas une chimère. Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu de fantôme, et je suis d'autant plus à l'aise pour vous décrire le trouble de mes sens, que l'apparition était une pure et simple réalité.

Ma première impression fut le doute : je vous répète que l'image passa rapide et splendide comme l'éclair. Tout tressaillit dans mon être, cœur et corps, L'ardeur qui dormait en moi s'éveilla en sursaut. J'ignore si j'avais été amoureux dans toute la rigueur du mot, ou si le puéril sentiment qui avait occupé ma vingtième année ressuscitait, transformé, possédant tout à coup l'ampleur d'une passion virile.

Le fait certain, c'est que mon âme vécut une heure en une minute, et que je restai comme anéanti sous cet effort indépendant de ma volonté. J'aimais. Qui donc aimais-je? Ne souriez pas, petite Hélène, ou je vous dirai que cela est au-dessus de vos seize ans.

Je ne savais pas qui j'aimais. J'aimais l'âme vivante du portrait, quelle qu'elle fût, ou plutôt mon propre rêve.

Je lui donnais pourtant un nom à ce rêve; je lui donnais même deux noms : d'abord je l'appelai madame d'Haynard, puis Sophie. Mais il n'était pas possible que madame d'Haynard eût rajeuni. Trois ans auparavant, sa beauté n'était déjà plus celle d'une jeune fille. Ce ne pouvait être madame d'Haynard. Se pouvait-il, d'un autre côté, que Sophie se fût ainsi transfigurée?

Oui, cela se pouvait. Il y a de ces magnifiques épanouissements. Toute la fleur large, riche, éclatante, est contenue dans le bouton étroit et terne. Et souvenez-vous qu'une fois déjà, Sophie avait réveillé en moi l'idée du portrait, le jour où Léo Èberhardt lui parla bas derrière le fauteuil de sa mère...

Ce devait être Sophie. Est-ce que j'allais aimer Sophie? Je l'avais bien haïe assez pour cela, n'est-ce pas?

Je m'élançai, furieux, parmi cette foule calme. Si j'avais voulu écouter ce qui se disait sur mon passage, je me serais fait vingt querelles en dix se-



condes. Mais je n'écoutais pas. Un trait se retourne-t-il ? J'allais comme un trait.

Arrivé dans le transept, je me haussai sur la pointe des pieds pour dominer la foule. Je regardai de tous mes yeux ; je ne vis rien, sinon une surface moutonnante, composée de feutres noirs ou gris, et de ces absurdes chapeaux de paille qui sont la coiffure des Anglaises en toutes saisons.

J'aurais voulu écraser du pied tous ces bateaux ornés de voiles verts. Ce n'était pas sous cette burlesque auréole que je pouvais chercher l'angélique sourire de mon rêve.

Rien : les feutres noirs et les feutres gris allaient se mêlant et formant des dessins bizarres qui me donnaient le vertige ; les chapeaux de paille balançaient odieusement leurs voiles verts, et de tous ces courants humains, contre-croisés comme les remous d'un fleuve, montait un murmure rauque : le bourdonnement discord de la cohue anglaise.

Rien ! je me pressai les tempes à deux mains ; je me frottai les yeux : j'eus peur d'être fou.

Déjà, courbant la tête et, pris de cette honte qui suit toutes les ivresses, je revenais au respect humain, ne cherchant plus désormais qu'à m'esquiver sans exciter l'attention, lorsqu'une seconde secousse électrique me vint en pleine poitrine. Il y avait là-bas un chapeau lilas avec une guirlande de fleurs blanches : un chapeau qui ne pouvait être anglais.

Celle qui le portait me tournait le dos. C'était une toute jeune femme, Sophie! En vérité, Sophie pouvait avoir cette tournure juvénile et gracieuse. Une dame d'un certain âge l'accompagnait. Positivement, je crus reconnaître les épaules à la fois maigres et fortes de cette bonne madame d'Ablon, pianiste distinguée et veuve d'un receveur général.

Je le crus si bien, que je me lançai de nouveau. Ces dames s'engageaient dans la galerie orientale. Je parcourus tout le transept et toute la galerie. Je ne les trouvai point.

Je rentrai à l'hôtel pâle comme un mort. Liban me dit :

— Devinez qui est venu pour vous voir?... — mais je n'avais pas remarqué, s'interrompit-il; — monsieur serait-il malade?

— Qui est venu pour me voir, Liban? demandai-je, — madame et mademoiselle d'Ablon?

Il enfla ses joues et répondit :

— Vous brûlez, vulgairement parlant!... Il y a du d'Ablon dans l'affaire.

Je me laissai tomber dans un fauteuil. Liban m'apporta mes pantoufles et ma robe de chambre. Le bon garçon, voyant ma triste mine, s'empressait autour de moi de tout son cœur; j'avais envie de le chasser ignominieusement. Le supplice qu'il me faisait subir à son insu était atroce. Je n'avais réellement pas la force de l'interroger.

— Parlez! dis-je enfin d'une voix altéré; — je vous ordonne de parler!

— Mon Dieu! répliqua Liban, monsieur a eu quelque contrariété dans la ville... Pour quant à ce qui est la visite, c'est simple comme bonjour.... M. Nelson Manby est des amis de monsieur...

— Nelson Manby! répétai-je.

— Il est venu voir monsieur, et sa femme est restée dansla voiture, à cause que monsieur est garçon...

— Et pourquoi parliez-vous des d'Ablon? l'interrompis-je avec violence.

— Rapport à la femme de M. Nelson Manby qui est...

— Qui est Sophie d'Ablon! m'écriai-je en me levant tout droit.

Liban me regarda fort attentivement et ouvrit sa boîte de platine avec tristesse.

— Vulgairement parlant, murmura-t-il; — depuis le temps... mais il y avait la lorgnette... après tout... Tonnerre! tonnerre!... que monsieur me pardonne, je lui demande excuse... qui diable se serait attendu à cela?...

Je m'étais affaissé de nouveau dans mon fauteuil... Ma tête était entre mes deux mains.

On sonna.

— Je n'y suis pour personne! dis-je.

— Pas même pour moi? demanda une voix douce et mâle du côté de la porte.

Je me retournai. Nelson Manby était debout sur le seuil et me tendait ses bras ouverts.

VII

L'éloge des larmes.

Nelson était le mari de Sophie depuis plus d'un an déjà. Là-bas, au fond du Connaught, qui donc m'eût apporté des nouvelles de ceux que j'aimais? Sophie était mère d'un bel enfant. C'était bien Sophie que j'avais vue au palais de Sydenham. Malgré la présence de Nelson, je revoyais sa radieuse beauté comme en une gloire. Sophie, mariée! Sophie, mère! La petite à la chèvre! Comme le temps court! Seigneur Dieu! que d'années se pressent et s'entassent dans le pli d'un souvenir!

Aimais-je Sophie? je vous le demande, Hélène. Je pleurai comme un enfant sur le sein de Nelson, qui était heureux de cette émotion et qui la partageait, tout en ignorant sa source : ces deux années avaient développé la mâle richesse de sa taille. Quand les Anglais se mettent à être beaux, c'est la magnificence du sang et de la chair. Antinoüs moderne est sujet

de la reine. Je fus jaloux de Nelson, et je me dis : Voilà ce qui séduit les femmes !

Enfant que j'étais, inexpérient et injuste; cela ne séduit pas les femmes. On leur pardonnerait, si cela les séduisait. A l'âge que j'ai pris, je ne sais pas encore ce qui séduit les femmes ! Ce n'est pas la beauté, non : Nelson ne fut pas aimé; ce n'est pas l'esprit : combien d'épais coquins ont joué sous jambe la fine fleur de nos vaudevillistes, qui sont les gens les plus spirituels de l'univers? Ce n'est pas non plus le génie, car j'ai vu de mes yeux Pradon soulever les rideaux de l'alcôve de Corneille...

Je fus jaloux. Il fallut l'image de l'enfant pour tuer ma mauvaise pensée. Encore gardai-je à Sophie, au fond de mon cœur, une amère et chagrine rancune. Il me semblait tout uniment qu'elle m'avait trahi. — Or, si vous avez mémoire des premières pages de ce récit, Hélène, vous savez quels engagements existaient entre Sophie et moi. Il y avait la scène de la chèvre, ce fait que ses fenêtres étaient vis-à-vis des miennes, et la première contredanse pendant laquelle je n'avais pas trouvé moyen de lui parler. C'était tout. Je pense que cela ne vous paraîtra point suffisant pour empêcher une jeune fille d'accepter un parti superbe et inespéré sous tous les rapports. Moi, j'étais d'un avis tout opposé. Sophie aurait dû m'attendre.

Sous quel prétexte? je n'en sais rien. C'était un



grain de folie. Vous m'excuserez, parce que je souffrais. — Cependant, c'est de bonne foi que je m'adresse cette question : Aimais-je Sophie? Sur l'honneur, je l'ignore. J'eus l'idée de me tuer.

— Charles, me dit Nelson, quand Liban nous eut laissés seuls, je vous aimais bien autrefois; je vous aime cent fois davantage aujourd'hui. Je vous dois tout mon bonheur. Je vous dois ma femme, je vous dois mon fils, qui s'appelle Charles à cause de vous... Vous vous étonnez, Charles; mais nous autres, Anglais, nous sommes faits comme cela, vous savez bien... Quand je partis de Londres, ce n'était pas pour voyager sur le continent, pour aller, rêvant et cherchant la réalisation d'une vague espérance... je partis pour aller tout droit à cette maison qui fait le coin de la rue d'Astorg, je partis pour aller demander la main de mademoiselle Sophie d'Ablon...

— Mais vous ne la connaissiez pas! m'écriai-je.

Il prit un air scandalisé.

— Vous m'aviez parlé d'elle cent fois, répliqua-t-il; — tout ce que vous me disiez, Charles, je le croyais. Quel intérêt auriez-vous eu à me tromper?... Mais les Français s'étonnent toujours qu'on les croie... — Cela ne vous blesse pas, Charles, s'interrompit-il en me serrant la main. Je serais bien mal venu à médire des Français, moi qui suis allé chercher en France toute ma félicité présente et future.... J'arrivai chez madame d'Ablon avec une

lettre de recommandation de M. Léo Eberhardt, que j'avais eu le bonheur de rencontrer à Londres, peu de temps après votre départ.... et près de qui votre nom me servit beaucoup, car vous m'avez toujours porté bonheur... Je fus reçu très-bien... Je trouvai mademoiselle d'Ablon toute pareille aux portraits que vous m'en faisiez là-bas, en traversant les parcs pour monter à Primrose-Hill... Je la trouvai même un peu plus charmante : elle avait sans doute gagné depuis que vous ne l'aviez vue. Je déclarai mes sentiments; je fus accepté; le mariage se fit. M. Léo Eberhardt voulut me servir de témoin. J'ai une femme adorable, j'ai un cher enfant qui ressemble à sa mère, j'ai un ami,.. deux amis, Charles, car je ne vous lâche plus; vous êtes à nous; ma femme vous connaît et vous aime... Notre parrain a la plus haute estime de vous..?

Je guettais l'occasion de parler pour cacher mon trouble croissant.

— Qui appelez-vous votre parrain? demandai-je.

— M. Léo Eberhardt, qui a bien voulu tenir notre petit Charles sur les fonts du baptême.

— Il est tout à fait dans votre intimité?

— Tout à fait. Je ne peux pas me passer de lui .. Quel esprit, Charles! et quel cœur!

Je désespère de vous exprimer cela parfaitement, Hélène. Une angoisse courte et subtile comme la lame effilée d'un scalpel me traversa le cœur. Non,

je n'aimais pas Sophie, car ce fut pour Nelson que je souffris. Je revis en un éblouissement subit cette scène du piano. Eberhardt baisant la main de Sophie derrière le dos de madame d'Ablon. — Et je me souviens des pâleurs de la jeune fille pendant le bal, et ces larmes tôt séchées qui brûlaient ses yeux avidement fixés sur Eberhardt, causant avec la jolie baronne d'Haynard.

Nelson! le loyal jeune homme! Il me parlait de bonheur, — comme ces poitrinaires, condamnés au lendemain, qui fondent leurs châteaux dans le lointain de l'avenir!

Mais après tout, que prouvent ces entraînements du premier âge? Le cœur d'une fillette subit d'étranges maladies qui, par la miséricorde de Dieu, sont rarement dangereuses. Sophie avait sans doute échappé à la fascination, puisqu'elle était épouse et mère. Je regardai Nelson. Pour Sophie, Nelson était le devoir. J'évoquai l'image d'Eberhardt, avec sa longue figure, où le nez prenait tyranniquement la place. Quand le devoir est si beau et le crime si laid...

Nous voici arrivés, Hélène, à la partie romanesque de mon récit. Ce jour-là même devait se produire la première de ces circonstances bizarres, et, en apparence, frivoles, d'où naquit cet amour qui fait le bonheur de ma vie. Il me fut impossible d'éluder les pressantes sollicitations de mon ami Nelson Manby :

je dus l'accompagner à la maison de son père et accepter son dîner sans façon.

Mon parti était pris, je le déclare en conscience. Quel que fût l'état de mon cœur vis-à-vis de Sophie, j'élevais à la hauteur d'une impossibilité la barrière qui était entre nous. Je chérissais Nelson comme un frère : j'aurais tué en moi l'amour naissant comme on étouffe avec horreur le premier germe d'une passion incestueuse. Si j'avais eu le choix, je déclare que j'aurais évité de revoir Sophie. Mais, étant donnée la nécessité absolue où j'étais de me retrouver en face d'elle, il faut bien avouer que ma curiosité ressemblait à la fièvre. Je voulais voir à quel point l'illusion d'optique l'avait embellie dans le transept du Palais de Cristal ; je voulais voir si réellement elle ressemblait au portrait de sa mère à l'âge de dix-huit ans ; je voulais voir si elle se souvenait de moi et de quelle manière. Je voulais enfin sonder d'un coup d'œil le mystère de cette existence, — s'il y avait un mystère, — et mesurer l'influence que Léo Eberhardt pouvait exercer sur l'avenir de mon ami.

M. Arthur Manby avait fait cadeau à son fils aîné d'une charmante maison attenant à la sienne, dans Piccadilly. Ce fut là que Nelson me conduisit. Un bon augure salua mon entrée. Je vis l'enfant qui dormait dans un berceau, sous la croisée fleurie. J'aime les enfants. Ces petits enfants endormis ont toujours un sourire. Nous restâmes longtemps, Manby et moi,

auprès du berceau. L'idée me vint en ce moment, et je ne sais pourquoi, de m'informer de madame d'Ablon. Nelson me répondit très-froidement :

— Elle se porte bien.

La froideur d'un Anglais ne prouve pas plus que le rire d'un Chinois. C'est affaire de tempérament. Madame d'Ablon était à Londres, puisque je l'avais rencontrée le matin même avec Sophie. Je pensai que je la verrais au dîner. Nous entrâmes au parloir. Un piano se tut dans une pièce voisine. J'entendis encore les vibrations décroissantes, puis la porte de cette même pièce s'ouvrit.

Sophie parut. Elle avait un peignoir blanc. Un ruban de velours courait dans ses cheveux nattés. Elle était un peu trop pâle : je ne trouvai point d'autre reproche à faire à sa sereine et délicieuse beauté. Non, certes, oh non! celle-là n'avait point de crime sur la conscience! L'orage qui avait éclaté jadis dans ce jeune cœur était apaisé, comme les injures de l'âge de transition s'étaient splendidement effacées. C'est en vain que je cherchai la carrure pointue de ses épaules sous le contour ferme et pur. La disgrâce de sa démarche avait disparu. La maigreur de ses bras faisait place à des lignes si belles, qu'on les eût dites sculptées dans le marbre de Paros.

C'était le portrait encore, le portrait du salon. — Mais le portrait ne souriait pas.

Et peut-être Sophie m'avait-elle paru plus belle

encore, en effet, sous ce jour scintillant qui tombait des cristaux du palais de Sydenham. Son salut fut courtois et tout français. Elle me fit l'honneur de me reconnaître à première vue. C'était positivement une adorable femme, et je n'eus pas même l'idée de railler à part moi, en voyant l'extase où tombait ce pauvre Nelson.

On s'assit. Nous parlâmes de Paris, sujet inépuisable. Sophie eut de l'esprit. Je m'étonnai joyeusement du calme de mon âme. Mes souvenirs défilaient devant moi comme les grains d'un chapelet. Ils avaient perdu leur saveur vive et un peu mordante. C'était comparable à des impressions de lecture ou à ces pâles ressentiments qu'on garde de la représentation d'une comédie.

Cette charmante femme n'avait donc jamais été rien pour moi ! Je soufflais donc encore sur une des illusions de ma jeunesse ! Pauvre jeunesse ! faite d'une rallonge ajoutée à l'enfance, et qui avait vécu exclusivement de fictions imitatives, empruntées aux auteurs gais, noirs, ou *midi à quatorze heures*, de la bonne madame Bouilly !

Dans quel in-octavo cependant eussé-je pu retrouver ma Sophie d'Ablon, ma vraie Sophie? Je venais d'Irlande. Au fond de ces larges paysages, on perd un peu le sens de Paris. Sophie m'impatienta plus d'une fois. Elle avait de l'esprit comme un petit journal. Nelson buvait ses paroles pieusement. J'essaie-

rais en vain de peindre la dévotion de cette béatitude amoureuse. Il ne comprenait pas du tout, bien qu'il eût beaucoup d'intelligence : toute une portion de nos finesses passe à côté du sens anglais. — Mais il acceptait tout, il jouissait de tout ; son regard, modestement orgueilleux, me prenait à témoin de chaque perle tombée de cette bouche mignonne. — Et de temps en temps, très-soudainement, souvent sans motif actuel, le ressort mécanique de la gaieté londonienne se détendait au fond de sa gorge. — Alors, c'était un rire guttural, court comme un hoquet. — Puis un silence qui était la honte de cet excès commis.

Les manières de Sophie avec moi étaient dans la mesure exacte de nos anciennes relations : le voisinage, la vue sur le même jardin, une contredanse muette, deux ou trois visites ennuyées : voilà ce que nous avions de commun ; deux ou trois fois cependant, peut-être davantage, je surpris les regards de Sophie braqués sur moi avec une expression singulière. Souvenez-vous qu'il y avait dans la gamme de notre passé une note qui répondait expressément à ce regard. Après la contredanse et devant moi, Sophie avait menti à sa mère pour excuser sa pâleur. Elle avait dit : M. Charles m'a fait danser le galop....

Les femmes n'oublient rien, Hélène. Leur mémoire est précise et implacable comme une conscience. Sophie gardait sans doute cette impression du secret

surpris... Je vous dis tout cela; c'est le fruit de la réflexion. Au premier moment, le regard de Sophie m'étonna purement et simplement. Je ne crois point avoir de fatuité, mais j'ai été souverainement naïf et très-longtemps. La cicatrice de mes brûlures de cœur était toute jeune. C'était ce jour-là même et quelques heures auparavant que la vue de Sophie avait suffi à me donner le vertige moral. Combien y avait-il de minutes que j'étais bien sûr de n'être pas amoureux fou?

Quand même vous devriez rire, j'eus peur. Ce regard m'effraya. Je vous répète que l'idée d'aimer Sophie m'épouvantait comme la pensée d'un crime contre nature. Or, ce regard me ramenait au bord même du précipice d'amour.

Je me souviens parfaitement que Sophie tressaillit lorsque Nelson, tout plein de son bonheur, me dit :

— Charles, est-ce que cela ne vous donne pas envie de vous marier aussi?

Presque aussitôt après, Sophie se leva et alla chercher son enfant.

L'association des idées a une très-grande puissance. Il n'est pas étonnant que la vue de Sophie eût percuté en moi tout un clavier d'impressions mortes. Je sentis naître des formules de penser, puisées autrefois dans ce funeste réservoir Bouilly. Je me dis : La voilà qui se réfugie derrière le berceau de son enfant!

Mon Dieu! ces inepties ne sont pas plus blâmables qu'un mal de dents ou qu'une quinte de toux. C'est complètement involontaire. Quand on a eu le malheur de donner autrefois à son intelligence cette nourriture indigeste et toxique, cela peut vous revenir après vingt ans.

Sophie apporta le petit Charles. La façon dont elle prononçait ce nom parmi ses caresses me causait cette voluptueuse douleur du chatouillement. Je ne sais plus en quel pays on fait mourir les gens avec cela. Je souffrais beaucoup. J'avais hâte de voir arriver madame d'Ablon. Il me semblait que l'arrivée de madame d'Ablon mettrait fin à mon supplice.

On annonça le dîner. Je n'offris point le bras à Sophie, parce qu'elle courait poser le petit Charles dans son berceau. Nelson voulut draper lui-même ses langes. Sophie et moi nous nous trouvâmes de front à la porte de la salle à manger. Il fallait que nous fussions troublés tous les deux, car nous nous heurtâmes en essayant de passer ensemble. Sophie eut cet éclat de rire qui grinçait dans mon souvenir : l'éclat de rire du jour de la chèvre.

Et tout de suite après, elle me dit avec un accent plus étrange que ce regard dont je parlais tout à l'heure :

— Vous vous souveniez donc de moi?

Les maris sont insensés! Ce pauvre Nelson avait dû lui conter nos entretiens enthousiastes. N'était-ce

pas comme s'il lui eût transmis mes déclarations d'amour? Depuis un an au plus, Sophie savait qu'il y avait au loin un jeune homme, — un poète assurément, — puisque, rien qu'en parlant d'elle, il inspirait de l'amour à ceux qui ne la connaissaient pas!

Je répondis en balbutiant et sans comprendre moi-même la portée de mes paroles :

— Je me souviens de tout!

Sophie, qui m'avait dépassé, se retourna vers moi. Sa prunelle devint morne après avoir jeté une vive étincelle. Nelson nous rejoignait. Sophie dit avec une gaieté bien jouée :

— Monsieur Charles a une mémoire d'ange. Il n'a pas oublié la chèvre!...

Je ne sais pas si vous sentez ce qu'il y avait de grave dans cette parole, Hélène. Ce n'était plus mon enfantillage qui faisait la situation. Sophie m'imposait le joug de je ne sais quelle complicité. Pour la seconde fois, elle me mettait de moitié dans un mensonge. Elle me donnait des droits; elle me traçait un rôle; elle usait de moi. Qu'y avait-il là? de la détresse ou de l'effronterie?

Quoi qu'il y eût, l'allégresse calme et imperturbable de Nelson me faisait mal désormais, au point que j'aurais jeté cent louis de grand cœur pour fuir cette maison à l'instant même. Sophie ajouta en s'asseyant la première :

— La chèvre est morte...

Puis reprit son air libre et froid.

Il n'y avait que trois couverts. Ma bouche s'ouvrit deux ou trois fois pour m'informer de madame d'Ablon et aussi d'Aimée, le diablotin, qui devait être maintenant une grande demoiselle ; ce n'était pas tant curiosité que besoin de trouver des sujets de conversation, qui fussent en dehors des causes de mon malaise, mais on eût dit que Sophie me devinait. Elle arrêtait positivement sur mes lèvres les noms de sa mère et de sa sœur. Elle causait comme une chronique du *Figaro*. Cette pluie d'étincelles me fatiguait et m'irritait. Nelson écoutait avec sensualité, tout en satisfaisant à fond son magnifique appétit. Je le trouvais ridicule d'écouter tant et de manger si bien. Son rire, la bouche pleine, me révoltait. Je ne savais réellement quelle position prendre ou garder.

Sophie resta jusqu'au dessert. Il y avait des moments, où je pouvais croire que je l'ennuyais tout uniment, d'autres où mon sérieux semblait la piquer. Quand elle se leva pour sortir, ce fut comme un mouvement d'impatience. Mais en donnant la main à son mari, elle me regarda.

Pour me venir, ce regard passa sur la tête de Nelson qui se retournait en lui baisant la main. J'eus froid dans les veines. Nelson se versa un énorme verre de porto. Son séjour à Paris ne lui avait point ôté ses habitudes anglaises. Sa belle intelligence

s'appesantissait déjà sous le matérialisme de ses mœurs. Il buvait abondamment. Sa pitance quotidienne m'eût donné trois ou quatre jours d'ivresse.

— Voilà ma vie! s'écria-t-il, dès que la porte se fût fermée sur Sophie; — mais, voilà l'ange de mon foyer. Nous sommes heureux de cette façon, heureux si complétement que je suis tenté parfois de jeter, comme Denys, mon anneau à la mer... Encore n'avez-vous pas vu l'autre lumière, de cette maison, notre cher, notre grand Léo Eberhardt, que nous attendons dans quelques jours seulement. Celui-là nous aime comme si nous étions sa famille... Et tenez, Charles, je suis franc, je ne sais rien garder sur le cœur : je vous trouve froid; l'amitié ne résiste pas toujours à la double épreuve du temps et de l'absence...

— Nelson, l'interrompis-je, je vois en vous un frère, aujourd'hui comme jadis.

— Prouvez-le moi ! s'écria-t-il en me sasissant la main avec une force, où déjà le porto était pour quelque chose; — restez avec nous un mois, deux mois, toujours...

Je cherchais à résoudre ce problème, de trouver une réponse à la fois évasive et cordiale, lorsqu'un accord de piano retentit à travers la cloison. Les sourcils de Nelson se froncèrent. Il but son verre plein et le reposa bruyamment sur la table.

Je n'eus pas le temps, du reste, de m'occuper de cette mauvaise humeur, dont j'ignorais le motif, car

j'éprouvai un choc violent et je me sentis soudainement pâlir. Le piano arpégeait doucement, et une voix divinement suave chantait. La voix et le piano me parlaient à la fois. C'était bien autrement significatif pour moi que les sourires de Sophie.

Nous avez besoin ici d'une courte explication, Hélène. Durant les derniers mois de mon séjour à Paris, j'étais fou des mélodies de Schubert qu'Eberhardt, avant Wartel lui-même, avait mises à la mode. J'avais certaines prétentions musicales assez médiocrement justifiées, mais très-tenaces. Le cabinet de lecture de madame Bouilly m'avait fourni là-dessus, comme sur toutes choses, grand nombre de lieux communs fatigants : je savais la fameuse tirade Beethoven, je savais le dithyrambe Carlo-Maria de Weber, mort si jeune, — à l'âge de quarante ans sonnés ; je pouvais disserter passablement sur Haydn, Mozart, Bach, Stadler, sur Haëndel, qui n'est pas Anglais, sur Pergolèse lui-même. Mon triomphe, c'était la philippique contre les faiseurs de paroles. La langue n'avait pas pour moi assez de mots outrageants quand il s'agissait de trainer dans la boue les faiseurs de paroles !

Je plaignais surtout Schubert, ce vague et tendre génie, pour les obscènes stupidités qu'on accolait à ses merveilleux chants. Un soir que j'étais plus lyrique encore qu'à l'ordinaire, Eberhardt venait de chanter chez les d'Ablon le merveilleux *lied* connu sous le

nom de *l'Éloge des larmes.* En quittant le piano, il me dit : Charles, que ne faites-vous mieux ?

Le lendemain, je lui apportai trois couplets que je me garderai bien de vous soumettre, Hélène. Vous aimez à railler : ce serait une belle occasion. Eberhardt les chanta le soir même dans le salon d'Ablon. J'eus l'honneur de détrônner complètement la poésie de M. Crevel de Charlemagne. .

C'était *l'Eloge des larmes* que la voix divine disait de l'autre côté de la cloison, et c'était ma poésie qu'elle adaptait à la chère mélodie du maître allemand.

Certes, ce ne pouvait être pour cela que Nelson fronçait le sourcil, car il devait ignorer cette frivole anecdote. Je fus inquiet cependant, comme un galant surpris sous le balcon. Je fis un grand effort pour garder bonne contenance. Mais mon inquiétude n'était rien auprès de mon émoi. Sophie n'avait donc pas oublié ces vers! Je ne doutai même pas que la chanteuse ne fût Sophie. En admirant sa limpide méthode et le charme infini de son exécution, je croyais reconnaître sa voix. Cette voix allait juste à son air de tête, quand elle voulait bien être sérieuse et ne pas avoir de l'esprit à la façon de nos petites gazettes. C'était bien Sophie. Elle chantait cela comme une chose *entretenue* et souvent travaillée. Mystère! Hélène! mystère! — Et pourquoi le chantait-elle précisément pendant que j'étais là?

Était-il possible d'en appeler au hasard après ce qui s'était passé depuis mon entrée dans cette maison ?

Évidemment non. Il se nouait autour de moi et malgré moi une intrigue dont l'indéfinissable état de mon cœur pouvait tôt ou tard me rendre le complice...

Tout le temps que dura la mélodie, nous restâmes silencieux, Nelson et moi. Quand le dernier accord étouffa sa dernière vibration, Nelson emplit mon verre jusqu'aux bords.

— Charles, me dit-il, — chacun a ses jours... et peut-être qu'il y a déjà de trop de porto-wine dans ma tête... Je ne pourrais pas m'expliquer raisonnablement aujourd'hui .. Promettez-moi que vous reviendrez dîner demain.

Je promis tout ce qu'il voulut, tant était grand mon désir de m'esquiver, pour me retrouver avec moi-même, et jeter quelque lumière dans les ténèbres imprévus de ma situation. Je m'enfuis plutôt que je ne pris congé. J'avais la tête en feu. Mon cœur battait. Je pensais en montant dans ma voiture :

— Si je l'aimais, mon Dieu ! Si je l'aimais !

Et n'est-ce pas aimer déjà que de ressentir de telles épouvantes ? Son image était là, devant mes yeux. Je la revoyais, ou plutôt je revoyais le portrait, cette première impression violemment vraie dont mon âme eût gardé la trace. Si mes sens restaient

calmes, mon imagination avait le délire. Cette femme, c'était la beauté, le charme, l'idée! Et c'était ma jeunesse!...

Liban était à la fenêtre, le cure-dents à la main. Son excellent estomac se bonifiait en vieillissant. Après le repas, il était toujours d'une humeur bienveillante et guillerette.

— Eh bien! s'écria-t-il en ouvrant devant moi la porte de ma chambre, ça fait toujours plaisir de revoir d'anciennes connaissances!... Un beau mâle, vulgairement parlant, que ce Nelson Manby... L'air un peu trop anglais... mais on se ressemble de plus loin... Il est entré comme un événement ce matin... Je suis sûr que monsieur a parlé de la chèvre à la jeune dame?

Je m'étais jeté dans un fauteuil.

— Le hasard est tout de même une chose drôle, reprit Liban qui avait son discours à faire et qui ne voulait point voir le peu d'envie que j'avais de l'écouter; monsieur se figure-t-il que j'ai dîné justement avec l'ancien valet de chambre de M. Manby qui s'est séparé de lui la semaine dernière, rapport à M. Léo Eberhardt... Monsieur se souvient-il bien de celui-là?

Mes paupières alourdies se soulevèrent. La figure de Liban s'éclaira. Il aimait de passion à intéresser son auditoire.

— C'est curieux, reprit-il, on dit que M. Léo

Eberhardt a beaucoup de talent. Est-ce l'avis de Monsieur?

— Certes, répondis-je.

— C'est curieux! Le père de monsieur était du même avis, et il s'y connaissait!... A quoi sert le talent si l'on est obligé de faire des vilenies pour vivre?

— Ce valet de chambre congédié a-t-il calomnié M. Léo Eberhardt? demandai-je.

Je dois avouer que cette forme d'interroger n'était pas sincère. Depuis quelques heures je haïssais Léo Eberhardt, et, d'instinct, je le croyais capable de tout.

Liban passa le coin de sa manche sur sa boîte de platine, et prit cet air qu'il avait autrefois au spectacle quand il y conduisait des dames.

—Voilà! continua-t-il; c'est un monsieur qui a de grands besoins, de très-grands besoins sous tous les rapports.... Quant au valet de chambre, il n'a pas été mis à la porte : c'est lui qui a congédié M. Manby.

Je ne pus m'empêcher de sourire. Liban n'abusa point de ce triomphe. Il poursuivit en s'agenouillant pour me débotter.

— On a dit dans le temps toute sorte de choses : madame d'Ablon a été jalouse de madame la baronne d'Haynard..... et puis madame la baronne d'Haynard a pleuré, rapport à mademoiselle Sc-

phie... Vulgairement parlant, je me battais l'œil de tous ces cancans, n'est-ce pas vrai?..... Un homme peut changer d'avis sans se compromettre, et l'amour possède les ailes de gaze d'un léger papillon... Mais voilà le diable!... Cambrez voir le pied pour échapper la botte... La gaze est une étoffe susceptible et salissante, il ne faut pas que ça touche à rien.... Je vais les mettre sur la forme : elles ont enflé le cou-de-pied... Dès qu'on mêle l'argent à ces histoires-là, bouchez-vous le nez ! Ceci fut prononcé fort énergiquement. Vous savez que Liban était un honnête homme.

Désormais, je gardais le silence. Il eût été superflu d'interroger.

— Pouah ! continua Liban; tout le monde savait cela; tout le monde disait : il a tant de talent et il a de si grands besoins ! Tout le monde est fièrement lâche quand tout le monde s'y met ! J'ai vu des fois le monde tomber sur des pauvres malheureux que la faim poussait... mais ils n'avaient guère de talent ! et de si petits besoins ! Pour cinq francs vous les auriez fait vivre une semaine. Madame d'Ablon paya pas mal de dettes : madame la baronne d'Haynard troqua son écrin contre des diamants faux... elle arrangea la chose en avouant qu'elle avait joué à la Bourse... La Bourse ! voilà un établissement qui a bon dos ! Pour sûr, il n'y avait rien à gratter avec la pauvre petite demoiselle Sophie. Une volée de bois

vert, tout au plus, si j'avais été domestique dans la maison... quoique l'Allemand soit fort comme un cheval! Rien à gagner! allons donc! Et la chance! Toutes les petites demoiselles n'ont-elles pas leur billet de loterie? Mademoiselle Sophie eut le gros lot. Un Anglais, beau comme un astre et riche comme un puits... Pourquoi monsieur ne veut-il pas mettre ses pantoufles?

J'écoutais et je rêvais. Liban parvint à me chausser mes pantoufles.

— Voilà donc de quoi il retourne, reprit Liban; les femmes aiment les laides figures. J'ai vu cela cent fois, vulgairement parlant... Un Apollon du Belvédère, comme M. Nelson, est toujours sûr d'être balancé par un magot comme l'Allemand..... Tout homme balancé prête de l'argent, c'est connu... L'Allemand est dans la maison comme un gros ver dans une pomme. La pomme va vite, parce que l'Allemand a de grands besoins. Mais que ce M. Tartufe du Théâtre-Français était donc bête, auprès de nos gaillards qui ont du talent!

— Liban, lui dis-je pendant qu'il me passait ma robe de chambre. Manby est mon meilleur ami. Toute parole qui atteindrait la réputation de madame Manby m'offenserait personnellement.

— Monsieur peut être sûr que cela suffit, me répondit Liban.

Moi, je me sentais brisé. J'avais en moi de sour

des colères. Ma conscience, comme un écho, répercutait ma dernière parole : PERSONNELLEMENT ! Est-ce bien à cause de Manby que je haïssais Léo Eberhardt ?....

Croyais-je moi-même aux accusations portées contre lui ?

Je renvoyai Liban. Je voulais être seul. La pensée d'un duel avec Eberhardt me vint. On peut trouver un motif de querelle. Mais ma rêverie tourna vite. Que m'importait Eberhardt? Etait-ce pour Eberhardt ce singulier coup d'œil? et l'*Eloge des larmes!* avait-on choisi ce chant pour Eberhardt ?

Il y avait une heure au moins que j'avais éloigné Liban, lorsqu'on frappa doucement à ma porte. Je savais que Liban avait ses habitudes ; il aimait à sortir le soir ; ce ne pouvait être lui. J'allai ouvrir ; une servante de l'hôtel me présenta une lettre qu'on venait, disait-elle, d'apporter. Il n'y avait pas de réponse.

Je ne sais pourquoi cette lettre me causa aux doigts et dans le corps une sensation de froid. Je ne connaissais pas l'écriture. L'adresse portait mon nom, tracé par une main de femme.

C'était un pli de ce gros et beau papier anglais, vergé carrément et de nuance azurée. Je l'ouvris avec un certain serrement de cœur. Il ne contenait que deux lignes d'une écriture de femme, inconnue comme celle de l'adresse :

« Soyez généreux. Ne revenez pas dans cette maison, et, s'il se peut, quittez l'Angleterre. »

Point de signature.

Ce n'était pourtant pas une lettre anonyme, car le papier était timbré de deux initiales qui valaient un nom en toutes lettres : *N. M.*

Nelson Manby. C'était Sophie.

VIII

De mon mariage avec mademoiselle Julie Janvier de Saint-Denis.

J'obéis. Je quittai Londres le lendemain matin, après une nuit de fièvre et au grand étonnement de Liban. J'écrivis à Nelson une lettre d'excuses où je mettai mon départ sur le compte de mes affaires de famille. Cette fois, Hélène, j'étais amoureux! amoureux fou! Tout sacrifice, croyez-moi, dégage une certaine somme d'amour, comme tout effort physique produit la chaleur. Je ne puis affirmer cependant que mon cœur fût pour beaucoup dans mon amour, mais ma tête était prise; mais mon imagination délirait. C'est le cas surtout de dire qu'on aime à la folie. Les amours de tête font plus d'effet : ce sont les amours des poëtes.

Je fus six mois à Paris sans recevoir aucune nouvelle de Nelson ni de sa femme. Je m'étais logé dans un quartier fort éloigné de la rue d'Astorg; je rencontrais çà et là quelques-unes des anciennes con-

naissances de mon père, mais personne ne me parla de la famille d'Ablon.

Vers la fin du mois de janvier de l'année suivante, j'appris que M. et madame Manby étaient à Paris avec Léo Eberhardt. Il faut dire les choses comme elles sont : j'étais en train de me marier. Vous souvenez-vous, Hélène, de ce gros notaire de la rue Richelieu, officier de la Légion-d'honneur, à qui mon père reprochait si amèrement d'avoir si bien fait les thèmes à Henri IV. Mon pauvre père avait raison, hélas! de regarder la position de Bodin comme bien supérieure à la sienne; il avait raison encore quand il disait que mieux vaut être *connu* dans le deuxième arrondissement, que célèbre dans tout l'univers. Il y a comme cela une douzaine d'axiomes qui devraient faire partie de l'enseignement libéral. Tant qu'on ne dira pas à nos enfants qu'un notaire vaut trois douzaines de poètes, il y aura des esprits faibles et biscornus pour recruter la Société des gens de lettres.

Quoi qu'il en soit, M. Bodin, qui commençait à s'appeler un peu M. Bodin de Viroflay, par le double motif qu'il y a beaucoup de Bodin en France, et qu'un seul Bodin, qui est maître Bodin, possède ce délicieux château à mi-côte entre Châville et la queue des bois de Fausse-Repose; — M. Bodin, dis-je, m'avait rencontré je ne sais où et pris en grande considération parce que je ne faisais pas de

littérature. Selon mon pére, on disait à Henri IV : « Bête comme Bodin. » Tudieu! comme Bodin se vengeait! Il avait, outre sa maison de Seine-et-Oise, un fort joli château dans le Maine, avec soixante mille livres de rentes autour, — d'un seul tenant, — bonne terres, belles moissons, magnifiques futaies. Le notariat qui est un dieu, lui avait fait ces loisirs. Sa fille était vicomtesse pour tout de bon; son fils courait à Chantilly avec bonheur et économie. Il avait casé tous ses neveux, sans frais, chez des clients. La bienveillance qui ne coûte rien réjouit doublement le cœur.

M. Bodin de Viroflay, placé comme il l'était, n'exerçait point assurément la profession de marieur. C'eût été déroger; mais de temps en temps, pour se délasser, il cimentait quelque union par obligeance. Ce sont les récréations du métier.

M. Bodin avait une jeune personne à placer, la fille d'un homme qui avait fait sa fortune dans la fabrication des pains à cacheter, cela rentre un peu dans les lettres; ce brave, qui se nommait M. Janvier de Saint-Denis (voir ci-dessus l'explication héraldique pour Bodin de Viroflay), n'avait pas trop de répugnance à donner sa Julie au fils d'un auteur.

Julie était une belle et bonne personne, un peu trop forte en couleur. Il n'était pas question de l'aimer. C'est là une frivolité quand il s'agit de mariage. M. Bodin de Viroflay rit à ventre ballottant, quand

on s'attarde à ces détails. Il vous accuse d'avoir échappé au déluge : car il a de l'esprit, quoi qu'on pût dire et penser au collége Henri IV. On se marie pour avoir une position. Quiconque sort de là, s'égare.

Donc, j'avais valsé deux fois avec mademoiselle Julie, qui causait comme une autre et qui connaissait assez bien le répertoire du Théâtre-Italien. Elle m'avait fait l'effet d'être un honnête cœur. Après la valse, elle transpirait bien un peu trop, mais la dot était de cinq cent mille francs comptant, plus un appartement à l'hôtel et un pavillon au château.

Pourquoi pincez-vous ces jolies lèvres, Hélène? Pensez-vous qu'on soit jeune toujours? Rien ne vieillit, ma fille, comme un amour de tête. J'ai connu des gens qui se suicidaient dans l'orgie ; moi, j'épousais mademoiselle Janvier de Saint-Denis.

La plaignez-vous déjà? Je suis honnête homme, Hélène. — Et, d'ailleurs, cela se fait ainsi : demandez autour de vous.

Non, non, n'est-ce pas? Jean, votre beau Jean, ce cœur si chaud, cette âme si noble, ne pourrait jamais tomber si bas. Mettons, Hélène, que Jean soit une radieuse exception. Je penche à le croire. L'homme que vous aimez ne doit point avoir les faiblesses des autres hommes.

Mais ceci est mon histoire, et non point celle du glorieux Jean. Jugez-moi comme il vous plaira.

J'étais triste, découragé. Je souffrais. Je me laissai glisser vers cette noce, comme le noyé va à la rivière. Mes amis me disaient : Cela vous sauvera, vous allez renaître : le coin du feu, les petits enfants...

Je me rappelais l'enfant de Sophie : cet amour blanc et rose. L'enfant de Sophie était un des motifs de mon mariage.

Les choses allèrent assez loin, parce que je n'avais à me mêler de rien. M. Bodin de Viroflay faisait toute la besogne et s'en acquittait admirablement. Il voyait les grands parents ; il avait appris une petite harangue fort jolie au sujet des pains à cacheter ; il était galant à mon lieu et place ; il poussait, il poussait. — Je crois que si la chose eût été possible, il m'aurait remplacé à l'église et à la mairie. Je suppose que c'était pure bonté d'âme. On m'a dit pourtant qu'un mariage bien fait donne bonne odeur à une étude. J'ajouterai qu'il y avait dans le monde parisien, une réaction très-vive en faveur de mon père. Les morts ont beau jeu près de la critique qui ne les craint plus. On les oppose aux vivants, comme on leur opposa jadis d'autres morts : on s'en sert pour tuer. Tout est bon qui fait arme. Les critiques s'étaient mis à exalter mon père si haut et si fort, que ses admirateurs de bonne foi en avaient l'oreille échauffée. C'était un génie méconnu, une victime de ce monstre : la jalouse ignorance.

La critique avait oublié que les dents du monstre étaient dans sa propre bouche, et qu'elle avait les ongles du monstre au bout de ses doigts crochus. On s'indigne en voyant dans la *Gazette des Tribunaux* quelque assassin hardi, railler en face de sa victime lors de la confrontation, cette terrible cérémonie! La critique fait mieux : elle chatouille effrontément le cadavre de ceux qu'elle a tués. Elle a inventé le baiser de Judas posthume.

Mon père était à la mode dans toute la force du terme. Les commençants imitaient ses défauts. Imiter les défauts de quelqu'un, c'est être de *son école*. Mon père faisait école; on tient grand compte aux gens de valeur de créer ainsi des imbéciles à la suite. Les éditeurs venaient à chaque instant me trouver pour réimprimer les livres de mon père. Son œuvre battait monnaie, et grâce à la munificence de la loi, j'avais dix ou quinze ans pour jouir de ce patrimoine.

Dix ou quinze aussi pour ses comédies que les théâtres s'arrachaient.

Il est évident pour moi que la prospérité posthume du nom de mon père entrait pour beaucoup dans le zèle de M. Bodin de Viroflay, et dans l'obligeante condescendance de M. Janvier de Saint-Denis, qui voulait bien m'accepter pour gendre, quoique je ne fusse pas du commerce.

Je ne peux dire que je marchasse, mais je me

laissais glisser sur cette pente matrimoniale sans résister aucunement. Mademoiselle Julie ne me déplaisait pas. Je n'avais ni attrait d'aucune sorte ni répulsion quelconque pour ce visage insignifiant et frais, qui souriait au hasard. J'espérais une humeur très-égale : le calme de ces yeux de porcelaine semblait la promettre. Je m'arrangeais une vie future qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à une léthargie. L'important, c'est que ma future compagne ne fit pas bruit autour de mon sommeil. Mes observations se portèrent sur ce point : elle avait la voix assez douce, le pas moelleux, elle ne faisait pas usage du piano. Dès-lors, je n'avais aucun prétexte pour ne pas mettre sous sa garde la longue sieste qui devait être ma vie...

Une chose singulière, c'est que l'annonce de la présence de Sophie à Paris ne troubla point d'abord ma quiétude. Je pourrais presque dire que je n'y fis nulle attention, si mon instinct ne m'eût point poussé à éviter les lieux où j'aurais pu rencontrer Nelson. Je crus ma passion morte ; je me réjouis au fond de ma somnolente inertie, et ce fut tout.— Mais je me trompais. A mon insu, un élément nouveau venait d'entrer dans ma vie. Une frayeur était née. Je fus conduit à m'occuper de moi-même et de ma situation. Ce mariage auquel je me laissais traîner, me parut un refuge. Loin de me raidir, je fis un pas en avant, et l'*affaire*, à laquelle manquait seulement mon im-

pulsion propre, se mit à marcher comme sur des roulettes.

On prit jour pour le contrat. Je me disais, avec cette morne joie des suicidés : Elle arrivera trop tard !

Elle, — Sophie !

C'était un soir. Je rentrais après un grand dîner chez le notaire. J'avais causé longuement avec Julie.

Je le répète : c'était une bonne et belle fille. Je me jetai, haut et blanc cravaté que j'étais, dans ma bergère avec une indicible fatigue. Liban, qui était là pour me déshabiller, se mit à tisonner le feu. Je vis bien qu'il avait un discours à prononcer.

— Personne n'est venu, demandai-je par manière d'acquit.

— Quant à ça, me répondit-il en se redressant et en atteignant sa boîte de platine, — il en vient toujours maintenant... des éditeurs, des directeurs... ça l'aurait-il flatté de son vivant !... mais ils n'avaient garde ! Mourez, si vous voulez qu'on coure après vous... Ça n'est pas l'embarras, voilà que monsieur prend aussi bien mauvaise mine... et je ne comprends pas, moi, qu'on se marie quand l'inclination n'y est pas.

Cela fut lâché comme une bordée à bout portant. Liban était très-brave.

— Qui vous fait croire que l'inclination n'y soit pas, Liban, demandai-je.

Il haussa les épaules, puis, s'excusant aussitôt :

— Monsieur me permet comme ça des libertés, — répondit-il, — vulgairement parlant, que bien d'autres maîtres ne souffriraient pas. La source en est dans la connaissance mutuelle, ayant vu monsieur en bas âge et sortir du collége... L'abus n'en serait que plus maladroit... Mais l'inclination, voyez-vous, ça ne se donne pas... Vous n'êtes pas du même bois tous deux... Je ne vas pas contre qu'elle est beau brin de fille et de l'éducation... mais le fils de monsieur ne peut pas aimer le commerce : c'est dans le sang ces choses-là... et les incompatibilités, comme l'on dit, donnent naissance aux brouilles domestiques : tirages, querelles, branle-bas et mauvais ménages !

Liban n'aimait pas me voir aux lèvres certain sourire, quand il avait fait preuve d'éloquence. Il reprit péremptoirement :

— Monsieur peut en faire des sarcasmes, s'il est porté au plaisir de la moquerie, mais c'est comme je le dis. Souffler n'est pas jouer, et ce n'est pas avec des ironies qu'on rétorque, vulgairement parlant, les arguments solides de la saine raison.

— Mon pauvre Liban, lui dis-je, nous n'en sommes plus à discuter là-dessus : les choses sont tellement avancées !

— Tant que la bière n'est pas clouée, on peut en rappeler ! prononça-t-il sentencieusement.

Je ne sais pourquoi cette lugubre figure de rhétorique fit sur moi une fâcheuse impression.

—Songez, — dis-je avec quelque sévérité, — que vous parlez d'une jeune personne qui sera la maîtresse de ma maison.

Il croisa ses mains derrière son dos, ce qui annonçait toujours une forte harangue.

— Quant à ce qui est de la demoiselle elle-même, — me dit-il, — je ne lui en veux pas. Elle est ce qu'elle est... mais, désapprouvant le mariage, je ne resterai pas dans la maison quand, vulgairement parlant, elle en tiendra les rênes...

—Comment! m'écriai-je,—vous, Liban, vous songeriez à me quitter!

Il était pâle. Sa voix tremblait un peu. Il cachait son émotion croissante sous un redoublement de gravité.

— Jusqu'alors, reprit-il, — je ne connais que le service du célibat. Je me suis tâté en considération de ce que je vous ai presque vu naître, mais l'âge n'y est plus pour la souplesse qui prend aisément des nouvelles habitudes et s'y plie avec facilité... L'épouse qui entre dans une maison en souveraine n'aime pas les domestiques qui l'y ont précédée par droit d'ancienneté. C'est dans la nature humaine, remplie de jalousie et d'ombrage. On aime à tirer une barre, quoi, et à renouveler le mobilier.

— Mais, Liban, l'interrompis-je, — à supposer que vous soyez toujours respectueux avec ma femme?

— Pour le respect, pas de difficulté, mais la sympathie... Puisque monsieur le souffre avec bonté, je veux lui parler franchement... si j'avais fait le mariage moi-même...

L'idée me sembla tellement bouffonne et imprévue que mon rire éclata malgré moi.

Liban, piqué au vif, baissa la tête. Je voulus m'excuser, car j'aimais véritablement ce bon garçon. Il m'arrêta d'un geste triste noble.

— Je ne suis pas sans connaître, prononça-t-il lentement, — la distance sociale qui nous sépare. J'aurais tort de me plaindre, monsieur, n'ayant jamais mis de fierté à m'humilier comme il y a des maîtres. Monsieur a le droit de rire quand je parle, surtout quand il m'échappe des inconséquences, et c'est le cas présent où je viens de dire une hardiesse, vulgairement parlant. Monsieur ne me refusera pas d'entendre mes explications... Je me serais mis au feu pour le père de monsieur, et pour monsieur, c'est à peu près tout de même...

L'habitude, s'interrompit-il les larmes aux yeux, mais la tête haute et raide, — on s'accoquine, n'est-ce pas vrai!... Enfin, de manière ou d'autre, ça y est : j'espérais ne vous quitter qu'à mon dernier soupir... et je me disais : Quoi donc! je donnais bien des avis au père, même sur les ouvrages de son génie! Si je vois le fils tourner vers le mariage, comme c'est la vraisemblance et à souhaiter, puisque

dans cet état seulement on trouve la félicité calme et durable, je regarderai, j'examinerai... J'en ai tant vu!... S'il y a un défaut, mauvais teint ou laine et coton, je dirai *stop* comme à bord des bateaux. Si, au contraire, c'est gentil, tout gentil, tout soie, plein la main, je pousserai la roue, vulgairement parlant, découvrant les qualités cachées, vantant ceci et ça; enfin, bref, soufflant dans la voile au prorata de mes forces et moyens... Voilà ce que j'entendais par cette locution fautive : faire le mariage de monsieur.

Je lui tendis la main et je la serrai comme celle d'un ami.

— Nous causerons de cela quand il sera temps, Liban, — dis-je; — vous réfléchirez...

— Monsieur est la bonté même, — répliqua-t-il, — mais j'ai déjà réfléchi.

J'eus un peu d'impatience, je l'avoue. En tous cas, j'avais été assez loin dans la voie des accommodements.

— Liban, — repris-je, — vous ferez ce que vous voudrez, mon ami. J'aurais préféré vous garder. Jamais je ne me serais séparé de vous... Mais, en somme, vous êtes libre.

Il avait achevé près de moi son service du soir. Il se retira en disant :

— Je remercie monsieur de ses bontés.

Je restai seul. Peut-être est-ce le résultat de ce malaise physique et moral qui précède toute grande

maladie. Il m'est arrivé rarement de ressentir un accablement pareil à celui qui s'empara de moi quand Liban se fut éloigné. L'abandon où j'étais me causa une sorte d'horreur. Le mariage devait-il être un refuge contre cette solitude odieuse? Peut-être. Tous les penseurs l'ont dit : l'amour n'est pas un élément nécessaire du ménage. On s'associe pour supporter la vie en commun. Les intérêts se confondent. L'estime mutuelle fait naître la sympathie.

Certes, ce n'était pas la pente qui devait me ramener à mes rêves d'autrefois. Mais il est d'étranges détours. Cette aspiration vers le mariage n'évoquait pas pour moi l'image de Julie, ma fiancée. Une autre image frappait au seuil de mon esprit; je faisais de vains efforts pour la chasser.

Elle pénétra en moi. Sophie! Je vis Sophie ou plutôt cet être idéal que personnifiait pour moi Sophie, sans cependant atteindre à toutes ses perfections. Dès que l'idée de Sophie eut franchi la barrière que lui opposait ma raison, elle me domina complétement. Je sentis que la fièvre venait, aux bigarrures plus tranchées de mon rêve. J'eus comme une intuition magnétique que Sophie songeait à moi précisément à cette heure.

Je l'entrevoyais seule dans une pièce très-sombre. Elle pleurait.

Puis, tout à coup, un homme sortait de l'ombre,

un homme aux mouvements heurtés comme un tigre quand il rampe. Son visage s'éclaira vaguement; je le trouvais hideux : c'était Léo Eberhardt.

Il s'approcha de Sophie qui sembla lui refuser quelque chose. Il la frappa brutalement à la joue. Dire la fureur extravagante qui s'empara de moi serait chose impossible. Je poussai des cris de rage et l'écume me vint à la bouche. Je fis pour me lever et pour m'élancer des efforts terribles. J'étais cloué à ma place, j'étais enchaîné; une force invincible immobilisait tous mes membres.

Sophie tournait cependant vers moi ses pauvres grands yeux pleins de larmes. Elle m'appelait à son secours. — Et ce tigre d'Eberhardt me provoquait de sa prunelle aiguë comme la pointe d'un couteau. — Il riait.

Je fus réveillé en sursaut par l'entrée de Liban, qui accourait. C'était un cauchemar. Je m'étais endormi tout habillé dans mon fauteuil.

— Qu'a donc monsieur? demanda Liban d'un air effrayé; je n'ai jamais entendu de cris pareils.

Je lui fis signe de me donner à boire. Je ne pouvais pas parler. Pendant que je buvais une gorgée d'eau, il essuya la sueur abondante et froide qui coulait de mes tempes.

— Cela va mieux, dis-je.

Mais je grelottais et mes dents se choquaient. Liban voulut me prendre les aisselles pour me con-

duire jusqu'à mon lit. Je vis qu'il avait une lettre à la main.

— Qu'est cela? demandai-je.

— C'est venu par la poste. Si monsieur n'avait pas crié, j'aurais attendu à demain pour lui remettre cette lettre.

Je la lui arrachai des mains. Mon cœur se contractait si fort, qu'il me semblait entendre ses battements. Un murmure confus était dans mes oreilles. J'avais de grands tressaillements qui lançaient mes deux genoux l'un contre l'autre. La lettre me glaçait les doigts.

J'avais reconnu ce papier épais et lourd, ce papier vergé à la couleur d'azur pâli, le papier de Londres, — le papier de cette première lettre où l'on m'ordonnait de fuir.

L'écriture de l'adresse était la même.

Je fus longtemps à déchirer l'enveloppe, parce que mes mains paralysées n'obéissaient plus qu'imparfaitement à ma volonté. L'enveloppe brisée, je fus longtemps encore à déplier le papier. Liban me soutenait pendant cela. J'entendais sa respiration qui haletait. Je me disais : Il voit bien que je vais mourir.

Mais cela ne m'inquiétait point. Ma passion était de reconnaître le contenu de la lettre. Je l'approchai tout ouverte de mes yeux. Je vis des ondes qui roulaient et que parsemaient des étincelles vivement

agitées. Le papier lui-même disparaissait désormais à mes regards, à plus forte raison l'écriture. Plus je m'efforçais, plus ces ondes tumultueuses se mêlaient. Malgré l'effort de Liban, il me semblait qu'elles me soulevaient. J'eus frayeur; la racine de mes cheveux me piqua. Mon épouvante était de mourir avant de savoir le contenu de la lettre.

Je me souviens que Liban éperdu me répétait en tremblant :

— Couchez-vous, monsieur, couchez-vous!

Je me débattais contre lui sans doute, car la pression de ses doigts me causait d'insupportables douleurs. — J'ignore comment je m'y pris pour lui faire comprendre qu'il fallait me lire la lettre.

Il me dit, et ce fut, après tout, un choc favorable qui me rendit une partie de mes facultés, — il me dit :

— La lettre n'a point de signature... c'est de quelque ancienne connaissance.

— Comment est timbré ce papier? lui demandai-je, étonné moi-même de pouvoir parler.

— N. M., me répondit-il; — tout ça est de fabrique anglaise.

— Nelson Manby! prononçai-je tout au fond de ma pensée; — Sophie!

Puis, frémissant d'impatience et tâtonnant comme un aveugle pour toucher encore ce papier que Liban m'avait pris, j'ajoutai :

— Lisez !... et ne me trompez pas !

Liban m'obéit aussitôt et lut :

« Si vous vous mariez, je mourrai. »

J'attendais la suite, en proie à une émotion qui allait jusqu'à la détresse. Liban me dit :

— Il n'y a que cela.

Puis avec effort :

— Je puis donner ma parole d'honneur à monsieur que je ne connais pas cette dame... Monsieur pourrait penser qu'étant opposé au mariage en question, j'ai intrigué...

Pauvre Liban! Il s'agissait bien de lui ! Sophie! Sophie! J'étais aimé! Elle parlait de mourir! Ce que je pensai à cette heure de fièvre délirante appartient à cet ordre d'idées que la plume ne rend point. J'aimais et j'avais une sorte de joie sombre à me sentir mourir. C'était bien ainsi qu'il fallait savourer les délices de cet amour impossible. C'était le dénouement heureux et fatal.

Je ne parlai plus. Mes membres s'engourdirent. — Dès que j'eus cessé de me raidir, Liban qui était très-robuste, me porta aisément dans mon lit. Je n'étais pas évanoui, cependant, selon la signification ordinaire qui s'attache à ce mot. Le sens de la vue m'était enlevé ainsi que la possibilité de me mouvoir, mais j'entendais parfaitement.

Liban pleurait comme un enfant. — Dix minutes après, il y avait un médecin à mes côtés.

Il me tâta le pouls et dit :

— Entre les mains d'un autre, son affaire serait claire... avec moi, tout ira bien.

Il fit une ordonnance vénérablement longue, et se retira en indiquant son pharmacien.

Le médecin et le pharmacien donnent au monde un bien bel exemple. Que cet hommage soit rendu au docteur Pythias et à Damon, son apothicaire.

Liban s'étendit dans la bergère à mon chevet, quand il eut exécuté toutes les prescriptions de la science. Je l'entendis qui murmurait :

— Il dort... J'ai eu une fameuse alerte !... C'est tout de même drôle qu'il ne m'ait pas ouvert la bouche de l'ancien état de son cœur, vulgairement parlant, au vis-à-vis de cette inconnue fréquentée à Londres ou en Irlande... Elle a une écriture bien mignonne... Et le mariage n'est pas encore fait !

IX

Un songe de malade.

Il avait raison, ce Liban : mon mariage n'était pas encore fait. J'eus une fièvre typhoïde excessivement grave, compliquée d'une affection nerveuse, à laquelle les cinq médecins qui me visitèrent donnèrent cinq noms différents. Ma cécité passagère avait sa source dans le désordre profond de mon appareil innervateur. Elle ne dura qu'un jour.

Mais la fièvre fut longue et me tint au lit plus de deux mois. La maladie nerveuse présenta des symptômes de somnambulisme et de catalepsie fort extraordinaires : je vous les raconterai quelque jour. Les médecins dissertaient et formulaient. Liban aurait voulu m'ingérer tous les médicaments de France et de Navarre. Je n'étais pas du même avis. J'en pris peu. J'en jetai beaucoup dans ma ruelle, où ils n'endommagèrent que les matelas. Grâce à ce régime, la nature victorieuse l'emporta sur la fièvre tenace.

Liban fut admirable. Il ne me quitta pas d'un ins-

tant. Quand je me relevai, il était aussi maigre et aussi défait que moi.

M. Bodin de Viroflay vint me voir assez souvent au début de ma maladie; il amena deux ou trois fois M. Janvier de Saint-Denis, mon beau-père présomptif. Celui-ci m'apporta un matin des confitures de la part de Julie. Leurs visites devinrent peu à peu plus rares. Le beau-père disparut le premier, puis je n'entendis plus parler de personne.

Ces mariages vont et viennent. Ils ne sont pas plus difficiles à défaire qu'à faire. Nul ne saurait dire pourquoi ils ont lieu; tout le monde ignore pourquoi ils n'ont pas lieu. Quand ils manquent, les fiancés ne disent rien et n'en pensent pas davantage : hymens de notaire.

On en a vu qui avaient pour résultat de très-bonnes maisons. Il en est un surtout à ma connaissance, qui prospère incomparablement. Le mari aime Versailles, la femme adore Paris : ils détestent tous deux les chemins de fer. On ne les a jamais vus se quereller que le premier jour de l'an, seule fête où ils se rencontrent chez l'officier ministériel et obligeant qui se réjouit de les avoir unis.

Mon mariage, à moi, s'en alla tout doucement. Nous ne prîmes même pas la fatigue de rompre. Je fis une visite après mon rétablissement. On devisa de la pluie qu'il faisait et du beau temps qu'il ferait sans nul doute quand la saison y serait. Julie fut



charmante. Oncques, depuis lors, je n'entendis parler d'elle.

C'était une nuit du mois de février. La fièvre faisait trève un peu, mais je me trouvais dans un état nerveux si bizarre, que toutes mes sensations sophistiques me donnaient défiance de moi-même. Je n'étais sûr ni de ce que je voyais ni de ce que j'entendais ; je ne savais si je dormais ou si je veillais. Mon intelligence n'était pourtant pas engourdie : j'avais de vagues et subtiles puissances de déduction. Ma souffrance principale était une céphalalgie sourde qui mettait au-devant de ma vue comme un voile à demi transparent. Il y avait des instants où cet état, loin de m'affecter péniblement, dégageait pour moi une sorte de molle quiétude. Je n'ai jamais tenté de me procurer les ivresses de l'opium : je me figure qu'il doit y avoir, dans certaines phases de cette ivresse, des effets analognes.

Il pouvait être une heure du matin. Depuis quelque temps déjà je n'entendais plus aucun bruit dans ma chambre. Au dehors, le roulement sourd des voitures allait s'affaiblissant. On avait dansé au piano de l'autre côté de la rue : je venais d'entendre le dernier accord de la dernière polka. Je n'appelais point le sommeil. Je me demandais paresseusement

quelle différence il y avait entre mon état actuel et le sommeil. Je souhaitais rester ainsi longtemps, — toujours.

Ma chambre n'était éclairée que par une veilleuse pendue au plafond. Avez-vous jamais été malade, Hélène? Savez-vous quelle importance a pour le pauvre malade le paysage de sa chambre? quelles combinaisons il trouve dans le dessin de ses rideaux, quelles fantaisies il découvre parmi les arabesques de sa tapisserie? Moi, j'avais un édredon à ramages qui m'offrait, à certaines heures, une collection complète de héros nus, traités à la manière de David. On ne saurait croire combien ce fatal couvre-pieds retarda ma guérison. Je hais Romulus. J'abhorre Tatius; je ferais cent lieues pour ne pas rencontrer les Sabines. Tout cela m'entourait. Bien plus : les trois Horaces, tenant leurs trois glaives, étendant leurs trois mains raidies et rejetant en arrière leurs trois casques impertinents, me regardaient avec des yeux d'Odéon, et me récitaient tous les trois à la fois la même tragédie de M. Ponsard. Ce sont de cruels moments, — mais j'avais dans ma ruelle un pli de rideau où couraient ces lignes capricieuses et affectionnées par les tapissiers de Smyrne. Le drapé du rideau brisait ces lignes et leurs lacs de certaine sorte : cela me montrait, dans un lointain d'azur, une ronde de belles filles. Comme elles allaient! que le vent savait bien prendre et enfler leurs écharpes

folles! Il y en avait qui portaient autour de leur tête échevelée des guirlandes de fleurs et de raisins. Je les connaissais toutes : les rieuses et les sérieuses, celles dont le minois fripon provoquait, celles dont le pur profil rêvait. J'en aimais quelques-unes...

J'entendis sonner un coup à la pendule. C'est l'heure vague. Ce pouvait être minuit et demi, une heure, une heure et demie. Je me souviens que je me dis précisément cela et que je pensai : Je vais mieux, puisque je m'occupe de l'heure. J'essayai de me retourner dans mon lit. J'étais de pierre : impossible de faire un mouvement.

Mes yeux voyaient confusément, comme je l'ai dit. Je savais que cette masse noire, immobile au pied de mon lit, c'était Liban qui dormait, le pauvre bon garçon, qui dormait d'un œil seulement et d'une oreille, toujours prêt à sauter sur ses pieds au moindre appel de ma part.

Plus loin, sous la veilleuse, en pleine lumière, c'était madame Vincent, ma garde. Depuis une huitaine de jours, Liban, harassé de fatigue, s'était adjoint une garde. Je la connaissais : c'était l'ancienne jardinière de la maison de la rue d'Astorg. Elle avait perdu son mari ; madame d'Ablon lui faisait cent écus par an. Elle gardait les malades pour élever sa petite famille. Reconnaissez ici, Hélène, le tact de ce Liban.

Madame Vincent ne me gênait point comme eût fait une autre garde. Au contraire, sa vue m'était

agréable. Autrefois, elle apportait souvent de beaux bouquets à mon père, qui payait l'apprentissage d'un de ses enfants.

J'avais soif. J'écoutai : Liban ronflait discrètement. Je n'entendais point ce faible bruit que faisait l'aiguille de madame Vincent. La pauvre femme travaillait sans cesse d'ordinaire. Je me dis : Elle dort aussi dans quelque coin. — Je n'eus garde de l'éveiller.

J'étais si peu dans cette situation d'esprit qui provoque les visions ou les extases, que je souriais, je m'en souviens bien, à un souvenir de collége. En promenade, à Juilly, quand nous avions bien soif, nous mettions un petit caillou dans notre bouche. Je souhaitais d'avoir un caillou pour le mettre dans ma bouche. Puis je me demandais : Pourquoi un caillou a-t-il la propriété de calmer les ardeur de la soif?...

Il n'y avait pour séparer ma chambre du petit salon qu'une portière tombante à double battant. C'était le point le plus éloigné de mon lit et aussi l'endroit le plus obscur. Mon regard s'y portait par hasard en ce moment. Je n'y voyais que du noir.

A quoi vous attendez-vous, Hélène, après toutes ces préparations? — Il me sembla ouïr un frôlement léger : la chanson que gazouillent vos robes de soie, mesdames.

La pauvre chose qu'une tête de malade, n'est-ce

pas? Je n'étais pas de ces jeunes gens heureux qui ont de charmantes visiteuses à leur chevet. Ma vie était vraiment pure jusqu'à l'austérité : la preuve, c'est que, depuis ma maladie, aucune robe de soie n'avait franchi le seuil de ma porte. Liban, quand il me croyait endormi, rendait parfois à ma vertu une justice un peu dédaigneuse : Liban était un homme à bonnes fortunes.

— Vulgairement parlant, disait-il à madame Vincent qui l'écoutait comme un oracle, — on ne peut pas accuser celui-là de s'être abîmé la santé dans les débauches des débordements, libertinages, fredaines et autres... ça a toujours été sage comme une image... et je pencherais à présupposer qu'il est malade, contrairement à l'habitude générale de nos jeunes gens polkeurs et noceurs, pour avoir fait trop d'économie de santé... La vie de Paris demande ça : les médecins ne vont pas contre... et j'en connais même qui vont bien, des médecins, soit dans le rapport des noces et festins, vulgairement parlant, soit dans la culture du jus de la grappe, avant, pendant et après le repas.

Et pourtant, Hélène, j'avais entendu le frôlement d'une robe de soie, dans ma chambre, aux environs d'une heure du matin. Était-ce la pauvre mère Vincent? Était-ce mon rêve? mon rêve n'allait guère vers des idées de femmes. Ce à quoi je pensais le moins, c'était assurément aux robes de soies.

Je fis effort pour voir, sans que l'idée me vînt d'appeler. Dans la situation où j'étais, plus on essaie de percer le brouillard épandu au-devant des prunelles, plus le brouillard s'épaissit. Je ne vis rien. Je me fatiguai au point d'être obligé de fermer les yeux. Pendant que j'avais les yeux fermés, le même frôlement léger et presque insaisissable eut lieu. La tringle de la draperie grinça. Il y avait là quelqu'un, c'était chose certaine.

J'appelai très-doucement : Madame Vincent.

Je la vis aussitôt à mon chevet. Elle porta mon verre à mes lèvres et drapa ma couverture après m'avoir tâté le pouls.—Moi, je tâtai sa robe, qui était en vieux mérinos.

— Cela va mieux, dit-elle.

Un soupir vint jusqu'à mon oreille. Il partait du coin obscur à côté de la draperie. Je regardai encore, je ne vis que mon brouillard.

Madame Vincent s'éloigna et disparut à mes yeux. Elle ne prit point sa place ordinaire sous la veilleuse. Pendant plusieurs minutes, un silence profond régna dans ma chambre. Je laissai retomber mes paupières. Après trois ou quatre autres minutes passées, madame Vincent dit :

— Il dort.

Madame Vincent n'était donc pas seule. Je guettai une réponse. La réponse ne vint point. Je résolus alors de combattre le sommeil et de faire sentinelle

toute la nuit. C'est là, n'en doutez pas, Hélène, un remède assuré contre l'insomnie. Au bout d'un quart d'heure, je dormais profondément. En m'éveillant, j'entendis sonner trois heures. J'avais perdu tout souvenir de mes récentes impressions : rêve ou réalité. Aussi ouvris-je les yeux sans but et par habitude. Rien n'avait bougé dans la chambre. La fatigue de ce pauvre Liban était de celles qui ronfleraient quarante-huit heures sans débrider. Je fus content de le voir reposer ainsi, et je cherchai de l'œil madame Vincent. Mon regard rencontra le point noir, auprès de la porte du salon. Je fus joyeusement étonné de distinguer, très-confusément il est vrai, les dessins du reps de laine qui formait la draperie. Mon regard descendit, et je vis que les deux rideaux entr'ouverts formaient un vide entre eux.

Dans ce vide, il y avait quelque chose....

Il est un jeu d'optique fort curieux qui amuse beaucoup les enfants et même les grandes personnes : cela s'appelle les tableaux changeants ou fondants.

C'est fort simple derrière la toile, dit-on; devant la toile, c'est hautement fantastique, et cela donne, aux gens les mieux éveillés, toutes les sensations du rêve. Les objets se transforment littéralement sous vos yeux, comme si je ne sais quel souffle féerique les touchait. L'arbre devient géant et brandit une massue; les lignes rondes et confuses d'une forêt se carrent pour former un château aux cent fenêtres

éclairées ; les vagues de la mer bondissent tout-à-coup parmi les fleurs du parterre, puis, au lieu de ces lames sombres dont la crête blanche écume, vous voyez un autre océan : la foule : cent mille têtes agitées autour d'un supplice ou d'un triomphe...

Ce fut comme à la fantasmagorie. Je ne saurais expliquer la chose par une autre comparaison. Un visage angélique sortit du noir, peu à peu ; — ses contours indécis s'affermirent, sa radieuse couronne de cheveux blonds s'éclaira. Je vis tout, jusqu'au sourire triste et délicieux qui embellissait cette beauté suprême.

Je retins mon souffle. J'eus peur de faire envoler la vision.

C'était Sophie, la vision : non pas la Sophie au dîner de Manby, mais Sophie telle que je l'avais aperçue au bras de sa mère, dans le transept du Palais de Cristal. — C'était le portrait enfin, l'éveil de mon imagination, de mes sens et de mon cœur, le portrait du salon d'Ablon, le rêve et l'amour de toute ma jeunesse.

Hélène, si vous saviez comme elle était belle ! Si vous saviez comme tout mon être s'élança vers elle ! Si vous saviez avec quelle ardeur spendide je l'adorai dans mon âme esclave !

Sophie ! mon culte ! ma folie !

Comment vous exprimer cela complètement ? Le nom est de trop. Ma folie et mon culte ne s'appelaient

point Sophie. C'était bien Sophie, mais cela avait nom : le portrait.

Encore, si je dis : c'était bien Sophie, je me trompe. C'était Sophie, vue sous un certain angle. C'était l'idéal de Sophie.

Combien de temps resta-t-elle ainsi à me regarder, car elle me regardait ; et son âme qui était dans ses yeux me dardait un indicible bien-être. Combien de temps? Je ne sais : cela me parut très-long. Croyez-moi : le paroxysme de l'extase semble étirer les minutes, comme le paroxysme de la souffrance. Je la remerciais tout bas et pieusement, comme on parle à Dieu. Je ne demandais point : Pourquoi est-elle ici? J'avais assez de savourer sa présence ..

Liban s'éveilla tout à coup et sauta sur ses pieds en se frottant les yeux. Je fus ingrat, je le confesse. En cet instant, je méconnus ses loyaux services, j'eus envie de le chasser. Il suffit d'un soupir du vent pour rider la surface de l'eau : que faut-il pour faire évanouir un songe? Ma céleste vision disparut. Soit que je l'eusse vue avec les yeux de l'esprit seulement, soit qu'il eût suffi du brusque mouvement de Liban pour ébranler de nouveau mes pauvres nerfs et me rendre mes vapeurs, la brume se reprit à rouler au-devant de mes paupières. Je ne distinguai même plus la draperie.

Liban appela madame Vincent, qui vint aussitôt.



— Rien de nouveau? demanda-t-il.

— Rien de nouveau, répondit-elle, non sans un peu d'aigreur, — si ce n'est que M. Charles dormait paisiblement et que vous l'avez réveillé.

Liban prit un air tout penaud.

Était-ce vrai? Avais-je dormi? Liban m'avait-il réveillé? Quelque chose en moi m'affirmait bien le contraire, mais je ne savais pas, je doutais : je n'avais plus confiance en mes propres impressions.

Madame Vincent ajouta :

— Vous feriez bien mieux d'aller dormir dans votre lit : vous prendriez du repos et vous ne troubleriez pas celui de votre jeune monsieur.

Liban courba la tête sous cette logique du bon sens, mais il se rassit dans la bergère.

Moi, je soupçonnais vaguement que la garde avait intérêt à éloigner Liban. Mais ma pensée oscillait avec la rapidité de l'éclair. Chacune de mes réflexions s'évanouissait sans laisser de trace. Dix minutes après le départ de Liban, je raillais en moi-même ma crédulité.

Sans le frôlement de la robe de soie qui restait comme une cicatrice à ma conscience, j'aurais repoussé victorieusement toute la fantasmagorie de ma nuit. Le frôlement de la soie restait en quelque sorte comme un jalon matériel. C'était comme si ma vision eût oublié chez moi ses gants ou son mouchoir de poche. Je me rappelais très-bien, en effet, que le

bruit de la soie avait précédé l'aventure. J'avais dormi entre deux. Je gardais mémoire de ce sommeil.

Ma vision, — Sophie, — avait une robe de taffetas noir.

Liban s'absenta un peu après le lever du jour. Je demandai à madame Vincent :

— Est-ce que je ne vous ai pas prié de me donner à boire cette nuit?

— Si fait, monsieur, me répondit-elle, — et si vous vous rappelez cela, c'est que vous êtes sauvé, par la grâce du bon Dieu.

Elle fit le signe de la croix dévotement. Elle avait de l'attachement pour moi, et c'était une honnête femme.

— Madame Vincent, lui dis-je en posant mon regard sur elle, — je me rappelle encore autre chose.

Elle pâlit, puis le sang lui monta au visage.

— Que monsieur Liban vous a réveillé, pas vrai? murmura-t-elle.

Je lui fis signe d'approcher. Quand elle fut tout près de moi :

— Combien y a-t-il de temps, lui demandai-je tout bas, — que M. et madame Nelson Manby sont à Paris?

A cette question, un soupir de soulagement dilata sa poitrine. Qu'avait-elle donc redouté? Ma tête

n'était pas encore bien forte, sans cela j'aurais profité du trouble où je la voyais.

— Deux mois... me répondit-elle, trois mois peut-être....je ne sais pas au juste.

— Vous avez continué d'avoir des relations avec madame Manby ?

— Pauvre chère enfant! Je serais bien ingrate si son nom n'était pas tous les jours dans ma prière... Cette famille d'Ablon a été la providence de mes petits, monsieur.

—Je sais cela..Vous voyez souvent madame Manby?

La bonne femme hésita.

— Répondez-moi franchement, lui dis-je avec sévérité.

— Et pourquoi ne serais-je pas franche avec vous, monsieur Charles? répliqua-t-elle en relevant la tête; je vous ai vu tout petit... et votre père a été bien bon pour nous. Si je ne vas pas aussi souvent que je le voudrais rendre mes respects à mademoiselle Sophie... à madame Manby, puisque c'est son nom... c'est que le monsieur anglais est haut et fier un petit peu... On le dit si riche!... Si, par cas, mademoiselle Sophie... madame Manby, avait besoin de quelqu'un qui l'aime et qui la soigne, je la verrais plus souvent.

Tout ceci avait une grande apparence de véracité. Pourtant, je demandai encore :

— Quand avez-vous vu madame Nelson Manby pour la dernière fois?

Madame Vincent compta au-dedans d'elle-même, puis elle me répondit :

— Il y a bien à peu près trois semaines.

Liban rentrait avec le docteur. Celui-ci me trouva plus de fièvre que la veille. Il me formula, ce matin, une de ses plus remarquables ordonnances. J'en avais pour deux louis chez le pharmacien. Il s'en alla content, non sans m'avoir insinué qu'en sortant de chez moi, il se rendait : 1° chez madame la marquise; 2° chez l'ambassadeur du Mexique; 3° chez la nièce du garde des sceaux; 4° chez la petite Ruzzola, bayadère de haute école, dont les débuts étaient soignés à la fois par trois grandes entreprises financières. Cher ange!

Je passai une bonne journée. Je me reposais dans mon rêve avec un plaisir d'enfant. J'entendais sans cesse ce frôlement de la robe de soie. Quand je regardais la draperie, je revoyais, par la pensée, ma tête d'ange entre les deux rideaux. Liban me parla plusieurs fois : je ne lui répondis point; je voulais rester avec moi-même.

En revanche, j'avais un désir impatient d'entretenir encore madame Vincent seul à seule. Je me creusais la tête pour trouver un prétexte d'éloigner ce pauvre Liban. Son zèle assidu, qui ne se démentait jamais, me gênait plus que je ne puis le dire. Je lui en voulais mortellement.

Jean frémissait, figurez-vous, Hélène, quand je lui

racontais l'histoire de cette fièvre : notre ami Jean, si fort! si jeune! si bien gardé contre les défaillances nerveuses par toute sorte d'exercices vaillants. Je l'ai vu pâlir et mouiller ses deux mains de la sueur qui était à ses tempes. Il vaut mieux entendre cela que de le lire. Sous le simple récit du fait, la parole met l'émotion intime. En deux mots, si vous étiez là, sur mes genoux, comme au temps où vous aviez dix ans, — ou bien gracieusement assise sur votre chaise Renaissance, rêveuse et déjà grande demoiselle, — en deux mots, je vous expliquerais mes angoisses et mon bonheur. Vous ne vous étonneriez point alors, Hélène mignonne, de l'importance que j'accorde à ce songe ; vous devineriez, rien qu'au tremblement de ma voix, que ce songe c'est toute mon histoire...

J'attendis tout le jour. Vers cinq heures, Liban sortit pour dîner. Dès que j'eus entendu le bruit de la porte extérieure qui se fermait, j'appelai madame Vincent d'une voix si forte que j'en eus comme un choc.

— Est-ce que vous vous sentez plus mal, monsieur Charles? demanda la bonne femme en ôtant ses lunettes d'une main tremblante.

Il s'agissait bien de ma santé!

— Venez vous mettre là, tout près de moi, lui dis-je ; — causons du temps passé... J'aime à me souvenir de ce jardin, de cette maison...

— Pour quant à ça, m'interrompit-elle, — mon

pauvre Vincent s'y entendait... Il avait été au Luxembourg... Le jardin était bien tenu...

— Et la chèvre! comme elle était jolie!

— Elle venait de Corse... Oui donc, qu'elle était gentille!... Fallait quelqu'un de méchant pour la tuer.

— Pour la tuer! répétai-je avec autant d'horreur que s'il se fût agi du meurtre d'une créature humaine; — qui donc a tué la chèvre de Sophie?

La figure de madame Vincent se rembrunit.

— Elle n'était pas plus à mademoiselle Sophie qu'aux autres, répliqua-t-elle sèchement; — je n'accuse pas ce monsieur Eberhardt de l'avoir tuée *à l'exprès*... mais il la brutalisa à coups de pieds pendant qu'elle portait... et la pauvre petite bête traîna tout au plus quinze jours...

Le nom d'Eberhardt me serra le cœur. C'était lui qui avait tué la chèvre! Son image passa devant moi. Je vis la haine mortelle que j'avais contre lui.

Madame Vincent poursuivit :

— En voilà un qui en aurait lourd à porter, si chaque propos pesait seulement une once!

— On disait donc beaucoup de mal de lui!

— Et qu'il avait de *grands besoins!*... prononça madame Vincent avec emphase : — les ivrognes ont tous grand soif... Moi, je ne sais pas si tout ce qu'on disait comme ça était vrai.... Mais M. d'Haynard.... M. le baron... le beau-frère de madame qui travail-

lait à la Bourse, lui donna des calottes une fois dans le jardin, en lui reprochant de voler de l'argent à sa femme...

— Après mon départ de Paris?

— Je ne me souviens pas au juste.

— Cela fit du bruit?

— Assez... On se moquait du baron d'Haynard.

En bas comme en haut, telle est toujours la justice du monde.

— Vous ne vous figurez pas, madame Vincent, repris-je, — comme cela me divertit de causer avec vous.

— Monsieur est très-honnête, répondit-elle évidemment flattée; — monsieur ne me parle pourtant pas souvent...

— C'est à cause de Liban... bon garçon, mais un peu bavard... et, dites-moi quand les d'Ablon furent dans les mauvaises affaires, on accusa cet Eberhardt...

— Je crois bien!... Il y avait des billets souscrits!... La pauvre madame d'Ablon avait tant de confiance en ce coquin-là!... Il avait eu de *grands besoins* pour plus de quarante mille francs en une seule année.

J'avais une route tracée que je suivais avec une singulière adresse.

— Dans sa jeunesse, fis-je négligemment, — cette bonne madame d'Ablon devait être une beauté?

— N'avez-vous pas vu le portrait qui est dans le salon? repartit vivement la veuve du jardinier.

J'eus peine à cacher mon émotion.

— Sophie ressemble à ce portrait, balbutiai-je.

— Pas Sophie... commença la bonne femme.

Elle s'interrompit en rougissant et murmura :

— Madame d'Haynard y ressemblait bien aussi.... Ils sont tous beaux dans cette famille-là.

Manifestement, ce n'était pas là sa première pensée. Mais j'avais mon but, mon idée fixe. Je ne voulais pas prendre le change.

— Où est-il maintenant, le portrait, madame Vincent? demandai-je.

— Chez madame.

— Madame d'Ablon?

— Où donc?... Ils n'en sont pas à faire la vente, Dieu merci!

J'avançai ma main hors de ma couverture et pris celle de la bonne femme, qui me regardait d'un air étonné.

— Vous allez toujours chez madame d'Ablon? prononçai-je tout bas.

Elle changea de couleur et ses yeux exprimèrent la défiance.

J'avais une question sur les lèvres. Dix fois j'ouvris la bouche pour demander :

— Reverrai-je ce que j'ai vu cette nuit?

Mais, en vérité, j'eus peur de passer pour fou. Je

ne croyais pas moi-même à mon souvenir. La honte me retint. Je dis, suivant mon autre idée :

— Je donnerais bien vingt-cinq louis pour avoir une copie du portrait de madame d'Ablon.

— Ah ! fit madame Vincent qui resta bouche béante.

Il y avait de la joie parmi son étonnement profond.

Elle ajouta :

— Pourquoi donc, monsieur Charles ?

— Parce que... fis-je ; parce que mon père aimait cette famille... et que moi... au temps où je m'occupais de peinture... vous vous souvenez bien que je me suis occupé de peinture ?... ce portrait est tout uniment un chef-d'œuvre !

Madame Vincent baissa la tête.

— Il n'y a pas besoin de vingt-cinq louis, dit-elle, je sais bien que monsieur est incapable de faire un mauvais usage... C'est moi qui ai les clés quand ces dames vont au château de M. d'Haynard...

— Ces dames ?... répétai-je.

— Madame et mademoiselle Aimée.

— Parbleu ! m'écriai-je en riant ; — est-ce que celle-là serait aussi une demoiselle maintenant ?

— Ma parole ! dit Liban qui poussa la porte, — on ne sait plus à qui se fier !... Ne voilà-t-il pas de belle besogne ? faire parler monsieur ? madame Vincent, je n'aurais jamais cru cela de vous !

— Ne la grondez pas, Liban, dis-je, — je suis guéri, vous voyez bien.

La bonne figure de Liban exprima un véritable ravissement.

Il eut des larmes plein les yeux.

Mais il se ravisa bientôt et dit avec autorité :

— Vulgairement parlant, monsieur n'est pas compétent pour décider ça... le docteur n'a pas rendu son arrêt... Silence et la diète, jusqu'à voir !

Il s'installa dans son fauteuil d'un air farouche, et la garde retourna à son ouvrage.

X

La maison de Naples.

J'avais bien dit : j'étais guéri ; mais ma convalescence fut extrêmement longue et marquée par d'étranges faiblesses d'esprit. Les phénomènes nerveux persistèrent longtemps après la fièvre passée. Chaque fois que les phénomènes nerveux reparaissaient, je rentrais dans l'atmosphère de cette nuit bizarre où j'avais eu ma vision. La pensée de Sophie était en moi et autour de moi. Je vivais en quelque sorte par la pensée de Sophie.

Un matin, madame Vincent profita de l'absence de Liban, pour mettre sous ma couverture la copie du portrait de madame d'Ablon.

Je vous jure, Hélène, que je ne crois pas avoir éprouvé une plus grande émotion en toute ma vie. C'était bien ce portrait que j'aimais, et je n'aimais que ce portrait. Avant Sophie, madame la baronne d'Haynard avait joué le même rôle au-devant de mes jeunes fantaisies. Mais, derrière la beauté faite

de la baronne, derrière les grâces juvéniles de Sophie, il y avait le portrait, mon idéal, ma passion, mon extase.

Or, voici quelque chose d'étrange, ou je ne m'y connais pas. Vous savez combien la photographie pâlit l'objet reproduit. La photographie d'un tableau n'est, à vrai dire, que l'ombre d'un tableau. Les maîtres de cet art, et le grand Nadar lui-même, n'ont pas d'autre opinion. Eh bien! la copie du portrait était au-dessus du portrait.

Il y avait dans la photographie quelque chose de vivant et de charmant qui n'était pas dans le portrait. Voulez-vous savoir? la photographie reproduisait bien plutôt ma vision que le portrait, ma chère vision, le rêve de ma fameuse nuit de fièvre.

On eût dit que ma vision avait pris le costume de l'original du portrait et posé pour la photographie. Les reliefs y étaient comme lorsque l'appareil mord sur la nature. On sentait l'air dans les cheveux et l'œil mouillé enchantait le sourire.

Pauvre fiévreux n'est-ce pas? Sont-elles imprévues et bizarres, ces imaginations de malades!

Ah çà! devinez-vous, Helène? Riez-vous de ma persistance à vous poser une énigme dont vous avez trouvé le mot? Ce que je puis vous affirmer, c'est que moi, je ne devinai rien, je ne soupçonnai rien. Je m'étonnais profondément et sincèrement. C'était tout.

Je récompensai de mon mieux la veuve du jardi-

nier. Je ne la récompensai point assez, j'avais un trésor. L'ennui était désormais impossible. Ma convalescence fut un enchantement. Le portrait ne me quittait pas. Quand Liban s'absentait, je le mettais sur ma couverture : je l'examinais à mon aise, je le priais, je l'adorais; quand Liban était là, je le cachais, je le contemplais à la dérobée, l'attrait du fruit défendu se mettait de la partie. Oh! les délicieux jours que je passai sur cette couche où chacun me plaignait!...

La vision, cependant, ne revint pas. Je n'en conclus rien contre la réalité de mes perceptions, mais le ressentiment de cette aventure s'appâlit dans un doute vaporeux. Le portrait avait rejeté au second plan le rêve, qui restait néanmoins à l'état d'événement.

Au bout de trois semaines, je me levai. Quelques jours après, je pouvais faire un tour sur ma terrasse, en m'appuyant au bras de Liban. Quand il sut que j'avais jeté la majeure partie des médicaments dans la ruelle, il prit la persuasion qu'il m'avait sauvé la vie lui-même, indépendamment des médecins.

Le fait est que les médecins étaient parfaitement innocents de mon salut.

— Il existe des influences, me dit-il un matin en prenant sa pose d'orateur, — des mystères délicats, et vulgairement parlant, incompréhensibles à l'œil nu de la première vue, que les savants méconnais-

sent dans les académies autorisées, comme les tables parlantes et phénomènes issus du fluide dont chacun est pourvu selon ses moyens... Par quoi je me suis laissé dire que le dévouement assidu et d'arrache-pied sur place, peut produire des effets disproportionnés, si l'on a la volonté de bien faire et rien sur la conscience. Ça s'appelle le magnétisme. Je vous ai magnétisé dans mon fauteuil où je passais la nuit et les jours. C'est les médecins qui en auront la gloire, mais j'ai contribué à vous repiquer, j'en ai l'assurance!

A supposer que sa croyance fût une illusion, j'étais bien éloigné de la lui ravir. Son attachement me touchait; j'étais sûr de lui comme de moi-même. En outre, sans rien ôter au mérite des médecins, mon opinion était que Liban et son fauteuil m'avaient fait tout autant de bien que leurs drogues, consciencieusement administrées à mon matelas.

Je ne lui reprochais qu'une chose à ce bon Liban; c'était son zèle. Depuis que j'étais en convalescence, il ne me quittait pas plus que mon ombre. J'étais esclave de ses soins, dans toute la rigueur du terme.

— Liban, lui dis-je, huit jours après ma première sortie, nous allons reprendre notre train ordinaire. Je n'ai plus besoin d'être veillé comme un malade.

— Les précautions, me répondit-il, absence momentanée d'excès de tout genre dans la nourriture, boisson et le reste... évitement du froid aux pieds dans

l'humidité... Bref, les soins de l'hygiène, vulgairement parlant, indiqués par l'expérience et la sagesse... avec ça, vous êtes sûr de votre affaire... et moi, je ne suis pas fâché d'aller un peu aux miennes.

Il partit. Pendant quinze jours, il dut veiller quelque autre que moi, car c'est à peine si je l'apercevais aux heures de son service officiel. Au bout de ces quinze jours, il me restait à peine un léger ressentiment de faiblesse et quelque tendance au rêve éveillé. J'étais bien véritablement guéri.

Je n'ai pas besoin de dire où allait ma pensée. Je n'avais qu'un désir : revoir Sophie. Ce désir était combattu à la fois par le sentiment de l'honneur et par de vagues épouvantes. Il emplissait ma vie à cause même des débats qu'il soulevait en moi. Lors de mon retour à Paris, je m'étais éloigné systématiquement de tous ceux qui auraient pu être un lien entre les d'Ablon et moi. Ce fut désormais tout le contraire : je cherchai à me rapprocher des anciens habitants de la maison de la rue d'Astorg. Je fus jusqu'à m'informer d'Eberhardt et de son adresse.

Je m'arrêtai là néanmoins. Je reculai devant l'idée de franchir le seuil du logis de Nelson.

Vous me demanderez peut-être, Hélène, si mes idées au sujet de cette fameuse nuit de fièvre avaient pris une allure plus précise, et si réellement je croyais avoir vu Sophie... Sophie connaissait madame Vincent, qui n'avait rien à lui refuser...

Si c'était Sophie qui m'avait écrit ces deux billets.. et comment en douter?..,

Je ne savais, en vérité, je ne savais! Aussitôt que mon esprit abordait ces questions, je perdais plante. Tout le vague de mes heures malades me revenait.

Oh! certes, une femme n'est pas coupable pour s'être glissée dans la chambre d'un agonisant. Un regard pieux ne souille pas, et qui pourrait condamner la prière?

Si c'était Sophie... mais je vous le répète, Hélène, je ne savais pas. Je ne croyais plus au rêve, mais je reculais encore devant la réalité.

Mes informations sur Eberhardt aboutirent à savoir qu'il avait quitté Paris depuis quelque temps. Il voyageait en Italie, mettant la main à son grand drame *Phébus de Lusignan*. Je n'eus pas le temps de me réjouir : j'appris, le soir même, que les Manby étaient aussi en Italie où ils avaient conduit madame d'Ablon, dont la santé était fortement attaquée.

Eberhardt était sans doute avec eux.

Il m'arrivait souvent de bondir tout-à-coup, à la pensée de ce songe extravagant, qui m'avait montré cet Eberhardt meurtrissant à coups de poing le visage de Sophie...

Le 10 mars de cette année, deux mois environ après ma première sortie, j'étais seul dans mon cabinet, vers quatre heures de relevée. Je m'étais mis au



piano. Je jouais cette mélodie de Schubert : *l'Eloge des larmes*. Mes yeux étaient mouillés, mon cœur plein. Je me disais : La vie m'est impossible. Pourquoi Dieu m'a-t-il condamné à la guérison?

Le petit garçon de la concierge me monta une lettre en l'absence de Liban.

— Il y a dessus *pressée*, me dit-il.

Je pris la lettre qui portait le timbre de Naples. L'enfant s'en allait déjà; moi je tremblais et ma respiration s'étouffait dans ma poitrine. C'était ce papier lourd, aux teintes légèrement azurées. C'était la troisième fois que je le voyais, ce papier dont l'aspect seul criait au fond de mon cœur le nom de Sophie. Je défis l'enveloppe; je ne sais si l'angoisse était en moi plus forte que le bonheur; les initiales N. M. m'apparurent.

Mais ce n'était pas un billet, c'était une lettre. Deux pages avec une signature.

Hélène, ma pauvre tête vacillait sur mes épaules. Je lus au travers d'un éblouissement :

« Le malheur est dans notre maison. Je sens que je deviens folle, mais je sens aussi que je meurs : Dieu a toujours pitié. Ma mère est morte ce matin. Mon petit Charles est là, glacé dans mes bras : je cherche son souffle... et tout cela n'est rien auprès de l'affreuse menace qui pèse sur nous.

» Venez. Vous aimez mon mari, ce noble et généreux cœur. Je ne sais pas si vous pouvez quelque

chose pour nous, mais venez ! Le noyé s'accroche au brin d'herbe. Votre père était l'ami de ma pauvre mère. Que vous dire? Vous avez été beaucoup dans ma vie, à votre insu peut-être. C'est comme une superstition ; j'espère en vous.

» Nous étions enfants tous deux là-bas. Vous étiez trop enfant pour me défendre... J'ai peur de rêver, mon Dieu ! pourquoi m'auriez-vous défendue? Qu'étais-je pour vous?—Mais maintenant, vous me devez quelque chose : je suis la femme de votre meilleur ami... et j'ai tant souffert !

» Venez ! Oh ! venez ! Je ne m'adresserai qu'à vous, je ne crois qu'en vous. Je vous attends. Si Dieu ne veut pas que vous veniez, c'est que je suis condamnée.

» SOPHIE MANBY, NÉE D'ABLON »

Je restai pétrifié, puis je me tâtai pour voir si j'étais bien éveillé.

Le contenu de cette lettre était une énigme : je n'essayai même pas d'en deviner le mot.

Une autre énigme se posait devant mon esprit troublé jusqu'au délire. Le papier seul était semblable : ce n'était plus la même écriture. — Vous savez de quoi je parle, Hélène, les deux billets.

L'écriture différait essentiellement de l'écriture des deux billets. Je les pris dans mon portefeuille où ils étaient serrés chèrement. Je relus le premier qui me disait de quitter Londres et le second qui s'écriait :

« Si vous vous mariez, je meurs! » Il n'y avait pas à s'y méprendre : la main qui avait écrit la lettre n'avait pas écrit les deux billets.

Et la lettre était signée : SOPHIE...

Qui donc avait écrit les billets?...

Une heure après, je courais la poste sur le chemin de Marseille.

C'était une gracieuse maison, située sous les jardins royaux de Capodimonte. La terrasse, chargée de fleurs, regardait le golfe et les îles par-dessus la vieille ville. La mer bleue souriait au lointain ; le soleil dorait les vapeurs qui faisaient au Vésuve une couronne mouvante. Le ciel, bleu comme la mer, souriait comme elle au-dessus des grands palais dont les terrasses semblaient prolonger, jusqu'à Chiatamone, un blanc escalier de marbre.— Et Naples soûriait entre le ciel et la mer.

Cette allégresse sérieuse du dehors serrait le cœur, car, au dedans, tout était deuil. Au delà des arcades du rez-de-chaussée, ouvert comme le vestibule des palais antiques, on voyait les valets immobiles et silencieux. Ils ne se parlaient point, — sauf quand l'un d'eux, venant de l'étage supérieur, passait, triste et hâtant sa marche, qui semblait craindre de faire sonner les dalles, — alors c'étaient quelques paroles échangées, — courtes et rapides.

Les épaules se haussaient avec pitié. — Pourquoi la pitié des valets fait-elle tant de mal?

J'avais laissé Liban à mon hôtel, situé en face de la plage, sur la Chiaja. J'étais venu seul. Les valets ne me connaissaient pas. On me fit entrer, et j'entendis que l'on chuchottait :

— Le médecin français !...

Le deuil des valets avait donc trait à quelque maladie terrible et désespérée peut-être. Le deuil mystérieux et intime, le vrai deuil de cette maison leur échappait.

Je ne sais pourquoi je demandais M. Léo Eberhardt. Je ne sais en vérité.

Les gens du vestibule se regardèrent. L'un d'eux, un Anglais, me dit :

— Il y a du temps que M. Léo Eberhardt n'est venu voir mylord.

Ces braves marchands anglais se donnent le plaisir d'être nobles, dès qu'ils passent la Méditerranée. Ils méprisent les titres, mais ils les prennent. Tous les défauts bourgeois ont leur perfection en Angleterre. — Et certes, je n'ai jamais vu la différence qui peut exister entre un commissionnaire en coton du Strand et un vrai lord de Portland-Place. — Ce sont deux marchands, puisque ce sont deux Anglais.

Nelson était donc lord à Naples. Dieu m'est témoin que je ne fis guère attention à ce détail.

Je montai le gracieux escalier à rampe grecque,

orné partout de fleurs exotiques. Des pas de femme couraient au premier étage, et des plaintes se croisaient : L'enfant se meurt ! l'enfant se meurt !

Nelson était au haut de l'escalier. Il n'avait pas d'habit, et sa chemise ouverte laissait voir son col amaigri. Son visage était très-pâle. Ses yeux brûlaient, grand ouverts, derrière ses paupières, qui semblaient prêtes à saigner. Il se tenait droit; ses bras tombaient le long de ses flancs; son regard errait dans le vide.

Il me reconnut. Il me tendit la main sans surprise comme sans joie. Il me dit : Allez, Charles !

Puis, il ordonna à un domestique qui passait de lui apporter du sherry.

Je n'eus pas la force de lui parler: C'était un homme foudroyé. Son aspect navrait. Je fis comme il m'avait dit : j'allai. Où ? je n'en savais rien. Je traversai le corridor, puis j'entrai successivement dans deux ou trois chambres vides. Si l'on m'eût demandé que cherchez-vous ? je n'aurais point su répondre.

J'eusse préféré une maison incendiée. On peut se lancer au milieu des flammes et sauver le petit berceau au risque de sa vie. — J'aurais préféré la maison qui chancelle sous l'effort d'un tremblement de terre. Les murs s'écroulent vite. Tout s'abîme en un grand fracas qui finit d'un seul coup, les terreurs et le martyre.

Ici, c'est l'angoisse qui dure, l'agonie lente, la détresse à petit feu.

Et c'était, en outre, la menace pleine de mystère. Ce qu'il y avait au delà de la torture visible, je l'ignorais.

Je craignais horriblement de rencontrer Sophie, et c'était elle que je cherchais.

Il y avait cinq minutes que j'avais passé le seuil de cette maison. Le vertige glacé qui semblait l'emplir s'emparait de moi. J'allais au hasard, revenant sur mes pas sans savoir, et m'égarant dans ces galeries inondées de lumière, comme si la nuit m'eût surpris dans un bois. Nelson me croisa. Il marchait à grands pas et respirait avec force. Il me saisit le bras.

— Allez! allez donc! répéta-t-il.

Il me poussa du côté d'une porte entr'ouverte. J'entrai. Sophie était accroupie auprès d'un berceau où il y avait un enfant mort. Je dis mort, car il était déjà livide et raide. Ses yeux grand ouverts avaient cette apparence vitreuse qui ne trompe pas. — Vous souvenez-vous, Hélène? cet ange blond? ce petit Charles? ce vivant sourire? J'aime les enfants. Je vais avoir un enfant. Je ne sais pas comme je l'adorerai.

Sophie m'entendit marcher. Elle releva la tête. Oh! l'indicible et poignant désespoir! Je tremblai sur mes jambes du regard qu'elle me jeta. Est-ce que les drames se jouent sur les théâtres, Hélène? Est-ce que les comédiennes sont des femmes?

Sophie n'avait point de larmes. Sa bouche se pinçait, déprimant ses coins rabattus. Sous ses paupières, il y avait deux trous profonds où la peau, mobile et grise, se ridait par saccades brusques.

Elle fit un mouvement vers moi, en se traînant sur les genoux. Elle me montra le berceau d'un grand geste égaré. Elle voulut parler; sa poitrine rendit un son rauque et creux.

Il faut avoir vu l'instinct animal dans toute sa tragique énergie; il faut avoir frémi à ce regard de bête sauvage dont les mères couvent leurs enfants morts. L'instinct est grand comme le cœur, parce que la nature n'a rien qui la sépare de Dieu.

Elle se laissa retomber haletante. Elle dit tout haut, sans précaution, quoique la porte ne fût point refermée :

— Voilà ce qui arrive aux femmes coupables... les enfants meurent!

J'entendais le pas de Nelson dans le corridor. Je m'élançai et je fermai la porte.

Elle mit ses deux mains sur le rebord du berceau. Je voyais bien qu'elle cherchait une prière. Qui donc a dit, Hélène : La pitié, n'est-ce pas de l'amour? Blasphème idiot! c'est au moment où je découvrais en moi que je n'avais pas d'amour pour cette femme, d'amour comme ils l'entendent, c'est à ce moment que j'aurais donné tout mon sang pour cette femme!

La pitié est l'amour lui-même. Dans cette belle langue d'Italie, pitié, pitié, c'est le même mot.

Je sondais d'une intuition perçante le fond de sa misère. Je la respectais dans sa prodigieuse pénitence. Dieu m'exaltait : Dieu miséricordieux. Je pris l'enfant sans précaution, comme elle avait jeté le cri de sa conscience. Je le mis contre mon cœur. Je dirigeai sur lui avec une foi irrésistible toutes les puissances de mon être. J'étais sûr de le ressusciter. Je sentais en moi la vie qu'il fallait à cette chère et frêle créature. Je lui donnai mon souffle dans la passion muette de la prière.

Elle craignait, la mère. Elles ont toutes peur qu'on ne blesse ces pauvres petits membres où la vie n'est plus. Elle me suivait d'un œil inquiet et farouche. Ce n'était pas pour cela qu'elle m'avait appelé. Il y avait d'autres menaces; il y avait d'autres terreurs...

Mais tout se taisait devant la mort de l'enfant. Le médecin l'avait abandonné. Depuis un quart d'heure, il ne respirait plus.

Je vous le dis : il y a des mères qui sauveraient leurs enfants avec un peu de force et beaucoup de foi.

Je sentis au-dedans du pauvre petit corps comme un intime tressaillement. Mon effort redoubla. Dieu clément! béni soit votre nom! Ma prière ardente monta-t-elle vers vous? n'était-ce qu'une crise chez

le pauvre enfant?... Au premier cri, Sophie se leva comme une lionne. Elle voulut saisir le petit Charles; je la repoussai; ce fut une lutte.

Gharles cria encore agitant parfois ses petits bras. Sophie tomba raide, bramant je ne sais quels murmures qui sont aux femelles des animaux comme à la compagne de l'homme, puis elle colla ses lèvres sur mes pieds poudreux. Je déposai l'enfant dans son berceau. Il avait refermé les yeux, il dormait. Son souffle était bien faible, mais il soulevait sa poitrine sans produire aucun râle; sa respiration passait, régulière et fraîche, entre ses deux pauvres petites lèvres pâlies. Je me laissai aller sur un siége.

J'étais anéanti par l'effort inouï que je venais de faire. Sophie mit sa tête sur mes genoux; elle dévorait mes mains de baisers. Ses paroles, doucement inarticulées, me rendaient grâce comme si j'eusse été Dieu.

Puis, tout à coup, se levant de sa hauteur, forte et belle :

— Nelson! Nelson! appela-t-elle d'une voix puissante dans le corridor.

Et quand Nelson vint, oublieuse de son grand cri :

— Chut! ne fais pas de bruit! Il dort, il vit, regarde! il va sourire!...

Un instant, ils furent penchés tous deux ensemble au-dessus du berceau. Deux grosses larmes roulè-

rent des yeux de Nelson sur la petite couverture. Sophie lui jeta ses bras autour du cou.

— Aime-moi ! aime-moi ! dit-elle.

Nelson déposa un baiser sur son front. Je guettai mon cœur pour voir s'il se serrait. Mais je n'eus pas le temps de tâter comme il faut ce pouls de ma conscience. La tête de Sophie se pencha, décolorée ; une toux creuse bruit au fond de sa poitrine : je vis à ses lèvres blêmes une tranchante rosée.

Nelson me regarda. Sophie était évanouie dans ses bras. Vous eussiez dit une morte. Ses traits s'étaient tirés tout à coup ; il ne restait, dans l'effrayante pâleur de son visage, que deux points rouges au-dessus des pommettes des joues.

Nelson la coucha sur le divan. Il vint me serrer la main et me dit :

— Les médecins l'ont condamnée...

Puis, se prenant le front à deux mains et pleurant comme un enfant :

— Elle ne m'a jamais aimé !

Il eut honte de sa douleur. Il était Anglais. Il regretta sa confidence. Il sonna ; quand le domestique fut venu, tout en donnant les ordres concernant sa femme et son fils, il demanda du sherry.

Sophie fut transportée dans sa chambre. On manda le médecin. Nelson voulait me conduire au bord de la mer, j'insistai pour rester auprès de l'enfant. Nelson sortit.

Aucune plume ne saurait dire ce qu'il y avait d'étrange malheur dans cette maison. Jamais je n'ai vu aucune maison faite ainsi. La résurrection de l'enfant fut comme une goutte de joie perdue dans cet océan de tristesses.

Vers cinq heures, Nelson revint.

— Il est temps de dîner, Charles, me dit-il.

Chez un Anglais, les signes de l'ivresse ne sautent pas aux yeux. Mais je connaissais les Anglais, surtout Nelson Manby. Sur son beau visage, si noble et si doux, je démêlai les symptômes de l'ivresse. Cela ne m'indigna point. J'eus pitié jusque dans la moelle de mes os. Hélène, Hélène! ne jugez pas celui-là. Je vous le peins, je ne vous l'explique pas.

L'enfant avait bu un peu de lait; je le dis à Nelson qui approuva d'un signe de tête distrait. Il toucha du doigt la joue du petit Charles et me répéta :

— Il est temps de dîner.

Il me prit le bras. Nous gagnâmes la salle à manger, — une fraîche rotonde de marbre dont les arcades grecques s'ouvraient sur le golfe.

— Donnez-moi des nouvelles de madame Manby, lui dis-je.

— La fièvre... me répondit-il ; — nous avons des huîtres de Fusare.

Il ajouta d'un ton grave.

— Les premières du monde si l'on savait les engraisser!



— Le médecin voudrait parler à mylord, dit un valet à la porte.

— Qu'il entre... Bonsoir, docteur. Voulez-vous dîner avec nous?

Le médecin était un Allemand de deux cents livres. Il se mit à table sans façon. Je voulus avoir son avis sur Sophie. Nelson me coupa la parole pour dire :

— Docteur, que devient la question d'Orient?... Aurons-nous la guerre?

Le docteur ne demandait pas mieux que de ne point parler maladies; mais il n'avait aucun goût pour la politique. — On causa de la Mercatelli, qui venait de débuter à Saint-Charles. Le docteur lui préférait de beaucoup la Cammerera. Mais Nelson était pour l'astre nouveau. Il y eut dispute. On mangea solidement, on but davantage. Hélène, ne vous indignez pas. Ce sont là des formes.

La face de Nelson prenait cependant des reflets d'un rouge foncé. Entre deux gorgées de porto, il demanda brusquement :

— Dans combien de jours mourra-t-elle?

L'Allemand sauta sur sa chaise. — Moi seul pouvais mesurer l'angoisse qui étreignait le cœur de Nelson Manby.

Comme l'Allemand se taisait, Nelson lui dit :

— Répondez; je veux savoir!

— Personne au monde ne peut préciser... commença le docteur.

La tête de Manby tomba sur sa poitrine.

— Ma part est de trois millions dans la maison de mon père, murmura-t-il d'une voix rauque ; — y a-t-il un homme qui puisse faire un miracle?... Un miracle peut-il s'acheter au prix de trois millions?

Les yeux de l'Allemand brillèrent.

Nelson fixa son regard sur moi.

— Prix du bonheur!... ajouta-t-il avec une expression que je n'oublierai jamais.

Ces hommes peuvent pousser le dévouement au-delà des limites de l'honneur humain.

Je ne souhaite pas, Hélène, que vous compreniez le sens caché de la dernière parole de Nelson.

Un groom entra :

— Milady demande M. Charles de ***, dit-il.

Les sourcils de Nelson se froncèrent. Il pâlit, malgré le sang qui affluait à son visage. Je m'étais levé; il fit de même. Il me saisit la main, et m'entraîna jusque sur la terrasse, tandis que l'Allemand buvait son café à petites gorgées.

— Charles, me dit-il d'une voix très-altérée, — il y a des blessures mortelles qui guérissent quand on parvient à extraire le plomb qui reste dans la plaie... Si j'étais le plomb, Charles...

— Vous êtes fou, Nelson? m'écriai-je.

Il appuya contre son cœur ma main qu'il tenait entre les siennes. Tout ce qu'un homme peut souffrir

était dans son regard. Je crus qu'il allait parler ; j'en eus peur, car il est des circonstances redoutables.

Mais, il me rendit ma main et mit la sienne sur mon épaule, en se redressant de toute la hauteur de sa taille.

Et comme le matin il me dit :

— Allez, Charles, allez !

XI

Les confidences de Sophie.

Sophie était couchée. Il me sembla qu'une personne s'esquivait au moment où j'entrais, mais les rideaux fermés faisaient la pièce très-sombre : ce pouvait être une erreur, d'autant que la femme de chambre de Sophie était assise au pied de son lit.

Dès qu'elle me vit, elle fit signe à sa femme de chambre de se retirer. Celle-ci obéit; nous restâmes seuls.

— On vient de m'apporter mon fils, me dit-elle; mon petit Charles... C'est Nelson qui voulut lui donner le nom de Charles... à cause de vous... mais ce n'est pas Nelson tout seul qui m'a appris à vous aimer.

Ainsi couchée et dans le demi-jour qui régnait

autour de son lit, elle était toute jeune et toute belle. La fièvre ranimait les tons de sa peau ; ses yeux scintillaient. Je protestais au dedans de moi-même contre l'arrêt des médecins. La science se trompe si souvent ! Cette femme me semblait pleine de force et de vie.

— Il m'a souri, reprit-elle, comme il y a longtemps, mon Dieu ! que je n'avais vu son sourire !... Merci d'être venu... et de si loin !... et à peine remis d'une si dure maladie... Mais, dites-moi, ma lettre a bien dû vous surprendre !..

Il faut bien que la femme perce. Les parisiennes causent, même dans la tragédie.

Moi aussi, du reste, je voulais faire une halte avant d'entrer dans cette situation, qui m'attirait et m'effrayait à la fois. C'était un sacrifice à mon idée fixe. Un mot m'y ramenait : ma maladie. On me fournissait la transition, je n'eus pas la force de n'en point user.

— Vous avez donc appris que j'avais été malade, madame ? demandai-je en tâchant de me donner l'air indifférent.

Sophie eut un sourire dont je ne devinai point la signification.

— Oui, me répondit-il ; j'ai su que vous aviez été malade.

Puis, elle ajouta :

— Pensez-vous donc que nous ayons fait comme

vous? Non. Nous avons toujours su nous procurer de vos nouvelles.

Hélène, je regardais comme un blasphème de parler amour parmi les désolations de cette demeure. Il est certain, du reste, que je n'avais pas actuellement d'amour pour Sophie. Sa vue me causait une émotion extraordinaire, mais ce n'était pas de l'amour.

Mon amour existait pourtant, le même amour, le seul amour que j'eusse éprouvé en ma vie, mais il passait à côté de Sophie, pour aller Dieu sait où. Sophie n'était pas mon idéal. Elle ressemblait seulement à mon idéal. Ma fantaisie quêtait en dehors d'elle. J'implore à dessein ce mot : fantaisie, parce que la conviction naissait en moi que je n'avais jamais rien aimé qu'un rêve.

J'en étais heureux. Tant d'impossibilités se seraient dressées au-devant d'une passion moins chimérique!

Je me sentais presque fier de pouvoir contempler sans trouble ni terreur cette femme adorablement belle. J'étais sûr de moi; je poursuivais le mot de mon énigme comme un savant court après la solution de son problème. C'était une œuvre d'art.

Du moins, je le croyais.

Et, cependant, quand Sophie baissa les yeux après avoir souri, mon cœur se prit à battre violemment. Je crus qu'elle allait me dire son secret. Et j'avais

cru longtemps, vous le savez bien, Hélène, que Sophie avait un secret qui me concernait.

Ses yeux restèrent baissés longtemps. Elle gardait un silence qui me paraissait plein d'embarras. Quand elle reprit enfin la parole, ce fut d'une voix un peu tremblante.

— Vous êtes destiné, me dit-elle, à percer ici plus d'un mystère... Dieu veuille que ce soit pour vous une récompense!... Quelque chose me dit que mon pauvre enfant est sauvé! Ma vie vous appartient, mais qu'est-ce que ma vie?...

Elle sourit encore en relevant ses beaux yeux.

— Quelques jours... poursuivit-elle; on a dû vous le dire; si vous l'ignoriez, je vous l'apprends : je suis malade d'une phthisie pulmonaire qui arrive à sa dernière période.

Je me souviens de cette entrevue où j'avais dit adieu à mon père, phthisique aussi, et que je ne devais plus revoir. Mes larmes jaillirent. Il y eut de l'étonnement dans les yeux de Sophie.

— Si vous m'aviez retrouvée jeune fille?... murmura-t-elle.

Elle s'interrompit. Tout ce qui lui restait de sang était à son front et à ses joues.

— Monsieur Charles, prononça-t-elle lentement, vous avez deviné la lettre de ma ridicule question, j'en suis sûr, votre physionomie me le dit. A quoi bon mentir? Vous ne vous êtes point trompé, mais

le sens même de ma question vous échapperait si je ne vous l'expliquais pas... Nous avons dansé ensemble, il y a quatre ou cinq ans... vous avez pu contrôler ce soir-là certain mensonge que je faisais à ma bonne mère... Ma question allait se poser très-mal : ce que je veux savoir, c'est ceci : après ce que vous aviez vu, ne m'auriez-vous point méprisée?

— Non, sur mon honneur! m'écriai-je.

Elle remit sa tête sur l'oreiller. Sa voix prit une inflexion pleine de sécheresse. Elle me dit :

— Monsieur Charles, vous vous trompez!

J'allais protester. Son geste me coupa la parole.

Il y eut un silence de plusieurs minutes.

Sophie se releva sur le coude.

— Je vous prie de fermer la porte au verrou, me dit-elle; —ce ne sera pas long désormais... Personne ne doit nous entendre.

J'obéis. Quand je revins vers son lit, elle me montra du doigt un siége. La maladie ne paraissait point en ce moment sur son visage, ce n'était pas même de la tristesse qui était sur son front charmant : c'était de la rêverie. Elle fut deux ou trois minutes à se recueillir.

— Je songeais! me dit-elle en se réveillant tout à coup. Je me demandais pourquoi cet aveu qui nous brise toujours, nous autres femmes, va s'échapper de mes lèvres sans souffrances... c'est qu'il y a entre nous un lien que vous ne connaissez pas... Je sais

votre cœur par Nelson : nous ne parlions que de vous autrefois...

Elle s'interrompit pour ajouter, en baissant la voix :

— Et c'est peut-être aussi que je ne suis plus de ce monde...

Je crus qu'elle allait retomber dans sa méditation, mais elle reprit aussitôt d'un ton plus assuré :

— Je vis très-bien votre regard se tourner vers Léo et ma tante, madame la baronne d'Haynard, pendant que nous dansions ensemble. Il n'y a pas d'enfants à Paris, dans un certain monde surtout. Je ne crois pas avoir jamais aimé M. Eberhardt, mais j'allais beaucoup au spectacle et je croyais aux passions des vaudevilles. Si vous reprenez jamais la plume, dites aux familles franchement, brutalement s'il le faut, tous les deuils que peut faire la représentation d'une sotte pièce. Les drames ne sont, pour la plupart du temps, qu'idiots : mais les vaudevilles portent habits noirs et crinolines ; ils parlent la langue qu'on entend dans la rue ; ils sont possibles en ce sens que leurs personnages de carton sont vêtus des mêmes étoffes que vous et moi. Les Chinois ont l'opium pour se tuer. Nous avons le théâtre. Les Anglais plaident la moralité de l'opium : ils en vivent. Chez nous, beaucoup d'écrivains défendent le théâtre par la même raison... Votre regard me dit, ce soir-là, que vous m'avez devinée. J'étais horrible-

ment jalouse de madame d'Haynard. J'avais seize ans. Sur ma conscience, je n'avais pour M. Eberhardt qu'une réminiscence du Gymnase. C'est stupide et c'est vrai. Ma passion était le souvenir d'une comédie mêlée de couplets. Remarquez ceci : les choses stupides sont ordinairement très-puissantes, sinon très-durables. L'imitation considérée comme élément moral fait les neuf dixièmes de nos travers. Les passions, nées des banalités dramatiques, se comportent absolument, dans le sens du mal, — comme les passions véritables. Il est certain qu'à la rigueur on pourrait tuer un homme avec ces poignards en bois doré que portent les comédiens...

Je m'arrête ici, Hélène ; j'ai le cœur serré en traçant ces lignes, qui vous paraîtront peut-être insignifiantes et même déplacées. Ce n'était pas une diatribe déguisée en sermon que vous attendiez de la bouche de Sophie. A quoi pensait-elle, cette mourante qui faisait sur son lit, en présence du confesseur solennellement appelé, une sorte d'amer et bavard feuilleton ?

Hélène, ma pauvre Hélène, elle pensait à sa vie qui s'en allait, à sa jeunesse ravagée, à son bonheur perdu.

Vous, dont l'éducation fut si saine et si belle, dans le giron de votre famille respectable, plaignez au moins les victimes de cette épidémie, contre laquelle vous fûtes gardée par la miséricorde de Dieu. Ayez pitié

des morts de la bataille quotidienne. Pardonnez une plainte à ceux qui tombent empoisonnés par le béotisme moderne!

Moi, je vous le dis : chacune des paroles de Sophie m'entrait dans l'esprit comme une pointe aiguë. J'étais l'homme qu'il fallait pour comprendre la profonde sincérité de cette explication. J'avais vécu de la vie factice, j'avais désaltéré mes lèvres toutes jeunes à la source frelatée ; j'avais été l'abonné modèle du cabinet de lecture de madame Bouilly.

Or, le cabinet de lecture sert froide cette drogue malfaisante que fait chauffer le théâtre.

Ce n'était pas un sermon, Hélène, ce n'était pas un feuilleton : c'était un acte d'accusation. Ne sautez point cette page.

Sophie poursuivit :

— Ma mère aimait l'immense talent d'Eberhardt. Je ne crois pas que je fusse capable de l'apprécier en ce temps-là. Depuis que je l'apprécie, je l'admire sans l'aimer. Eberhardt avait chez nous une autorité presque absolue. Il me traita par le théâtre, quand il vit que sa parole éloquente était impuissante à m'entraîner. Le théâtre était bien plus à mon niveau qu'Eberhardt lui-même. C'est là le grand malheur : personne n'est au-dessous du théâtre. Je me suis demandé souvent si Eberhardt était un méchant homme. Cela dépend du sens qu'on donne à ce mot. J'ai peine à me persuader qu'il y ait ici-

bas un homme absolument et gratuitement méchant. Il y a des homme vils, égoïstes, lâches. Eberhardt est tout cela. Il est en outre incapable de pitié quand la faim le fait sortir du bois. La faim pour lui, c'est le premier désir venu, le caprice, la fantaisie, un rien. Cette bête féroce est artiste jusqu'au bout des doigts. Le monde traduit : *Ce poète a de grands besoins*... Je vous parlerais autrement si vous ne saviez d'avance les trois quart de mon histoire. L'argent glisse entre les mains d'Eberhardt; il lui faut sans cesse de l'argent. Que pouvait-il donc attendre d'une pauvre enfant comme moi? Peut-être, au point de départ, ne fut-il coupable que du crime de don Juan. L'habitude qu'il a d'utiliser ses crimes fit le reste. Regardez-moi. Je suis une pauvre femme, monsieur Charles, et ma conscience pèse sur mes derniers jours. Ce matin, je criais : Mon enfant mourra, parce que je suis coupable!... mais j'ai le cœur honnête, je vous jure que je n'aurais pas épousé Nelson Manby de plein gré. Regardez-moi et comprenez. Il ne s'agit pas de savoir si je l'aimais. Non, je ne l'aimais pas; mais plus je l'eusse aimé, moins j'aurais consenti à devenir sa femme. Eberhardt me dit pour la première fois : Je veux. Voilà que vous comprenez, puisque vous frémissez. Il n'en était pas encore cependant à dépouiller toute décence. Il agissait en père. Il me voulait un avenir. Là-bas, je ne sais où, en Suisse, il y a une dame Eberhardt et des en-

fants Eberhardt. Rien ne manque à la laideur profonde de ces âmes qui ont su dégrader jusqu'au génie! — S'il avait pu m'offrir sa main, sur l'honneur, il l'eût fait, car j'étais à ses yeux plus pure qu'un ange. Le crime était à lui. Moi je restais digne de faire le bonheur d'un galant homme, — pourvu que sous les yeux de ce galant homme on nouât un bandeau... Oh! non, je n'aurais pas cédé. Bien des jours avaient déjà expié ce crime qui, réellement, n'était pas à moi, car Eberhardt avait abusé à la fois de toutes les supériorités qu'un homme peut avoir sur un enfant. — Mais la tache existait. J'avais l'honneur qu'il fallait pour subir mon malheur ou mon châtiment, quel que soit le nom qu'on lui donne. J'avais repoussé Nelson : j'avais résisté aux ardentes prières de ma mère. Eberhardt dit : Je veux. Ne pouvais-je résister à Eberhardt? Il y avait des lettres, de ces lettres qu'écrivent toujours les pauvres enfants, lettres qui devraient les absoudre et qui les condamnent, plaintes... des preuves! Eberhardt dit : Je veux. Il me menaça de montrer ces lettres à ma mère. J'eus peur, j'eus honte; je cédai.—Je ne pourrai pas même demander pardon à Nelson avant de mourir. C'est pour que Nelson garde l'estime de sa femme morte que je vous ai fait venir, vous, le meilleur ami de Nelson. Maintenant, dois-je vous dire que je ne comprenais pas le but véritable de M. Eberhardt? J'étais bien jeune. A l'âge que j'avais, on ne devine pas

toutes les profondeurs de l'abîme. Si j'avais deviné, je me serais tuée. Eberhardt sait tout. Eberhardt savait cela, car il attendit la naissance de mon fils... Ce fut mon premier cri, quand il m'ordonna de lui donner de l'argent appartenant à Nelson : J'aime mieux me tuer : Il me montra le petit berceau de Charles...

Sophie porta son mouchoir à ses lèvres, et me cacha la tache sanglante que ses lèvres y avaient imprimée. J'essuyai la sueur froide qui me baignait le front.

Elle me fit un signe de tête souriant. C'est ce sourire terrible et doux que je vois quand je songe à Sophie.

— Vous savez comment est Nelson, poursuivit-elle après un silence. — Nelson m'avait aimée par vous... Et m'aimiez-vous donc, vous-même, pour parler ainsi de moi?... — Laissez-moi, s'interrompit-elle; ceci n'est pas une question que je vous fais... je sais votre rêve... Je ressemblais à votre rêve au temps où j'étais jolie...

— Qui a pu vous dire? m'écriai-je...

— Laissez!... Je sais qui vous aimez... Avant que vous n'eussiez parlé de moi à Nelson, il avait l'idée fixe d'épouser une Française... Quand j'acceptai enfin, ce furent de véritables transports. Nelson apprit qu'Eberhardt avait plaidé sa cause près de moi il devint amoureux d'Eberhardt; Eberhardt fut

installé chez nous, Nelson ne pouvait pas plus se passer d'Eberhardt que de moi. Tout était fini : Eberhardt n'était plus pour moi que le plus odieux des maîtres, et il n'abusait de son pouvoir que pour se procurer de l'argent. Tel était l'état des choses quand nous vous vîmes à Londres. Je ne vous cache pas que votre présence m'inquiéta. J'avais pris pour Nelson un attachement profond. Je tenais à cette précaire tranquillité que j'achetais si cher. Je regardai votre départ comme un effet de la miséricorde de Dieu.

— Quoi! murmurai-je; — ne l'aviez-vous pas provoqué?

Elle me regarda avec étonnement d'abord. — Puis son sourire revint, mais plus doux.

— Nous n'avons pas le temps de nous expliquer, dit-elle, — j'ai mon bon ange qui sait toutes mes pensées... C'est lui qui m'a dit de m'adresser à vous.

— Au nom du ciel, insistai-je, — avez-vous su que je devais me marier cet hiver?

— Oui, me répondit-elle, — quand votre mariage a été rompu.

J'ouvrais la bouche encore : j'allais parler du billet de Londres et du billet de Paris, car l'énigme posée dans ces termes si nouveaux, me rendait toute ma fièvre.

— Nous n'avons pas le temps, répéta-t-elle avec



une nuance de sévérité dans la voix; — Nelson attend; mes jours sont comptés. Ce n'est pas pour parler que je vous ai fait venir. Il s'agit de Nelson; il s'agit du pauvre enfant à qui vous avez rendu la vie... Je dirais qu'il s'agit de moi si j'étais encore une vivante... A l'époque où vous vîntes à Londres, Eberhardt était dans le fort de sa faveur auprès de mon mari, qui lui avait compté personnellement d'assez fortes sommes. Cela ne lui suffisait point, il m'obsédait continuellement, sûr de ne jamais me trouver rebelle. C'étaient souvent des scènes atroces; il ne ménageait plus rien. Au point où nous en étions, son intérêt était de me faire sentir mon esclavage dans toute son horreur... Ce sont des choses qu'il ne faut point raconter. Je meurs de cela : j'en ai la conscience et la conviction. — La première fois que j'ai craché le sang, c'est qu'il m'avait frappée. Vous pâlissez. — Je vous le dis : ce sont des choses qu'il ne faut point raconter. Tout est là dedans odieux et infâme sans compensation, et il semble que les hautes facultés de cet homme ajoutent un degré de plus à son ignominie. Une fois, ma mère se mit entre nous deux : il outragea ma mère. Noblesse oblige. Quand la chute se fait de haut, elle est plus profonde. Cet homme se souillait à plaisir et mettait d'étranges raffinements à se vautrer dans la fange. Vous ne connaissez pas encore Tartufe païen! Et pas de vengeance possible! pas une plainte seulement! les

lettres! toujours les lettres! La plupart n'étaient point datées. Il me disait : Je ferai croire à Nelson que vous les avez écrites depuis votre mariage... et celle qui me reproche ma violence sera datée, neuf mois, jour pour jour, avant la naissance de votre fils...

Sophie s'arrêta. Je me levai. Je serrai ma poitrine à deux mains. La rage m'étouffait.

— Merci, dit Sophie, — vous avez bon cœur... mais rasseyez-vous : je n'ai pas fini.

J'obéis. Je sentais mes oreilles tinter. Sophie reprit :

— J'ignore ce qui s'est passé dernièrement entre Nelson et Eberhardt. Je sais seulement que M. Eberhardt a été congédié formellement. Il a quitté Naples où il nous avait suivis. Le lendemain de son départ, il a fait tenir à ma mère un message verbal où il menaçait de me perdre si elle ne lui fournissait, sous huit jours, une somme de quarante mille francs. — Juste le restant de sa fortune : il en connaissait le compte. Ma mère a donné les quarante mille francs; elle s'est mise au lit, et elle est morte. Le jour de la mort de ma mère, autre message. Celui-là m'était adressé. M. Eberhardt veut faire une grande affaire; une revue internationale. Il lui faut deux cent mille francs et il rendra les lettres. — Il a fixé un terme. — Si, au jour dit, les deux cent mille francs ne lui sont pas comptés, les lettres seront, le lendemain, sur

le bureau de Nelson. Mes diamants sont vendus; je n'ai plus rien. Que pouvez-vous pour moi?

Sophie se tut. Ses grands yeux restèrent attachés sur moi. La dernière question fut posée comme je l'ai dit; elle ne doutait même pas de mon vouloir.

— Je n'ai pas deux cent mille francs, lui répondis-je avec un calme qui m'étonna; — mais je puis tuer cet homme.

— Il a le double de votre force et il passe pour brave... un éclat perdrait tout... songez que les lettres doivent être déjà falsifiées. Nous jouons la vie de Nelson et de mon cher enfant.

— Il n'y aura pas d'éclat, prononçai-je entre mes dents serrées.

— Que comptez-vous faire?

— Vous sauver.

— Comment?

Sur l'honneur, je n'aurais pas su répondre. Je me levai. Je ne voulais plus qu'on m'interrogeât.

— Madame, lui dis-je, — en portant sa main froide à mes lèvres; — c'est vous qui l'avez dit : il y a un lien entre nous. Ce lien, je le définis parfaitement : vous êtes ma sœur : je vous aime comme une sœur chérie... Avez-vous confiance en moi? Je vous jure de réussir!

— J'ai confiance en vous, murmura-t-elle, — mais...

— Quel est le terme?

— Jeudi prochain.

Nous étions au samedi.

— A mon tour, repris-je, — je vous dirai : Point de mais! nous n'avons pas le temps!... Eberhardt est en Allemagne?

— En Suisse.

— Dans quel canton?

— A Genève.

— Pensez-vous que les lettres soient chez lui?

— J'en suis sûre.

— Combien y a-t-il de lettres?

— Dix-sept.

— Vous êtes certaine du compte?

— Certaine.

— Au revoir donc, madame. Attendez en paix mon retour. Je ne vous dis pas : si Dieu m'aide, car Dieu m'aidera; je ne vous dis pas : si je puis, je pourrai... Je vous affirme que, de mardi en huit jours, vos lettres seront en votre pouvoir.

Elle appuya ma main contre son cœur. Je me dirigeai vivement vers la porte. Comme je passais le seuil, je crus entendre que l'on disait merci par deux fois. Le second *merci* était comme un écho du premier. Je me retournai. La porte par où, lors de mon arrivée, était sortie la personne que je n'avais pu voir, était entr'ouverte.

Je voulus partir sans parler à Nelson. Je le trouvai

sous le vestibule. Il me remit gravement un paquet cacheté.

Croyez-vous aussi qu'elle mourra, Charles? me demanda-t-il.

— L'avenir est entre les mains de Dieu, répondis-je.

J'allai briser l'enveloppe du paquet. Il m'arrêta la main et me dit avec un singulier sourire :

— Chacun a ses secrets : ceci est le mien. Je vous prie de me promettre, Charles, que vous ne romprez pas ce cachet avant jeudi au matin.

— Je vous le promets, Nelson.

Nous nous embrassâmes et je partis.



XI

Le cabinet d'Eberhardt.

Liban me regarda positivement de travers lorsque je lui dis d'aller au port s'informer du paquebot de Gênes. Il me fit répéter deux fois.

— Vous ne connaissez pourtant pas les beautés de la ville de Naples, me répondit-il en posant son foulard sur un guide, relié en toile gommée, afin de me cacher la source de son éloquence; vous n'avez pas eu le temps d'admirer les beautés diverses de cette cité riante et célèbre par les malheurs de son volcan, qui causa la mort de Pline le naturaliste, du temps de l'histoire romaine... autrefois Parthénope, tombeau de Virgile, seul rival d'Homère par son poème épique; à proximité des ruines de Pompéï où l'on pénètre comme dans un muséum de curiosités naturelles...

— Nous sommes pressés, Liban, l'interrompis-je.

Il secoua la tête d'un air fort mécontent. Pendant qu'il passait sa livrée, je l'entendis murmurer :

— Chaque action de l'humanité a, vulgairement parlant, son mobile... Pourvu que ce ne soit pas la piqûre des mouches politiques, fatales au bouleversement de notre malheureuse époque!

— Rassurez-vous, Liban, lui dis-je comme il partait : il ne s'agit pas de politique.

— Tant mieux, s'écria-t-il; ce serait la seule cause de divorce possible entre ma place et moi, sauf le cas d'un mariage incompatible.

Au bout d'une demi-heure, il revint m'annoncer que le paquebot de Gênes lèverait l'ancre ce soir même à dix heures. Je lui ordonnai de préparer seulement une valise : nos malles devaient rester à l'hôtel. Il était fort intrigué; il n'osait pas m'adresser directement des questions, mais le diable n'y perdait rien.

— Ça n'est pas, grondait-il en roulant mes chemises, que l'âge n'y soit pour les aventures et imbroglios de femme... mais on peut aller loin sur cette route-là... N'y en a-t-il pas assez à Naples sans courir la pretentaine au diable bouilli? Il n'y a pas besoin d'être une rosière pour se comporter comme il faut dans notre sexe; c'est vulgairement parlant, son privilége... A-t-on affaire d'un habit noir?

— Non, répondis-je.

— Alors, *incognito*... c'est bon... nous voyageons dans la haute... absence complète de duchesse à la clé, comme disait le piston qui eut congé de la man-

sarde, rue d'Astorg... Combien de paires de gants blancs ?

— On peut s'en passer.

— Ah! bah?... c'est donc une bergère des champs bucoliques?

— Mettez, l'interrompis-je, mes pistolets de tir très-bien enveloppés.

Il se redressa comme un ressort.

— Est-ce là le jeu que nous allons jouer? s'écria-t-il en lâchant les bottes qu'il était en train d'empaqueter; franchir les mers, vulgairement parlant, pour aller se faire casser la patte ou traverser le sein d'un coup mortel... Ça n'a pas l'ombre du bon sens, et j'aimerais mieux!...

— Si vous ne voulez pas venir avec moi, Liban, l'interrompis-je encore, vous êtes parfaitement libre de rester.

Il se remit à empaqueter mes bottes. Je l'entendais pousser de gros soupirs. Quand il eut achevé ma valise, il empila son petit trousseau dans un sac de nuit. Après quoi, il vint se planter devant moi, prenant cette attitude menaçante qui annonçait un long discours.

— Liban, lui dis-je au moment où il allait entamer son exorde, je ne refuse pas de vous emmener avec moi, mais c'est à la condition que vous n'essaierez point de connaître le but de mon voyage... Il s'agit d'une chose trop grave...

Je dois avouer qu'il me tourna le dos sans façon. Il poussa du pied son sac en grondant :

— Ils prononcent ces mots-là chaque fois qu'ils vont faire une folie !

Puis, avec un rire amer :

— Je m'en lave les mains comme Ponce-Pilate... Je ne suis qu'un domestique... monsieur est majeur... Ça ne m'empêchera pas de manger un morceau... et de bon appétit encore !

Il sortit en se frottant les mains. Depuis ma sortie de ma maison de Nelson, j'essayais de recueillir mes idées. C'était, à ce qu'il paraît, au-dessus de mes forces. Mon esprit se refusait à tout travail. Ma paresse morale arrivait à ce point que Liban me manquait. J'avais besoin de voir quelqu'un; je me fuyais moi-même.

Liban fut absent longtemps à mon gré. Quand il revint il était l'heure de partir. Nous montâmes en fiacre. Je m'installai sur le pont du paquebot. La lune éclairait magnifiquement le golfe et les îles. J'essayai de voir, tout en haut de cet amphithéâtre qui est Naples, la maison de Nelson.

Quel lien m'attachait à cette femme?

Toute mon intelligence s'attelait à résoudre ce problème. Je ne me demandai pas une seule fois : Que vais-je faire?

Elle était belle dans sa mortelle pâleur. Y a-t-il des hommes pour tuer ainsi les femmes? Il l'avait

brisée petit à petit, patiemment et pour un salaire. Chaque coup asséné lui valait un prix. Non, non, je ne demandais point : Que vais-je faire?

Je restai sous l'impression intacte de l'horreur éprouvée. Il y avait comme une fatalité sur moi. J'allais sans penser. J'allais...

Rien n'arrête ceux qui vont ainsi.

Liban obéit avec scrupule à mon injonction. Il ne fit aucune tentative auprès de moi. Loin de là, il mit une sorte de fierté à se tenir à distance; je l'avais blessé. Pendant toute la traversée de Naples à Gênes, il se tint dans une réserve si parfaite, que j'étais obligé de lui adresser la parole quand j'avais besoin de causer.

J'avais réellement besoin de causer. Mon esprit était très-faible. La solitude me fatiguait. Le travail stérile qui se faisait en moi, aux heures où j'étais seul, m'irritait et m'énervait.

Je ne tâchais même pas de me former un plan de conduite. Je vous l'ai dit, Hélène : j'allais.

Cela fut ainsi durant tout le voyage sur mer; cela continua sur la route de terre; je franchis le Piémont et la Savoie sans me rendre raison de ma propre résolution. Mon état moral était une indifférence profonde, sous laquelle grondait sourdement une implacable colère. Je ne vis rien, je n'entendis rien pendant ces heures d'attente. A Genève, seulement, j'allais

recommencer de vivre. Nous suivions la grande route par Turin et Chambéry.

A Chambéry, je quittai la voiture pour prendre des chevaux. Le reste de la route se fit ainsi.

Liban ne risqua pas même une observation, bien que cette façon de voyager lui fût très-pénible. C'était un écuyer plus que médiocre. Nous descendîmes à Genève, à l'hôtel de *la Balance*. C'était le mercredi soir. Nous n'avions pas perdu de temps. Je déclarai un faux nom sur le registre de l'hôtel, et j'annonçai l'intention de voyager en Suisse. Mon passeport était visé pour Naples. Je demandai les heures du consul de France, Liban écoutait tout cela d'un air impassible. Dès que nous fûmes seuls dans ma chambre, je lui dis :

— Vous allez vous rendre sur le port et savoir les heures de départ du bateau pour Nion.

— Encore ! fit Liban, — nous ne sommes donc pas au bout ?

— En revenant, ajoutai-je sans répondre, vous vous informerez de la demeure de M. Léo Eberhardt.

Il tressaillit et releva son regard sur moi. Puis il enfla ses joues qui étaient un peu pâles.

— Ah !... fit-il, — ah ! ah !... diable !.., le vent vient de là !...

— Hâtez-vous ! fis-je avec un mouvement d'impatience.

Liban secoua la tête et ne bougea pas d'une semelle.

— Si l'Eberhardt est là-dedans, dit-il, comme ami ou comme ennemi, comme témoin ou comme adversaire, il ne peut rien arriver de bon... nous avons le temps!

— Obéissez à l'instant, ou je vous chasse! m'écriai-je.

Il ôta son chapeau et prit une chaise à l'autre bout de la chambre. Il s'assit en murmurant :

— Chassez si vous voulez... ah! ah!... diable! diable!... nous verrons bien si l'on me fait tourner comme une toupie!... Je n'entends pas que vous vous battiez contre cet Eberhardt!

Je m'approchai de lui, les bras croisés sur ma poitrine :

— Liban, lui dis-je, — vous agissez par intérêt pour moi, je le sais... mais vous me mettez, sans le vouloir, dans un très-grave danger... Séparons-nous avant que vous ne m'ayez fait le plus grand mal qu'un homme puisse faire à un autre homme... Je suis en état d'exécuter moi-même la besogne qui m'appelle dans ce pays.

Il se leva. Il gagna la porte, — puis il revint, les larmes aux yeux.

— Vulgairement parlant, me dit-il avec une émotion que je renonce à rendre, — c'est bête de s'attacher comme ça... Vous pouvez être sûr que je

vous demanderai mon compte; dès que la chose sera finie... mais dans ce moment-ci, je ne peux pas.

— Faites donc ce que je vous ai ordonné, Liban.

La colère éclata au beau milieu de son attendrissement.

— Encore, s'écria-t-il, — si monsieur disait un petit peu de quoi il retourne!...

— C'est impossible, mon pauvre Liban... allez!

Il hésita. Ses yeux m'implorèrent et me provoquèrent tour à tour, — puis il s'élança dehors en enfonçant son chapeau sur ses yeux.

J'ouvris ma valise. Je pris mes deux pistolets que je chargeai avec beaucoup de soin. Je les posai sur la cheminée et j'arpentai la chambre à grands pas. Je me mis à la croisée, d'où l'on voyait la grande ceinture des Alpes. Le soleil allait déclinant à l'horizon. Je revins à mes pistolets : je les maniai ; je les armai, — tout cela, Hélène, je vous le jure, sans penser.

Ceci est littéral et absolument exact : SANS PENSER ! Ma résolution était en moi comme ma conscience. Je sentais son poids, mais elle ne me parlait point.

— Le bateau part demain à onze heures du matin, me dit Liban qui entrait; — M. Eberhardt demeure sur le quai Nouveau, numéro.... Il est arrivé hier au soir de Lausanne et repartira après-demain.

J'inscrivis sur mes tablettes le numéro de la maison d'Eberhardt.

— Me sera-t-il permis de suivre monsieur? demanda Liban qui me vit prendre mon chapeau.

— Soyez en paix, lui dis-je; je vous donne ma parole d'honneur que je ne cours aucun danger ce soir.

Je me dirigeai vers le quai. Je reconnus la maison d'Eberhardt et la position du bateau de Nion, qui portait, inscrit en grosses lettres sur ses tambours, le beau nom de Winkelried, puis je me promenai le long des bords du lac. Vous avez sans doute ouï parler bien souvent, Hélène, des merveilles de ce paysage. Je ne le vis point. En rentrant dans la ville, j'achetai, chez le premier coutelier venu, ce poignard que vous avez vu chez moi, dans la boîte où est le masque de plâtre. Je l'achetai bon. Je le mis sur ma table de nuit avant de me coucher. Je dormis jusqu'au jour d'un sommeil de plomb.

Il faisait grand soleil quand je m'éveillai. Liban était debout à mon chevet. Je lus sur son visage ses craintes et son espoir.

— Quelle heure est-il? m'écriai-je en sautant hors de mon lit.

— Neuf heures passées, me répondit Liban.

Je respirai. Liban changea de couleur. Il avait espéré un rendez-vous manqué. Il croyait toujours à un duel.

— Nous avons tout le temps, lui dis-je, — habillez-moi.

— Irai-je avec monsieur? me demanda-t-il.

— Où donc?

— Vulgairement parlant, répliqua Liban, — si je le savais, je ne solliciterais pas la permission de m'y rendre.

— Vous ne viendrez pas avec moi, Liban, lui dis-je, — je ne vais pas me battre en duel : je vais accomplir un acte grave que vous n'avez pas à juger. La loi humaine a des lacunes. Chaque fois qu'on recourt à la loi, la loi fait du bruit. Il est des cas où le bruit tue. Peut-être n'est-il pas possible que la loi soit discrète; en tout cas, elle n'a pas encore appris à l'être. Quand il faut que le silence se fasse autour d'une réparation, comment s'adresser à la loi?

Je parlais bien plutôt pour moi que pour Liban. Les hésitations de la conscience sont bavardes. On plaide toujours. On pose des axiomes et des principes; on n'est jamais convaincu, mais ces arguments entassés fouettent l'âme irrésolue. Ce sont eux souvent qui font agir.

Liban m'écoutait avec une extrême attention. Je ne sais pas s'il comprenait le sens exact de mes paroles, mais il devinait assurément qu'il y avait sous jeu quelque chose de violent et de chanceux.

— Quand on *débine* comme ça la loi, commença-t-il, — c'est signe...

Puis, s'interrompant au choc d'une idée subite :

— Je ne peux donc pas faire la chose, moi? interrogea-t-il en me regardant fixement.

— Vous êtes un brave garçon, Liban, prononçai-je comme malgré moi.

— Brave?... répéta-t-il, — voilà : je n'ai jamais essayé... peut-être oui, peut-être non... mais si vous voulez, on va s'y mettre!

Je boutonnais déjà mon habit pour partir.

— Ce que je vais faire, Liban, repris-je d'un ton triste, car sa physionomie devint inquiète, — on le fait soi-même. Honte à qui se repose sur autrui, en ce cas... mais je ne refuse pas votre aide : j'ai toujours compté sur vous... Entre onze heures moins le quart et onze heures, il faut qu'une barque m'attende au débarcadère le plus voisin de la maison de M. Eberhardt... Il faut, en outre, que nos places soient louées d'avance au bateau à vapeur...

Liban haussa les épaules.

— Jolies commissions, grommela-t-il, — un enfant les ferait!

— Peut-être... répliquai-je — quand je monterai dans la barque, je peux être poursuivi...

— A la bonne heure! s'écria Liban dont l'œil brilla d'une ardeur guerrière; — je ne sais pas pourquoi, mais j'ai envie de casser un Genevois ou deux, vulgairement parlant.

maison aux persiennes vertes. Je ne tremblais plus. Je sentais seulement au-dedans de moi une indicible angoisse, combattue déjà par la fièvre qui naissait.

Dans mon esprit, il n'y avait qu'une pensée : S'il résiste, frapperai-je? A cette question, je ne faisais point de réponse. — Je sonnai à la porte d'Eberhardt. — En apparence, j'étais tranquille.

Mais, voyez-vous, Hélène, quand la domestique vint m'ouvrir, me demanda : Que voulez-vous? Je ne sus point trouver de réponse. Je n'avais rien préparé.

La servante m'examinait. Je crois me souvenir que je lui souriais, car elle se prit à sourire aussi d'un air de pitié.

— Vous voulez parler à M. Eberhardt? me dit-elle encore.

— Oui, balbutiai-je, — c'est bien cela.

— Ah! ah! c'est bien cela!... Tout le monde ne parle pas à M. Eberhardt... Qui êtes-vous!

Mon nom vint sur ma lèvre. Je ne le prononçai point, je dis :

— Je lui apporte de l'argent de France.

La servante me fit entrer sur-le-champ dans la salle à manger.

— Fritz! appela-t-elle gaiement; — êtes-vous sourd, Fritz?... Allez dire à monsieur qu'on vient de France pour lui apporter de l'argent.

Fritz montra sa grosse figure pour répéter :

— De France!... de l'argent!...

Puis il monta l'escalier. J'attendais. Je fredonnais un air sans savoir. La servante riait et grommelait :

— Sont-ils étonnants, ces Français!

Fritz revint. C'était un garçon de Lausanne, l'air étonné tranquillement.

— C'est vous qui apportez de l'argent? me demanda-t-il.

Je fis un signe de tête affirmatif.

— De France? ajouta Fritz.

La servante lui donna un fort coup de poing dans le dos. Il fut content et montra, en un sourire nigaud, deux formidables rangées de dents de loup.

— Arrivez! me dit-il; — non, non,.. donnez l'argent.

— Et le reçu? fis-je; vous êtes donc aussi innocent qu'on le dit, vous autres Suisses?

— Veux-tu bien conduire ce monsieur! s'écria aigrement la servante; — il y en a des innocents, partout... et d'autres qui ne le sont pas.

Cette servante genevoise, à part les dents couleurs cacao qui sont le produit du territoire, était d'un jaune de bile. La beauté lui manquait; elle ne voulait point passer pour innocente. J'aimais mieux Fritz, qui tourna sa casquette entre ses gros doigts, en me répétant :

— Arrivez!

Dans le corridor, j'entendis la voix d'Eberhardt qui criait :

— Eh bien! va-t-on me faire attendre deux heures?

Notez, Hélène, que je n'explique rien de ce qui se passait en moi : je raconte. La voix d'Eberhardt fut comme un grincement à mon oreille. Je pressai le pas. Je m'interrogai, étonné de ne trouver en moi aucune émotion quelconque.

Fritz m'ouvrit la porte. J'entrai, et je dis à voix haute :

— Bonjour, monsieur Eberhardt!

Je crois qu'il ne me reconnut pas tout de suite. Il y eut en lui un mouvement d'inquiétude. Ces hommes vivent de craintes. Le châtiment peut leur venir de tant de côtés! Sa bouche s'ouvrit pour appeler Fritz, mais j'avais déjà refermé la porte, sans affectation aucune.

— Dieu me pardonne! s'écria-t-il en m'examinant à l'aide de son lorgnon, il me semble que c'est mon ami Charles!... Comme vous êtes changé! vous êtes un homme!

Moi, aussi, je l'examinais. Je n'étais pas venu pour cela, mais je ne pouvais m'empêcher de le détailler comme un objet d'art. Il y avait quatre ans que je ne l'avais vu.

Je ne pus découvrir aucune espèce de changement dans sa personne. C'était toujours la même laideur étrange et puissamment intelligente.

Si quelque chose avait gagné en lui, c'était son nez. Son nez arrivait à l'état d'autocrate. Il absorbait tout, laissait à peine une maigre part de perspective à ses longues joues blafardes, qui fuyaient à droite et à gauche.

Je n'ai jamais rencontré d'homme qui fût à la fois aussi loin et aussi près du ridicule.

Toute sa force était dans ses yeux, deux étoiles magnétiques!

J'ai dû vous dire, Hélène, qu'à Paris, la mise de M. Léo Eberhardt était extrêmement simple et même un peu négligée. A Genève, M. Léo Eberhardt était personnellement connu : il posait davantage. Poser dans une ville de trente mille âmes est une chose possible, mais Paris ne sait pas regarder les gens.

Outre sa toque de velours brodée d'or, M. Eberhardt avait une robe de chambre à ramages bien hardiment burlesques. Les Genevois devaient trouver cela splendide.

Vous n'avez pas été sans remarquer qu'on peut avoir, au point de vue de l'art, un goût élevé, délicat, exquis, et n'avoir aucune espèce de goût dans l'ordre des choses mondaines.

J'ai presque toujours vu les grands artistes s'habiller déplorablement et arriver surtout à des résultats douloureux, quand ils daignent s'occuper de la toilette de leurs femmes.

Le goût mondain est un instinct à part, bien dif-

férent de ce sens choisi qui est le goût critique; bien différent surtout de cette royale faculté qui est le goût créateur. Les grands artistes devraient avoir un ami sans conséquence pour voir leur tailleur et la couturière de madame.

Ici, le contraste entre le goût artistique et le goût mondain n'était pas surtout dans sa robe de chambre; il sautait aux yeux partout.

Le cabinet d'Eberhardt était plein d'objets précieux et charmants : il avait, comme tous les gens de sa sorte, le don d'attirer les cadeaux.

Les figurines, les bronzes, les Sèvres, les vieux Saxe, les émaux, les pierres gravées, les bois sculptés abondaient et se mêlaient dans un fort aimable désordre, — mais la tapisserie prétentieuse, qui était évidemment de son choix, une moquette fraîche et lourde, écrasait tout cela, — mais son portrait en pied, entouré d'un magnifique cadre marchand, tuait les mille bijoux qui l'avoisinaient sous l'éclat de sa grossière et malséante dorure; mais entre deux chandeliers ciselés à miracle, il y avait une lampe de fabrique si insolemment vernie, que l'œil s'y cramponnait avec une colère désespérée; — mais sa bibliothèque elle-même, société mêlée, offrait, parmi d'adorables reliure, bon nombre de ces livres à chamarrures obscènes qui blessent si énergiquement la vue de tout amateur discret.

Il ne faudrait pas croire que l'ostentation brutale

qui montrait là de tous côtés son bout d'oreille, fût uniquement pour les Genevois.

Il y avait bien un peu de cela, mais, réellement, le mauvais goût était dans la nature même d'Eberhardt. Je me souviens qu'à Paris, où, certes, il ne faisait pas beaucoup de frais de toilette, on découvrait parfois, derrière le collet relevé de son paletot, des cravates bleues à pois oranges, et ses vieux gilets avaient dû éblouir, au temps de leur jeunesse, par l'audacieuse juxtaposition de leurs couleurs ennemies.

Les poltrons chantent, Hélène, quand il fait nuit et qu'ils vont tremblants par les campagnes désertes. Moi, je décris. C'est le même sentiment, allez! Je m'attache à peindre ces détails oiseux, parce que j'ai peur d'aborder cette scène. Il me semble que mes angoisses reviennent.

La chair de poule est sous mon aisselle, et tout au fond de ma poitrine, ma respiration me fait mal.

Eberhardt fit un pas vers moi.

Sa physionomie n'exprimait plus de défiance.

Je répétai machinalement :

— Bonjour, monsieur Eberhardt.

Il me tendit la main. Le sens me revint en même temps que la conscience de ma position. Je reculai ; une faiblesse passa dans mes jarrets. Son œil perçant me frappa en plein visage. Durant une seconde, il eut l'intuition vraie de ce qui allait avoir lieu. Mais il repoussa l'idée comme impossible.



Je lus encore cela dans son regard. Il me dit d'un air enjoué :

— Comment se fait-il que vous m'apportiez de l'argent ?

Je ne répondis pas, je jouais mon rôle très-mal.

En ce moment, il aurait pu appeler par la fenêtre, qui restait ouverte.

Il faut bien dire la vérité : je cherchais mes paroles, je ne savais pas par où commencer.

Il me regardait toujours en face. Je voyais, seconde par seconde, son travail mental et le progrès que faisait en lui le soupçon.

— Vous venez de Naples ?... prononça-t-il enfin à voix basse.

— C'est vrai, repartis-je entre mes dents serrées convulsivement, je viens de Naples.

Il y eut un court silence, après lequel il me dit très-doucement :

— Charles, j'étais l'ami de votre père; je n'ai jamais eu pour vous que des sentiments d'affection.... Je crains que la mission dont vous êtes chargé ne soit pas pacifique.

Comment vous exprimer ceci, Hélène? Une bouffée de joie sauvage me monta au cerveau quand je vis que la bataille s'engageait. Le difficile pour moi, c'avait été d'engager la bataille.

— S'il vous plaît, repartis-je ne parlez jamais de mon père !

Ses sourcils se rabattirent si vivement que je ne vis plus sa prunelle. Je devinai cependant que son regard se dirigeait vers son bureau, chargé de papiers épars. Sur une pile de feuilles volantes, écrites au recto seulement et destinées à l'impression, un magnifique pistolet, garni d'argent ciselé, reposait en guise de serre-papiers.

Nous nous élançâmes en même temps. J'arrivai le premier. Le beau pistolet vola par la fenêtre; nous entendîmes le bruit qu'il fit en tombant dans le lac. Eberhardt se tourna vers la croisée; sa bouche s'ouvrit pour appeler. D'un saut je fus entre lui et la rue. Il ne cria point, parce que mon couteau ouvert était dans ma main.

— Fermez cette porte, lui dis-je, nous avons à causer.

Il m'obéit. Des gens passaient dans la rue; mais il sentait ma main sur son épaule. Il n'essaya même pas de faire un signe à ceux qui passaient.

— Asseyez-vous! lui ordonnai-je encore.

Je restai debout devant lui.

Sa face était verte. Deux sillons profonds gris se creusaient sous ses yeux. Je ne sais s'il y avait en lui plus d'épouvante que de rage.

— Il faut que cette créature vous ait ensorcelé! balbutia-t-il; je sais quels sont les philtres dont elle dispose...

— Taisez-vous! l'interrompis-je, vous parlez d'une morte.

Il prit cette parole au pied de la lettre. Son œil se détourna de moi.

— Depuis quand est-elle morte? demanda-t-il.

Il ne me plut pas de mentir, même à cet homme. Je répétai :

— Taisez-vous!

— Elle n'est pas morte! s'écria-t-il en relevant la tête.

Il retrouvait son gage.

La vie de cette femme, c'était pour lui de l'argent.

Le dégoût débordait de mon cœur.

Je restai calme cependant : je me sentais pleinement la force de dominer la situation.

— Nous n'avons qu'une seule question à traiter tous les deux, dis-je froidement; ne nous en écartons pas, je vous en prie. Vous possédez des lettres...

— Nous y voilà! fit-il en retrouvant le courage de railler; des lettres écrites par une pauvre enfant à un misérable... les lettres de l'agneau innocent au loup féroce...

— Taisez-vous! répétai-je pour la troisième fois; ne me tentez pas, je vous le conseille! Je quitte le lit de mort d'une femme que vous avez assassinée...

— Et pourtant, s'écria-t-il, ce n'est pas moi qui ai le poignard à la main!

Il voulait gagner du temps désormais.

— Vous avez fait un livre sur les francs-juges, répondis-je ; il y a de belles pages dans ce livre où vous plaidez la cause de ce même poignard qui est aujourd'hui dans ma main... Nous n'avons pas le loisir de discuter : je viens chercher ces lettres.

— Mais vous ne savez pas...

— Je viens chercher ces lettres !

— Les francs-juges écoutaient... Ces lettres, qui ne sont pas d'une jeune fille, mais d'une femme mariée, forment ma sauvegarde... Il est facile d'armer un enfant comme vous... vous n'avez entendu qu'une cloche et qu'un son... Je vous dis, moi, qu'on vous a indignement abusé... Je défends contre cette femme ma vie, ma fortune, mon honneur... De quel droit viendrait-on m'arracher mes armes ?

Je regardai la pendule. Il était dix heures et demie, plus cinq minutes. J'avais laissé la discussion s'établir, ce qui était une faute énorme.

— Je vais vous sommer par trois fois, prononçai-je d'un ton bas et dur. Quand je vous aurai sommé trois fois, je vous tuerai sans plus de remords que si vous étiez un chien enragé.

Il haussa les épaules ; je n'avais pas saisi le bon moment de la première terreur.

— Enfant que vous êtes, s'écria-t-il, enfant fou ! Pensez-vous donc que j'aie ces lettres chez moi ?

Je pouvais perdre ici ma partie sur le coup : je répondis sans hésiter :

— Si vous ne les avez pas, ce sera tant pis pour vous.

Puis j'ajoutai :

— Je vous somme de me rendre ces lettres... une fois !

— Sur l'honneur, je ne les ai pas !

— C'est aujourd'hui que vous deviez les adresser à Naples... Vous les avez... deux fois !

— Sur l'honneur, vous dis-je?...

La manche de sa robe de chambre cachait un paquet. J'avais vu cela. Il me regardait fixement sous ses sourcils rabattus. Il cherchait à deviner si j'irais jusqu'à tuer. Il avait horriblement peur, mais il ne voulait pas céder.

— Frappez donc! s'écria-t-il ; — lundi matin les lettres seront entre les mains de Nelson !

— Trois fois! dis-je en fermant les yeux ; — que Dieu ait pitié de nous !

Il me tendit ses deux mains tremblantes. Ses cheveux se hérissaient sur son crâne. L'écume blanchissait ses lèvres.

— Je me vengerai, râla-t-il.

La manche de sa robe avait découvert le paquet. Le paquet était adressé à Nelson Manby. Je lui ordonnai de rompre le cachet, il le fit.

— Comptez ces lettres, lui dis-je.

Il obéit encore tout frémissant. Il y en avait dix-sept. Je les rassemblai de la main gauche; ma main droite tenait toujours le poignard. Quand elles furent dans la poche de mon habit, je refermai le couteau que je mis avec elles et je boutonnai mon frac du haut en bas.

Puis je me plaçai, ainsi désarmé, devant M. Eberhardt et je croisai mes bras sur ma poitrine.

— Je ne sais pas de paroles qui puissent insulter, lui dis-je, — j'avais brisé ma plume, mais avant de mourir je raconterai votre histoire... Vous avez déshonoré ce qu'il y a de plus respectable ici-bas : la pensée. Je suis le fils d'un homme qui tenait sa plume loyalement et fièrement, comme le bon soldat porte son épée... Ce n'est pas au nom de Nelson Manby, ce n'est pas au nom de Sophie d'Ablon, ce n'est pas en mon nom, c'est au nom de mon père, homme de lettres, homme de cœur, que je vous frappe au visage!

Ma main toucha sa joue. Il ferma les poings et se ramassa sur ses jambes comme pour se précipiter sur moi. Il retomba sur son fauteuil en poussant un rugissement rauque. Comme je passais le seuil, je l'entendis qui balbutiait avec effort :

— Je me vengerai! je me vengerai!

Si je faisais un livre, Hélène, je ne mentionnerais pas ce qui suit, mais ceci est un procès-verbal :

Au moment où je franchissais la porte extérieure

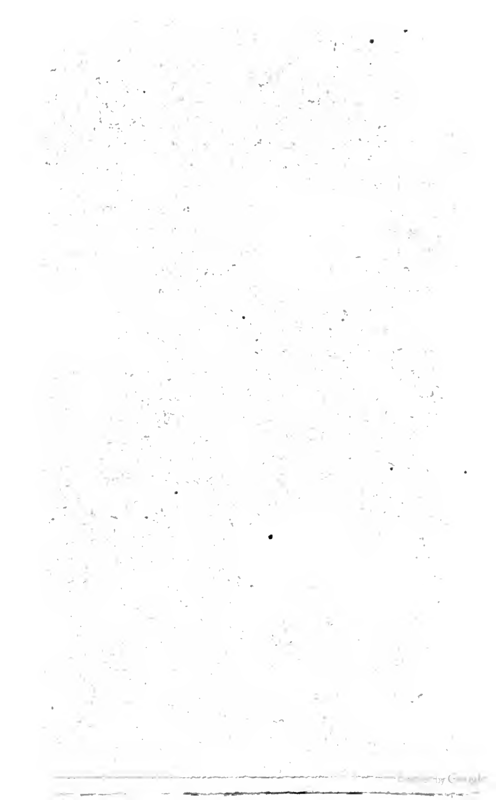
de la maison d'Eberhardt, après avoir traversé les corridors et descendu l'escalier d'un pas tranquille, une pendule de marbre s'écrasa auprès de moi sur le pavé. Eberhardt avait mal visé. Il était à sa fenêtre, échevelé, fou furieux ; il criait :

— Arrêtez le brigand! arrêtez l'assassin!

Je gagnai le rebord du quai, car je voyais les passagers qui se hâtaient vers *le Winkelried*, dont la cloche appelait déjà depuis longtemps. Quelques braves Suisses s'ameutèrent contre moi. Il y en eut deux qui firent mine de me barrer la route.

— Vulgairement parlant, leur dit Liban qui les envoya à une dizaine de pas, non sans quelque rudesse, — heureux habitants des beaux vallons de l'Helvétie, nous n'avons pas le temps de seriner le ranz des vaches ni tyroliennes des contrées qui ont donné le jour à Guillaume Tell, dont j'ai l'honneur de connaître le célèbre auteur... A l'avantage!

Il me saisit sans façon et m'entraîna dans la barque, qui fit aussitôt force de rames.



XIII

L'agonie.

Je revins à Naples par voie de France. J'y arrivai le soir. La fumée du Vésuve était rouge. Un voile de tristesse enveloppait la ville. Le maître d'hôtel me dit qu'on était venu me chercher plusieurs fois dans la journée de la part de M. Nelson Manby.

Je pris à peine le temps de changer, et je me fis conduire à Capodimonte.

Comme je mettais pied à terre devant le vestibule de la maison Manby, le docteur allemand montait en voiture.

— Je l'avais toujours dit, s'écria-t-il dès qu'il m'aperçut, — phthisique au quatrième degré.... On s'est adressé à moi trop tard.... Ils viennent quand tout est fini, et puis ils s'étonnent...

Le reste de son discours se perdit dans le roulement de sa voiture.

Le tambour battit au champ. Les soldats sortirent du poste voisin et se rangèrent en bataille.

Un groupe silencieux venait du côté de la rue de Tolède. Ce groupe était composé de femmes et d'enfants qui suivaient un prêtre.

Deux torches s'échevelaient en avant du groupe. Sur son passage, on se signait et l'on se découvrait.

Les soldats du poste portèrent les armes.

Le groupe s'arrêta devant la maison de Manby.

Le prêtre monta les degrés du perron.

Je le suivis des yeux en larmes.

C'était le saint viatique.

J'allais recevoir le dernier soupir de Sophie.

— Bonsoir, Charles, me dit Nelson qui était appuyé contre une des colonnes du vestibule, les cheveux épars et le col nu; l'enfant va toujours bien depuis que vous l'avez bercé.... Je veux avoir le masque en plâtre de ma femme.... J'attends le plâtre.

Il avait le regard d'un fou. Sa main, mouillée et raide, glissa le long de mes doigts, dès qu'il eut cessé de me serrer.

— Montez, montez, reprit-il; — elle a demandé souvent si vous étiez revenu... Le prêtre est en haut... Je vais aller voir, moi aussi... mais j'attends le plâtre.

Il me tourna le dos brusquement. Je vis bien qu'il pleurait.

Pauvre bon cœur! âme grande et sincère! J'ai vu



beaucoup de douleur en ma vie, Hélène, mais quand la pensée de Nelson Manby me revient, mes yeux se mouillent toujours.

Les domestiques, presque tous protestants, allaient et venaient par les corridors. On voyait sur tous les visage une lassitude morne. Le son guttural des paroles anglaises bruissait çà et là comme un murmure sinistre.

Il y avait cinq ou six personnes dans la chambre de la mourante, qui était éclairée par quelques bougies. Tout le monde était agenouillé. Le prêtre faisait son office. Mes yeux allèrent d'abord à Sophie qui croisait ses deux mains amaigries sur sa poitrine comme ces statues mortuaires couchées sur les tombeaux. Le berceau du petit Charles était auprès d'elle; le petit Charles dormait, Sophie priait, mais elle m'attendait. Son regard vint à moi tout de suite. Ses mains se rapprochèrent de son cœur, tandis que ses yeux agrandis s'élevaient au ciel. Jamais je ne l'avais admirée si belle que dans ce pâle sourire.

Elle ne me regarda qu'un instant.

Dieu la tenait.

Sa vie n'avait eu qu'une tache, excusée doublement par son âge et par l'astuce profonde du serpent qui l'avait tentée. La mort la refaisait ange, et sa sereine ferveur était déjà du ciel.

Je m'agenouillai à la place où j'étais, et je tâchai

de prier. Je n'avais garde assurément de regarder les assistants de cette pieuse et triste cérémonie, mais une attraction singulière força mes yeux de se fixer sur une femme prosternée au pied du lit de Sophie.

Elle était en grand deuil ; sa tête reposait entre ses deux mains ; ses grands cheveux blonds ruisselaient sur la couverture. Aux soubresauts de son corps, on devinait qu'elle sanglotait.

Ce devait être une jeune fille.

L'idée de cette bonne et folle enfant qui courait jadis avec la chèvre, dans le jardin de madame d'Ablon, m'était bien rarement venue pendant ces quatre années.

Aimée, la petite fille criarde, mutine et déguingandée, n'était qu'un puéril détail dans mes souvenirs de la rue d'Astorg.

Ma mémoire toute entière appartenait à Sophie, que j'avais vue naître femme en quelque sorte et s'envoler, papillon charmant, hors de la coque terne que brise la seizième année.

Une voix intérieure prononça en moi ce nom : Aimée ! Était-ce Aimée, cette jeune fille ! Une indicible curiosité se glissa parmi le recueillement de ma douleur. Ne vous étonnez pas, Hélène : nous sommes ainsi, tous autant que nous sommes. L'art qui fait nos impressions d'une seule pièce est un sublime menteur. Les petites émotions peuvent côtoyer en nous les grandes angoisses.

Je déclare qu'il n'est pas un seul instant dans la vie où le cœur soit plein d'un même sentiment.

Je priais, — mais je me disais :

— Les voilà donc toutes deux réunies comme autrefois!... Autrefois, mon Dieu, c'était hier!... Hier, elles étaient enfants, et voilà déjà une de morte! Les enfants meurent aussi, je le sais bien; mais celle-ci meurt femme, sous un poids lourd comme la vieillesse...

La jeune fille en deuil fit un mouvement. Je cherchai en moi le souvenir d'Aimée, afin de comparer.

Était-ce Aimée qui avait maintenant ces formes pures et merveilleusement proportionnées? Ces transformations sont-elles possibles?

Aimée venait de perdre sa mère; Aimée devait être en grand deuil.

Les yeux de Sophie se fermèrent, ses mains se détendirent. Je la crus morte.

La voix du prêtre parla plus distinctement.

Le prêtre récitait :

— ... En sortant de la prison de ce corps, allez prendre place sur la montagne de Sion, dans la cité du Dieu vivant, parmi la troupe innombrable des élus et l'église des premiers-nés qui sont inscrits dans le ciel.., que le bon Pasteur vous reconnaisse pour une de ces brebis... Puissiez-vous voir votre Rédempteur face à face! Allez jouir de la contemplation divine dans tous les siècles des siècles.

Les enfants de chœur et l'assistance répondirent :

— *Amen !*

Parmi toutes ces voix, je distinguai la voix douce et désolée de la jeune fille en deuil.

L'enfant se réveilla et tendit ses petits bras. Sophie rouvrit les yeux. Je vis briller deux larmes à sa paupière. Enfant ! pauvre enfant ! Il souriait près de cette agonie...

Le prêtre priait :

Nous vous recommandons, Seigneur, l'âme de votre servante. Daignez la recevoir en paix dans le sein d'Abraham. Reconnaissez, Seigneur Jésus, votre créature ; ne laissez pas perdre le prix que vous avez payé pour son salut éternel. Elle a péché, il est vrai, mais elle a cru, elle a espéré, elle vous a adoré comme son Dieu dans l'unité du Père et du Saint-Esprit.

— *Amen !* répondit l'assistance.

Je tressaillis : une voix nouvelle s'était mêlée au chœur. Nelson était derrière moi. Il avait mis sa cravate blanche et son habit noir. Sa belle tête pâle avait un calme extraordinaire.

Sophie lui fit un signe ; il s'approcha d'elle, puis il alla parler au prêtre qui ferma aussitôt son missel. Le prêtre et l'assistance passèrent dans la chambre voisine. Nelson vint à moi et me dit :

— Je m'attendais à cela. Elle veut vous parler avant de mourir.

Il sortit à son tour. La jeune fille voulut prendre l'enfant et se retirer. Sophie lui dit d'une voix si faible que nous eûmes peine à l'entendre :

— Reste, Aimée, ma petite sœur chérie.

Je tournais le dos à Aimée, car Sophie m'avait déjà pris les deux mains. Sophie ajouta en s'adressant à elle.

— Viens çà, qu'il te voie.

Je vis, de l'autre côté du lit, dans la ruelle près de l'enfant, un visage angélique, tout inondé de belles larmes.

C'était ma femme, Hélène, c'était Aimée, le cher et délicieux amour de ma vie.

C'était ma vision du Palais de Cristal de Londres et le rêve de ma nuit de fièvre à Paris : c'était l'original de cette photographie que madame Vincent m'avait apportée dans mon lit : c'était le portrait du salon d'Ablon, vivant et mille fois embelli, malgré les pleurs qui remplaçaient aujourd'hui le sourire.

Le sourire ! Il était sur les pauvres lèvres de Sophie.

— Il y a longtemps qu'elle vous aime, me dit-elle, — longtemps que nous savons votre secret... Elle n'était pas seule à vous veiller pendant votre maladie, quand Liban dormait au pied de votre lit... Mon petit Charles aura deux pères et une mère.

Elle attira la main d'Aimée dans les miennes.

Je me laissai glisser à genoux.

Elle dit encore :

— Je meurs bien heureuse.

Son regard demanda l'enfant qu'on lui mit entre les bras. Elle le baisa longuement.

Aimée s'était agenouillée de l'autre côté du lit. Nous ne nous étions pas encore parlé, mais nos âmes étaient mariées.

Sophie murmura :

— Vous avez les lettres... Y en a-t-il dix-sept ?

Je les pris dans mon sein pour les lui remettre.

— Gardez, gardez, fit-elle ; — merci... que Dieu vous récompense... mon mari ni mon fils n'ont plus rien à craindre de cet homme.

Elle ajouta :

— Je veux embrasser Nelson... qu'il se hâte !

Je m'élançai à la porte. Nelson était là tout près. Il entra. Ses yeux étaient rouges et gonflés au milieu des pâleurs de sa face. Il gagna le lit en chancelant. Quand sa femme lui demanda pardon, selon la formule catholique, tout son calme tomba. Il sanglota et pendit ses mains à ses cheveux.

— Je vous aime, Sophie, lui dit-il, — je vous estime... je vous adorerai comme une sainte !

Le dernier regard de la pauvre femme fut pour moi ; il voulait dire :

— Dieu soit loué ! Grâce à vous, il gardera son ignorance...

Le prêtre revint et la prière recommença. cette ad-

mirable et splendide oraison qui soulève l'âme comme des ailes et la porte vers le séjour des saints.

— Faites vivre en vous, Seigneur, cette âme que vous avez retirée de ce monde ; pardonnez-lui les fautes de sa fragile nature, et jugez selon votre miséricorde celle que vous avez créée et rachetée avec votre sang...

Nelson resta plus de deux heures agenouillé près du lit.

Le prêtre s'était retiré. Les cierges brûlaient.

Nelson se releva tout à coup. Il fallait bien que l'Anglais se montrât. Il sortit vivement et revint avec une auge pleine de plâtre.

Sophie n'était pas encore froide.

Nelson ôta son habit et fit ses préparatifs avec un sang-froid renversant.

De temps en temps, il s'arrêtait pour contempler sa femme. Alors, tout son corps tremblait et sa poitrine était déchirée par les sanglots.

L'instant d'après, il reprenait méthodiquement son travail. J'étais seul avec lui.

Pendant que la première couche se solidifiait sur le visage de la morte, il se tourna vers moi.

— Charles, me dit-il, — vous a-t-elle recommandé de garder les lettres ou de les détruire ?

— Quelles lettres ? balbutiai-je.

Il eut un sourire triste et doux.

— Puisqu'elle n'est plus, murmura-t-il, je puis

bien vous dire cela, Charles; il y a longtemps que je sais tout.

Mon regard dut exprimer de l'admiration. Il reprit :

— On ne rend pas justice aux Anglais... nous avons autant de cœur que vous.

Je m'avançai vers lui les bras ouverts. Il me pressa contre sa poitrine.

— Après elle, Charles, me dit-il, — c'est vous que j'ai le mieux aimé.

Puis, se reprenant :

— Mais vous saviez pourtant que je n'ignorais rien!

— Moi! m'écriai-je, — et qui me l'aurait appris?

— Ce paquet que je vous ai remis le jour de votre départ, en vous priant de l'ouvrir dans la matinée de jeudi...

J'avais absolument oublié ce pli et je ne l'avais point ouvert.

— C'était le jeudi matin, poursuivit Nelson, — que vous deviez voir M. Eberhardt...

Je saisis mon portefeuille. Ma main tomba du premier coup sur le pli cacheté. Je brisai l'enveloppe. Le pli contenait quatre banknotes de deux mille livres chacune : juste le prix exigé par Eberhardt pour rendre les lettres ; deux cent mille francs.

— Nul n'a droit de tuer son ennemi, prononça lentement Nelson : — Dieu seul fait justice.

— Je ne l'ai pas tué... balbutiai-je.

— Moi, acheva-t-il, — je ne le tuerai pas !

Deux gouttes de sueur roulèrent le long de ses tempes. Il enleva le moule et mit une scrupuleuse attention à en examiner le creux.

— Je tirerai deux épreuves, Charles, fit-il en pleurant tout à coup ; — il y en aura une pour vous.

Il appela John, et tout en jetant un voile de mousseline sur le visage de sa femme :

— Portez du sherry dans ma chambre, ordonna-t-il ; — je vais travailler.

Hélène, vous savez que Nelson Manby est mort en me léguant son fils et une part considérable de sa fortune. J'ai accepté le premier de ces deux legs.

Vous savez que j'ai uni mon sort à celui d'Aimée.

Reste-t-il quelque chose d'obscur pour vous dans ces pages? Aimée m'avait écrit le billet de Londres et le billet de Paris, vous avez deviné cela. Mais, pourquoi Aimée et sa mère ne s'étaient-elles point assises à la table de Nelson, le jour où j'avais partagé son repas?

La main d'Eberhardt était là. Eberhardt avait brouillé la belle-mère et le gendre. Madame d'Ablon devait quitter la maison le lendemain avec Aimée.

C'était Aimée qui avait chanté l'*Eloge des larmes*.

C'était Aimée que j'avais vue chez moi, pendant cette nuit de fièvre. Mme Vincent était complice.

Sophie vous l'a dit : il y avait longtemps qu'Aimée était à moi.

D'où venait cet amour?... Oh ! curieuse enfant! Souvenez-vous qu'à l'aide de ma fameuse lorgnette, j'avais surpris autrefois Aimée faisant des cocottes avec l'*Ame de Madelon.*

Avant de faire des cocottes, peut-être qu'Aimée avait lu ce produit unique de ma plume. Je n'ai jamais osé l'interroger. Si l'*Ame de Madelon* avait eu ce succès, je n'envierais rien à nos plus triomphants poètes. — Quand vous verrez ma femme, vous tâcherez de savoir cela, Hélène, et vous me le direz...

Post-scriptum. — Liban est le favori d'Aimée. Il ne lui en veut pas trop d'être ma femme, bien qu'il n'ait point *fait le mariage.* Il dit d'elle :

Jamais ni gronde ni brouille avec son mari, par inégalité de caractère ou autre. Monsieur n'est pas méchant, mais madame est l'ange du ciel descendu sur la terre, vulgairement parlant, dans le foyer domestique!

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

FIN DE LA TABLE.

VERSAILLES. — IMPRIMERIE CERF, RUE DU PLESSIS, 59

